LA VIE SPIRITUELLE

★

Enfance et Maturité spirituelles

ÉDITIONS DU CERF

OCTOBRE 1951

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de A. Plé et A.-M. Henry, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de
janvier, avril, juillet et octobre

	Vie Spirituelle seule	Avec supplément trim.	Supplément seul
Abonnement de soutien.	1500 fr.		
Un an.	900 fr.	1450 fr.	600 fr.
Six mois.	500 fr.		
Étranger.	1200 fr.	1800 fr.	700 fr.
Belgique (50, rue Fétine, Liége).	F. B. 180	F. B. 275	F. B. 110
Suisse.	F. S. 15	22,50	8,75

LE N° (FRANCE ET ÉTRANGER) : 100 FR. PLUS LE PORT.

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT S'EST TERMINÉ
AVEC LE NUMÉRO D'AOÛT-SEPTEMBRE
(VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI)
VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT.
MERCI.

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53

PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. : TAItbout 61-17, 52-39.

33e ANNÉE — N° 366. T. LXXXV — OCTOBRE 1951

ettre de la Tour-Maubourg
illet 1951. N° 8.

pplément à *La Vie Spirituelle*, n° 366, octobre 1951

OU EN EST LA « BIBLE DE JÉRUSALEM » ?

)ans une précédente *Lettre de la Tour-Maubourg* 5, octobre 1949), nous répondions à quelques stions posées par nos amis au sujet de notre ible de Jérusalem », qui comptait alors neuf umes parus. Nous ne reviendrons pas sur les lications que nous donnions alors. Notre entre- e est maintenant connue. On en sait le but : duire une nouvelle Bible française, œuvre com- ne d'exégètes et d'écrivains réunis dans une colla- ation étroite, sous la direction de l'École Bibli- de Jérusalem, Bible qui soit à la fois fidèle au e sacré et d'une langue vraiment française; qui ne compte des progrès de l'exégèse scientifique éponde aux besoins de la culture chrétienne ujourd'hui; qui, par cette présentation nouvelle une quarantaine de petits volumes, contribue à dre clairement à chacun des divers livres qui posent « la Bible » sa physionomie originale et

sa place propre dans l'économie de la Révélatio
qui enfin, par son papier et par sa typographi
rende l'honneur dû aux livres divins.

Maintenant, en ce mois de juillet 1951, ving
quatre volumes parus, représentant à peu près l
trois cinquièmes de toute la Bible, permettent
public et à nos amis de juger si nous n'avons pas é
trop infidèles à ce propos : nous avons fait de not
mieux, aidés et encouragés, soit par le dévouem
persévérant de nos collaborateurs, soit par l'accu
chaleureux que nous ont réservé la critique et
public chrétien. Une quinzaine de volumes rest
à paraître et paraîtront d'ici la fin de 1952.

Notre premier objectif sera alors atteint. Dès ma
tenant, nous nous préoccupons du second : repr
dre en *un volume* maniable et abordable, avec
notes et des introductions allégées, les traducti
de nos fascicules séparés. Nous préparons déjà c
Bible complète et les petites éditions du Nouv
Testament et des Psaumes qui la doubleront. N
en reparlerons dans une *Lettre* ultérieure.

Aujourd'hui, nous voudrions seulement faire
point, à propos de notre première étape : cette é
tion *en volumes séparés* qui s'achèvera l'an p
chain, et indiquer quelle est à nos yeux sa place
quels sont les services qu'elle peut rendre, dans
mouvement biblique qui se développe actuellem
dans l'Église de France.

La « Bible de Jérusalem » et le mouvement bi
que français.

En effet, nous n'avons jamais voulu faire
œuvre isolée, servant aux études de spécialistes

simples curieux de la Bible. Bien au contraire, e entreprise comme la nôtre n'eût même pas été ssible si elle n'avait répondu à un mouvement qui éresse toute l'Église de notre pays. La Bible est le re de l'Église : c'est dans l'Église que chaque rétien la lit et l'entend, et c'est dans et pour glise aussi que le spécialiste l'étudie. Or un retour à la Bible » est aujourd'hui manifeste ns la prière, dans l'enseignement, dans la prédi- ion, dans la pastorale de l'Église. Il bénéficie du grès des études bibliques, mais aussi, à un pôle posé, de ce mouvement liturgique qui travaille ssamment le peuple chrétien, et encore de cette n de la Parole de Dieu qui ne trompe pas, que voquent les progrès ambigus des choses humai- . Ce n'est pas ici le lieu de détailler tout ce que nporte ce mouvement biblique; mais il est carac- stique de constater qu'aucun secteur de la ré- ion chrétienne ne peut se dispenser aujourd'hui ne attention à la Bible plus grande que par le sé. Puisque nous nous adressons, dans cette *re*, à ceux qui suivent les diverses activités de 'our-Maubourg, nos amis auront remarqué que *Vie Spirituelle* est conduite à chercher de plus lus directement dans la Sainte Écriture les sour- de la spiritualité qu'elle propose aux chrétiens ujourd'hui; que *La Maison-Dieu* est amenée à iser sans cesse les liens qui unissent « Bible et rgie » (c'est le titre même d'un ouvrage impor- du P. Daniélou que le Centre de Pastorale Litur- ie vient de publier dans notre collection *Lex ndi*); que *La Vie Intellectuelle* rencontre cons- ment les questions bibliques dans son effort borer une culture chrétienne vivante (et un hain cahier de *Rencontres* sera consacré à la

lecture chrétienne de l'Ancien Testament); que no
éditions ont consacré une grande partie de leur effo
à des études sur la Bible, lesquelles composent enti
rement les collections *Témoins de Dieu* et *Lect
divina*, mais se trouvent aussi en maintes autres co
lections. Nos diverses équipes se rencontrent ain
en un souci biblique commun; et il ne pouvait
être autrement, si nous voulions, les uns et l
autres, répondre aux besoins actuels de l'Église.

Un aspect particulièrement frappant de ce reno
veau biblique est *la multiplication des Bibles fra
çaises* mises depuis quelques années à la disposit
des catholiques. Les difficultés d'achat qui pouvai
arrêter naguère les fidèles n'existent plus. Diver
traductions nouvelles de l'Ancien ou du Nouve
Testament, ont paru. Il convient de signaler en d
nier lieu l'initiative récente de S. Ém. le cardi
Liénart, qui a abouti à donner au public catholi
français des possibilités absolument inédites pour
procurer une Bible.

Est-il besoin de dire que, devant ces faits, no
éditeurs de la « Bible de Jérusalem », nous n'épr
vons à aucun degré la gêne d'une « concurrence
Bien au contraire, nous nous en réjouissons com
d'un signe que nous sommes sur le bon chemin
que nous répondons à un besoin qui va croiss
et se cherche de toute part son aliment. Déjà,
juillet 1949, nous disions notre désir de faire œu
« catholique » et de mettre nos travaux présent
nos travaux ultérieurs à la disposition de tous
organismes d'Église qui voudraient les utiliser.
grande œuvre commune se fait, à laquelle n
sommes heureux d'apporter notre contribution; n
nous sommes efforcés, par les exigences auxqu
nous avons soumis notre travail, de la rendre a

able et aussi durable que possible, sans mécon-
tre pour autant l'urgence de certains travaux plus
ifs; et nous avons confiance que la convergence
tous ces efforts servira l'Église.

Dès maintenant, d'une façon très concrète, nous
drions souligner comment l'œuvre que nous
ns déjà accomplie — la « Bible de Jérusalem »
volumes séparés — peut aider beaucoup de prê-
s et de fidèles à l'intelligence et à l'amour des
ntes Écritures, *conjointement* avec la Bible com-
te qu'ils possèdent depuis longtemps ou qu'ils
nnent d'acquérir.

LE COMPLÈTE ET BIBLE EN VOLUMES SÉPARÉS.

En effet, Bible complète et Bible en volumes sépa-
ne sont pas concurrentes, mais *complémentaires*.
quarante beaux petits volumes de notre « Bible
Jérusalem » ne sauraient avoir tous les avantages
tiques, de maniabilité et de prix, d'une Bible
plète en un volume, de prix modique (et c'est
rquoi nous avons toujours eu l'intention d'ache-
notre entreprise par la publication d'une telle
le en un volume). Mais d'autre part, une Bible
plète, resserrée nécessairement dans une typo-
phie compacte où les introductions et les notes
peuvent recevoir les développements nécessaires,
ffre pas, non seulement les agréments de lecture
ne présentation plus aérée, mais encore l'accom-
nement indispensable du commentaire dont le
eur non spécialisé ne peut guère se passer en
nts endroits (et c'est pourquoi la présentation
elle en fascicules séparés gardera ses avantages).
fait, beaucoup de fidèles, possesseurs anciens ou

récents d'une Bible complète, se trouvent vite déso
rientés lorsqu'ils entreprennent de la lire, au moin
dans certaines parties moins familières. Les diff
cultés, historiques, littéraires, théologiques, du text
sacré résistent aux moyens d'information et de di
cernement dont ils disposent. Ils n'ont pas le lois
de se reporter aux ouvrages techniques qui écla
reraient ces points. Et, à moins qu'ils ne se confier
à leur fantaisie personnelle pour interpréter l'Écr
ture, ils en viennent parfois à refermer définitiv
ment ce livre qu'ils avaient ouvert avec tant d'e
poir.

Nous pensons que notre actuelle « Bible de Jér
salem » peut leur être une aide précieuse, et, à part
d'expériences dont nous avons reçu déjà de nom
breux témoignages, nous voudrions leur dire com
ment.

La Bible sur votre table de travail.

Vous avez entrepris de lire la Bible, soit en su
vant votre Bible complète, soit en vous y reporta
selon l'actualité liturgique ou selon tel ordre q
vous vous êtes assigné. Un livre, un passage vo
arrête, soit en raison de sa difficulté, soit en rais
de sa richesse que vous voudriez approfondir. Ain
les allusions historiques que contient le livre d'*Is*
vous gênent pour saisir le message permanent de
livre; la minutie rituelle du *Lévitique* semble étra
gère à la religion de l'esprit; le cynisme apparent
l'*Ecclésiaste* semble battre en brèche la foi; le ch
d'espérance de l'*Apocalypse* s'enveloppe en des sy
boles compliqués; tel hymne au Christ de saint P
contient des notions et des allusions dont seule l'

cation lui donnera toute sa portée. Chacun de ces es, de ces textes, appelle une étude. Ces études stent en maints commentaires savants. Mais entre x-ci, qui vous sont peu accessibles, et votre Bible mmairement annotée, la « Bible de Jérusalem » is offre son aide. Le fascicule de la « Bible de usalem » qui contient votre livre ou votre passage is donnera les éléments essentiels de l'intelligence vous cherchez. L'Introduction, en résumant les onstances historiques auxquelles tel livre répond, indiquant comment il a été écrit, vous aidera à oir *comment* le lire, ce qu'il faut y chercher et n'y chercher. Introduction et notes, en *situant* tel e ou tel passage parmi les autres livres de la le, vous aideront à découvrir sa place dans l'économie complète de la Révélation, et son « message » ur nous chrétiens. Ce livre à son tour vous en irera d'autres, et peu à peu les « terres incon- s » disparaîtront de votre Bible, vous saurez mment Dieu, « à maintes reprises et de maintes nières », comme dit l'Épître aux Hébreux, nous a lé.

our une étude plus approfondie, vous trouverez ore un avantage pratique dans la « Bible de Jérum » : celui de pouvoir ouvrir les uns à côté des es sur votre table les livres de la Bible que vous lez étudier *ensemble* pour mieux comprendre s rapports. Ainsi, lisant l'*Évangile selon saint thieu*, vous aurez sous les yeux les autres « synptiques », *Marc* et *Luc*, ouverts aux passages llèles (que vous trouverez toujours indiqués en ge); lisant l'*Apocalypse*, vous vous reporterez passages des prophètes dont ce livre fait si grand ge, *Isaïe*, *Ézéchiel*, *Daniel*, *Zacharie*. Ou encore, nt un livre donné dans le fascicule correspondant

de la « Bible de Jérusalem », vous garderez devan
vous votre Bible complète où vous chercherez l
références indiquées. Ici encore, livres séparés
Bible complète vous apparaîtront utilement compl
mentaires, les uns servant à une lecture attentive
suivie et l'autre à une recherche rapide d'autr
textes.

La Bible, votre compagnon de route.

La Bible vous devenant ainsi familière, vo
éprouverez vite le besoin d'en faire votre compagn
de tous les instants, en particulier du temps de
déplacements qui sont l'une des conditions de la
moderne et qui sont, pour beaucoup, les seuls « l
sirs » qu'ils puissent donner à la lecture. Comme
y utiliser Bible complète et « Bible de Jérusalem
en fascicules séparés ?

Distinguons, si vous voulez, « grandes lignes
et « trains de banlieue ». Si vous partez pour
grand voyage, ou en vacances, c'est sans doute vo
Bible complète que vous emporterez, pour garde
avec vous toute la richesse de la Parole de Dieu; vo
y joindrez peut-être, pourtant, tel ou tel volume
la « Bible de Jérusalem » contenant le livre d
vous avez réservé l'étude plus paisible à ce mom
de loisirs plus étendus. Si, au contraire, vous pre
le matin votre métro ou votre autobus quotidi
c'est un fascicule de la « Bible de Jérusalem » q
vous glisserez facilement dans votre poche ou d
votre sac (après en avoir protégé la couverture
peu fragile par une liseuse ou un papier cristal)
vous en reprendrez la lecture pendant ces vi
minutes vides qui vous mènent à votre travail.

L'utilité des volumes séparés de la « Bible de Jéru-
em » comme instrument de travail, à côté d'une
le complète, vous apparaîtra encore d'une autre
nière, soit que, laïcs, vous preniez part à des cer-
s d'études bibliques, soit que, prêtres, vous ayez
iriger de tels cercles, ou à donner un enseigne-
nt biblique à des communautés religieuses ou à
utres groupes : ces volumes vous fourniront,
s bien des cas, tous les éléments dont vous avez
oin; dans d'autres, l'orientation d'ensemble qui
s permettra de recourir rapidement et utilement
s commentaires plus développés; ils rendent ces
ices aux spécialistes eux-mêmes, ainsi que nom-
d'entre eux nous l'ont dit.

'expérience a montré aussi combien l'usage
ne *belle* traduction rend plus féconde la lecture
munautaire de l'Écriture : les textes bibliques
en français au cours de la liturgie, ou avant la
lication, ou au cours de « veillées », ou dans
réfectoires religieux, reçoivent une efficacité
tant plus grande que la traduction en est plus
te, mais aussi plus directe, plus fidèle au rythme
u mouvement de l'original et non seulement
ens des mots. A cet égard, nous croyons que
Bible de Jérusalem » est appelée à rendre
rands services, que déjà, en maintes occasions,
a rendus.

nfin, la « Bible de Jérusalem » servira, nous
érons, aux échanges de l'amitié chrétienne.
s la donnerez, vous en donnerez tel ou tel vo-
, à vos amis. Car ainsi, en donnant à l'un de vos
le plus beau livre qui soit : le Livre Saint, vous
ui donnerez présenté avec assez de soin pour

qu'il puisse figurer avec honneur dans sa bibliothè
que. Et vous *choisirez* pour lui celui des livre
saints, la *Genèse*, ou *Job*, ou saint Paul, dont vou
savez qu'il l'aimera davantage. A un ami prêtr
vous offrirez les *Psaumes*, dont la lecture rajeuni
son bréviaire. A des fiancés, vous offrirez *Tobie*,
bréviaire des fiançailles chrétiennes...

Pour un premier pas.

Tel sont à nos yeux quelques-uns des services q
peut rendre la « Bible de Jérusalem » sous sa for
actuelle. D'autres ouvrages les compléteront, ai
les livres d'initiation, ou d'étude plus approfond
que publient les collections *Témoins de Dieu*
Lectio divina. Mais nous voulons mentionner
spécialement, à côté de la « Bible de Jérusalem
l'instrument d'éducation biblique populaire que
présente l'album récent de *Fêtes et Saisons* intit
La Clé de l'Histoire sainte. Il s'adresse expre
ment à ceux qui ont une Bible (ils sont nombr
depuis l'initiative si féconde de S. Em. le cardi
Liénart) et qui n'ont pas d'initiation biblique au
que celle que tout chrétien tient de sa foi. Il ve
comme une bonne « clé », leur « ouvrir » c
Bible. Un exposé de l'histoire sainte, rejoign
pour les approfondir les souvenirs du catéchis
dégage l'architecture de la Bible et montre ce q
faut y chercher. Des notes de lecture et des r
rences aident à s'orienter et conduisent aux passa
essentiels qu'il faut lire d'abord. La rédact
comme l'abondante illustration sont étudiées p
faire saisir au chrétien les richesses ignorées d
Bible à partir de ce qu'il sait, et en particulier d

concrète de l'Église dans sa liturgie. Nous espé-
s que cet album contribuera à éveiller chez de
nbreux fidèles ce « sens biblique » qui fera la
de leur foi vivante, et que lui aussi servira ce
ouveau biblique dans l'Église auquel nous avons
lu consacrer nos efforts.

oici les livres déjà parus (juillet 1951) dans la *Bible érusalem* :

es cinq livres du « Pentateuque » : le *Lévitique*, le *Déronome*. L'admirable traduction de la *Genèse*, par de Vaux, paraîtra en novembre 1951.

rmi les autres livres historiques : le livre de *Josué*, ivres des *Rois*, les livres des *Maccabées*, le livre de *e*. Le livre des *Juges* paraîtra en novembre.

rmi les livres prophétiques : *Isaïe*, *Ézéchiel*, *Aggée-arie-Malachie*. Le livre de *Jérémie* paraîtra en no-ore, avec les *Lamentations* et *Baruch*.

rmi les livres sapientiaux : les *Proverbes*, l'*Ecclé-e*, le livre de *Job*, le *Cantique des Cantiques*, le de la *Sagesse*. Et aussi les *Psaumes*.

ns le Nouveau Testament, sont parus les trois Évan-synoptiques : *Matthieu*, *Marc* et *Luc*; une partie des es de saint Paul : les Épîtres aux *Corinthiens*, celles *Philippiens*, à *Philémon*, aux *Colossiens*, aux *Ephé-*, les Épîtres à *Tite* et à *Timothée*; l'Épître aux *eux*. Enfin, l'*Apocalypse*.

mandez le prospectus spécial de la Bible de Jérusa-Demandez aussi le prospectus « Pour lire la Bible », vous renseignera sur les ouvrages parus dans les tions *Témoins de Dieu* et *Lectio divina*.

C'est devenu un lieu commun, dans cette *Lett*
de la Tour-Maubourg, de marquer les liaisons ent
les activités, en apparence différentes, que repr
sentent les revues et les collections de la maiso
Cependant, tous nos amis ont-ils pensé au pro
qu'ils peuvent retirer de la collection *SOURC*
CHRÉTIENNES pour leur intelligence de la liturgi
Cette collection n'est pas réservée aux érudits et a
théologiens désireux d'étudier les origines du dogm
Le *Journal de voyage* de la pèlerine Ethérie, d
sa naïveté précise, nous fait vraiment participe
la liturgie de Jérusalem, notamment pendant la
maine Sainte. Les deux traités de saint Ambroi
Des Sacrements et *Des Mystères*, nous donnent
double recension de l'enseignement qu'un gr
évêque au IV^e^ siècle pouvait dispenser à ses catéc
mènes et à ses néophytes : c'est donc un des do
ments les plus directs que nous ayons sur la doctr
du baptême à l'âge d'or de la liturgie; lire la *Tr*
tion d'Hippolyte aide puissamment à compren
notre canon de la messe, dont elle donne des vari
tes très éclairantes; les *Sermons* de Léon le Gra
dont tant de fragments sont passés dans le bréviai
sont œuvre de liturgie (ils ont la plénitude e
hiératisme des formules cultuelles) plus en
qu'une œuvre oratoire; le *Traité des Mystères*, d
laire de Poitiers, est un véritable manuel de l'
nomie du salut, nous dirions aujourd'hui
esquisse d'histoire biblique, et nous aide dor
comprendre mieux le mystère de l'année liturgi
Ces rapprochements n'ont rien de fortuit; *Sou*
Chrétiennes nous met en contact avec un temp
la liturgie était, avec la Bible, dont on ne la sép
pas, la grande source de vie.

a Vie Spirituelle, qui a eu des articles très remars (« Purifications apostoliques » de l'abbé Lochet, épreuve de l'obéissance », par le P. Régamey) et t certains numéros comme *Pâques exode des étiens* et, en juillet, *Pourquoi faut-il lire l'Ancien tament*, ont eu beaucoup de succès, est riche en jets pour la saison d'hiver : un numéro spécial *Enfance et Maturité spirituelle*, un autre sur *s sauveur* et le numéro de Pâques sur *La Jérum céleste*. Des ensembles sont envisagés sur *les sions* et *l'hospitalité chrétienne*, enfin, un ouge est à l'impression sur *L'ascèse chrétienne*.

Supplément de la Vie Spirituelle (qui a gagné n an 400 abonnés) a publié sur *Loi et amour* un mble apprécié, et en septembre publie un nuo sur *La Spiritualité du laïcat*. Ultérieurement, nvisage des ensembles sur : *Théologie et psyalyse*, *Mystère et mystique*, *le Monachisme*, etc.

Vie Intellectuelle expose ici à nouveau ses inons. Je n'y reviens pas.

Maison-Dieu, après son numéro-bilan sur *Ave- et risque du renouveau liturgique* et *La Nuit ale*, va publier des articles sur le sacerdoce des es et une étude capitale du professeur Balthasar ner sur *L'Interprétation des psaumes*. Le C. P. L. se en même temps l'édition de nouveaux ouvrale sa collection *Lex Orandi* : il vient de sortir vre magistrale du P. Daniélou : *Bible et litur- la théologie sacramentaire des Pères de l'Église*. eptembre, ce sera le compte rendu des cours à la Session du Centre de Pastorale Liturgique,

principalement par les PP. Congar, Daniélou, Féré sur *Le mystère de la mort et sa célébration*.

Dans la même ligne, mais pour un public pl profane, une nouvelle collection d'initiation liturg que va sortir sous le titre général *L'esprit liturgiqu* qui comprendra des ouvrages moins technique plus légers (200 pages environ), destinés à mettre la portée du grand public les mêmes problèmes turgiques qui ont été approfondis dans *La Maiso Dieu* et dans *Lex Orandi*. Deux sont à l'impressio *Fêtes de Gloire* : *Avent*, *Noël*, *Épiphanie*, par D Flicoteaux, et *L'Éducation du sens liturgique*, Mme Lubienska de Lenval.

L'Art Sacré, avec ses numéros sur *L'église d'A* sur *L'Art missionnaire* et sur *Les marchands e temple*, a fait sa trouée et connaît le grand succ Le sujet de ce dernier fascicule était si urgent, e directe la façon de le traiter, que le numéro a choc... et il ne nous reste qu'à attendre le choc retour de ceux qui ont pu s'y sentir visés... B c'est du travail percutant et singulièrement effic Le public l'a compris et nous soutient chaleureu ment dans cette œuvre d'assainissement.

Les *Éditions de la Revue des Jeunes* hâtent l'ac vement de la *Somme de saint Thomas* et annonc un Guardini sur *La vie de la foi* ainsi qu'un ense ble de témoignages et d'études sur la conversio *J'ai rencontré le Dieu vivant*.

Radio Cinéma, enfin, confirme son succès. doute qu'à la rentrée d'octobre il ne gagne les vi ou trente mille nouveaux lecteurs qui permettr de compenser les augmentations écrasantes des c ges prévues.

UNE NOUVELLE COLLECTION POPULAIRE

n ce qui concerne *Fêtes et Saisons*, les prochains
ıms sur *La Confession* (en août), *Sainte Thérèse*
Lisieux (en octobre) et *Noël* (en décembre) sont
élés à rendre de grands services à tous ceux qui
responsabilité de paroisses.
voici une nouveauté. Afin de donner à un pu-
encore plus large une initiation aux sacrements,
s et Saisons commence une nouvelle collection.
le s'intitule : *Images de la vie chrétienne*. C'est
ffet par l'image plus que par le texte qu'elle
era son message. Chaque fascicule (12 pp.,
24) contiendra 25 photographies commentées.
iatre fascicules vont paraître bientôt : *Le Bap-*
, *Le Dimanche*, *Le Prêtre*, *Le Mariage*. Les titres
les mêmes que ceux des albums liturgiques cor-
ndants. Mais ces fascicules ne seront pas un ré-
, un condensé de l'album. Non. Un plan tout
rent, longuement étudié, renouvelle totalement
ésentation avec le même souci d'authenticité,
sous une forme accessible à un public beaucoup
vaste (1).

(1) On peut s'abonner à la collection. Un an : quatre
ros : 50 fr. — Étranger : 70 fr.
réductions très importantes seront faites pour les
mandes par grosses quantités.

Bien d'autres projets sont en train. Je n'en veux retenir que la publication d'une *Initiation théologique*, préparée depuis quatre ans par le P. Henri, l'un des directeurs de *La Vie Spirituelle*. Cet ouvrage de fond, qui comprendra trois ou quatre volumes (déjà rédigés) fournira aux séminaristes et au public cultivé une synthèse parfaitement adaptée, d'une vigoureuse théologie puisée à la fraîcheur des sources et rendue accessible par un immense effort auquel ont collaboré plus de quarante auteurs, au nombre desquels je ne retiens que le nom du vénéré P. Sertillanges qui avait tout spécialement écrit, avant sa mort, un traité de *la création*. Des précisions seront données et la souscription lancée très prochainement. Ce qu'il convient de souligner sans tarder, c'est que ces volumes sont déjà prêts et que leur parution s'étalera sur un an ou dix-huit mois, pas davantage. Nous avons voulu éviter, comme il advient si souvent pour les Dictionnaires ou Encyclopédies, que les souscripteurs attendent trop longtemps les fascicules à paraître. Dès que les deux premiers volumes (sur *Les sources de la théologie*, *Dieu*) auront paru, les autres (*La Morale chrétienne*, *L'Économie du Salut*, c'est-à-dire *Le Christ*, *L'Église*, *Les Sacrements*) suivront dans un délai assez proche pour ne pas lasser l'attente des lecteurs.

fr. Pierre Boisselot, O. P.,
Directeur des Éditions du Cerf.

A VIE SPIRITUELLE

o 366 Octobre 1951

COLL
CLERI
IN M

SOMMAIRE

★

ENFANCE ET MATURITÉ SPIRITUELLES

Th. DEHAU, O. P. Dieu est comme une mère 227

F. BERROUARD, O. P. Cœur d'enfant, jugement d'homme. 230

PAISSAC, O. P. Enfant de Dieu 256

DE COUESNONGLE, O. P. Vertus d'enfance et de maturité. 273

BEIRNAERT, S. J. Enfance spirituelle et infantilisme.... 295

CIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH, O. C. D. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ou l'enfance unie a la maturité. 304

PHILIPPE, O. P. La soumission au directeur 324

LIOGRAPHIE 333

uoi que certains en disent, l'enfance spirituelle n'est pas l'infantilisme; de ne qu'à l'inverse la maturité chrétienne n'est pas cette virilité du héros zschéen éclatant de suffisance de soi.

us il est enfant de Dieu, plus le chrétien grandit en âge et en sagesse. nce et maturité spirituelles croissent l'une de l'autre; on n'a pas l'une l'autre.

est à l'étude de ce mystérieux paradoxe de la vie chrétienne qu'est con- é ce numéro : après un court rappel de notre merveilleuse et nécessaire

enfance en Dieu, ce thème est successivement traité par l'exégète, le théolo gien, le moraliste, le psychologue, l'hagiographe.

L'application de ce thème à un point particulier (la soumission au direc teur) et une bibliographie terminent cet ensemble qui n'est en somme qu'u commentaire du mot de saint Paul aux Corinthiens : Frères, ne vous montre pas enfants en matière de jugement. Des petits enfants pour la malice, soi mais, pour le jugement, montrez-vous des hommes.

LES LIVRES REÇUS 3

DIEU EST COMME UNE MÈRE

PRENONS *un homme de quarante ans ayant encore sa mère, qu'il respecte et vénère et qu'il va exactement visiter chaque jour durant une demi-heure, malgré des occupations absorbantes, parlant filialement avec elle de choses et d'autres, puis la quittant régulièrement au même moment jusqu'au lendemain. On ne peut vraiment demander plus et, au point de vue des mères, serait à souhaiter que tous les hommes agissent ainsi.*

C'est l'image du début de la vie d'oraison, de l'âme faisant chaque jour sa méditation, ce qui est nécessaire pour ommencer, et suivant fidèlement sa petite méthode point ur point. C'est déjà quelque chose, mais ce n'est qu'un ommencement, bien que certaines âmes croient faire merveille par leurs beaux discours et raisonnements. Supposons ue l'âme soit fidèle et que Dieu la fasse avancer. Oh! omme elle est rajeunie par ce seul fait : Ce n'est plus homme de quarante ans donnant une demi-heure chaque ur à sa mère. C'est le fils de vingt ans, s'éloignant de sa ère sans doute pour se donner à ses occupations, mais lui stant tendrement uni. Pour un jeune homme bien né, les pports avec une mère sont encore très intimes à vingt ans. oyons ensuite l'âme monter d'un nouveau degré, c'est le s de quinze ans. A quinze ans, on demeure encore chez sa ère. On possède encore toutes les chères et saintes illu-

sions de l'enfant au sujet des parents, de la maison paternelle, qui est tout pour l'enfant. Ainsi fait notre petite âme dans la Maison de son Père céleste. Il lui a fait cette grâce demandée par le psalmiste : d'habiter dans la Maison du Seigneur tous les jours de sa vie. *Cette maison, c'est celle de l'oraison; cette âme ne la quitte pas. Sans doute, elle ne parle pas sans cesse de Dieu ou à Dieu, mais elle ne le quitte pas du regard, ne fait rien, pour ainsi dire, sans être mue par Dieu; elle est enveloppée de Dieu, n'a plus d'autres idées que celles de Dieu. Quel immense progrès, ne plus pouvoir sortir de l'atmosphère de Dieu ! L'âme avance toujours. Elle arrive à dix ans, âge où un enfant ne sait pas encore tenir des conversations comme les grandes personnes, mais ces petits entretiens n'en plaisent que mieux à sa mère. Quel progrès quand l'âme commence à ne plus même pouvoir parler comme au temps de sa toute petite enfance ! En cet état, elle n'a plus d'autres vues que celles de Dieu tout comme l'enfant qui ne voit que sa mère. Avançons encore et voyons l'enfant à l'âge de quatre ans, âge si aimé des mères, car, à cet âge, la mère et l'enfant se suffisent pleinement. Le langage de l'enfant est un bégaiement, mais combien délicieux pour le cœur de la mère ! Elle-même se rapetisse pour babiller, pour bégayer avec son enfant; ils n'ont pas besoin d'autre chose.*

Quelle image frappante et sublime de ce qu'est Dieu avec ses saints ! Si quelque phonographe inconnu pouvait enregistrer, nous répéter l'oraison des saints, nous serions étonnés, éblouis par leur simplicité, leur enfantillage, leur bégaiement d'amour. Cette simplicité leur est nécessaire pour ne vouloir que Dieu, pour n'avoir besoin que de Dieu au milieu de tous leurs travaux, de leurs épreuves. Dieu leur suffit et — chose délicieuse — les saints suffisent pleinement à Dieu. Dieu n'a pas besoin d'autre chose. Il oublie tout, pour ainsi dire, sans se perdre, pour s'amuser à écouter le bégaiement de ses saints. Que fait à la mère tout ce qui l'entoure quand elle parle avec son enfant ? Comparaison frappante. Dieu oublie tous les blasphèmes, toutes les iniquités qui mériteraient l'écrasement de la terre. L'on se demande

arfois pourquoi Dieu ne châtie pas... Ah! C'est que Dieu t avec ses saints, et près d'eux. Il oublie, il ne voit pas, n'entend pas autre chose, et c'est ce bégaiement des ints qui nous obtient miséricorde. Est-ce le terme de la e d'oraison? Continuons la comparaison commencée. Il a un âge encore moindre pour l'enfant : c'est celui d'un , l'âge d'un enfant qui ne parle pas, ne marche pas, âge , par conséquent, l'enfant vit de sa mère et repose conti- uellement dans ses bras, sur son cœur. C'est l'image des ands saints qui ne parlent pas; silence sacré bien au-des- s du bégaiement. Ils sont alors endormis sur le sein de ieu, s'alimentant de sa substance, ne pouvant se nourrir autre aliment comme les tout-petits qui ne peuvent vivre ue de la substance de leur mère. Les saints ne peuvent quit- r Dieu non plus. Est-ce le dernier mot, le dernier progrès? our l'enfant, l'union la plus grande avec sa mère est à l'é- que sacrée où il ne fait qu'un avec elle; on ne le voit même s, il vit en elle.

Ici, ce sont les très grands saints qu'on ne peut même plus ir, tant ils sont perdus, fondus en Dieu, n'ayant plus 'une seule vie avec lui; ils sont tellement invisibles qu'ils raissent morts et, cependant, ils vivent d'une vie intime, une vie mystérieuse avec Dieu. C'est de cette vie que saint ul disait : Nous sommes morts et notre vie est cachée en ieu. *Nous sommes morts, on ne peut plus nous voir...*

PIERRE-THOMAS DEHAU, O. P.

(Cité par *Fêtes et Saisons*, n° 5 : « Pentecôte ».)

Cœur d'enfant, jugement d'homme

« Je n'admire point, écrivait Pascal, l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu contraire, comme en Épaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car, autrement, ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux[1]. » La morale de l'Évangile n'est pas moins exigeante que l'admiration de Pascal. C'est pour l'avoir oublié que certains taxent volontiers de puérilité l'esprit d'enfance qu'elle recommande. Le propos de ces pages est de montrer, à partir de l'enseignement de Jésus et de celui de saint Paul, qu'au contraire cet esprit d'enfance n'est authentique que s'il s'accompagne d'une maturité d'homme. Et qu'inversement, pour être adulte dans le Christ, il faut avoir un cœur d'enfant.

I

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

« S'étant fait fils de l'homme pour que l'homme devienne en lui fils de Dieu[2] », Jésus est venu nous apprendre que Dieu était

1. Pascal, *Pensées*, 353, éd. Brunschvicg.

2. Souvent reprise par les Pères, la formule se trouve déjà dans saint Irénée, *Adv. Haer.*, III, 10, 2, et 19, 1.

re Père. *Ne donnez à personne sur la terre le nom de « père », vous n'avez qu'un Père, celui qui est dans les cieux*[3]. Cette ernité de Dieu devint le principe de toute la morale du Christ : *nez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs*, demande-t-il à disciples, *afin de devenir les fils de votre Père qui est dans les ux*[4].

L'attitude qui s'impose à nous est donc une attitude de fils, il t même préciser, de fils qui doivent rester des enfants. Sur ce nt, la condition du fils de Dieu diffère essentiellement de celle fils d'homme : celui-ci, en effet, trouve sa perfection dans dépendance qu'il se crée; toute son éducation n'a pour but de le rendre capable, un jour, de se passer de ses parents et vivre par lui-même, et, à ses yeux comme aux yeux de ses blables, il ne mérite son titre d'homme que quand il peut sonnellement juger et décider, organiser ses activités, subve- à ses besoins, fonder un foyer, gouverner une maison. Le fils Dieu, au contraire, ne saurait prétendre à cette autonomie. réclame sa part d'héritage pour s'en aller vivre une existence épendante loin de la maison paternelle, il n'est qu'un fils pro- ue et coupable, qui renie ses origines et déchoit de sa dignité : r retrouver ses droits de fils, il faudra qu'il reprenne un cœur nfant, il faudra qu'il s'émeuve au souvenir du bonheur perdu, il se décide à revenir vers son père et à revivre auprès de lui, audra qu'il se mette en route et redemande une place à la son[5].

on statut demeure, au long de sa vie, un statut d'obéissance : u garde sur ses enfants toutes les prérogatives de la puissance rnelle, il édicte des commandements, impose une conduite, des tâches; la liberté du fils est entière, mais il doit l'em- er toute à accepter cette soumission et à respecter les ordres is : *Ce n'est pas en me disant : Seigneur, Seigneur, qu'on era dans le royaume des cieux, mais en accomplissant la nté de mon Père qui est dans les cieux*[6]. Le premier des com-

---

Mt., 23, 9.
Mt., 5, 44-45; Lc, 6, 35.
Cf. Lc, 15, 11-32.
Mt., 7, 21.

mandements est *d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces*[7], mais c'est par son obéissance surtout qu'on lui prouve son amour; les paroles de Jésus à ses disciples valent également pour son Père : *Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements... Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande*[8].

Incomparablement plus exigeante que celle des hommes, cette volonté du Père ne laisse à ses fils aucune indépendance : Dieu ne réclame pas seulement d'être le premier servi, il ne demande pas seulement qu'on *cherche d'abord son Règne et sa justice*[9] dans son amour jaloux, il veut être l'unique préoccupation du cœur de ses enfants; qu'ils fassent tout pour lui, qu'ils n'agissent que pour lui plaire, qu'ils le prennent pour l'unique témoin de leurs bonnes œuvres; il condamne toute recherche personnelle qui pourrait se glisser dans leurs actes, tout désir d'attirer d'autres regards que le sien : *Gardez-vous*, recommande Jésus à ses apôtres, *de pratiquer votre justice aux yeux des hommes pour être vus par eux; autrement vous ne recevrez pas de récompense de votre Père qui est dans les cieux*[10]. Et pour mieux leur expliquer quelle attention jalouse au « Dieu seul » ils doivent mettre dans leurs actions, il commente avec un sourire : quand ils font l'aumône, il faut que leur main gauche même ne sache pas ce que donne leur main droite; il faut, quand ils prient, qu'ils se retirent dans leur chambre et qu'ils en ferment la porte, et quand ils jeûnent, qu'ils se parfument la tête et se lavent le visage[11]. Que le Père qui voit dans le secret sache seul ce qui ne peut être fait que pour son amour.

Des enfants, voilà ce qu'ils doivent être! Les tout-petits ne se laissent pas piper à la gloire qui vient des hommes; ils ne poursuivent ni la primauté, ni les honneurs; ils ne recherchent que les bras de leurs parents pour s'y blottir[12]; aux apôtres donc

7. Mt., 22, 37; Lc, 10, 27; Mc, 12, 30.
8. Jn, 14, 15 et 15, 13; cf. 15, 10.
9. Mt., 6, 33.
10. Mt., 6, 1.
11. Cf. Mt., 6, 2-6 et 16-18.
12. « Sa mère a beau le châtier, c'est elle que l'enfant recherche et il

trouver par leurs efforts cette disposition d'âme, naturelle au ut jeune âge. Un jour qu'ils s'étaient approchés de lui pour lui emander quel était le plus grand dans le Royaume des cieux, ésus appela un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : *En érité, je vous le dis, si vous ne changez et ne redevenez comme es enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Celui onc qui se fera petit comme cet enfant sera le plus grand dans Royaume des cieux*[13]. Avant de répondre directement à la uestion de ses apôtres, Jésus a donc commencé par leur montrer ombien leurs préoccupations au sujet de la première place les oignent du Royaume de leur Père : ce désir des grandeurs umaines est une ambition d'adultes, un orgueil d'hommes, et, ils gardent cette sollicitude, s'ils ne reviennent pas en arrière our retrouver leur insouciance d'enfants[14], ils verront se fermer vant eux les portes du Royaume, où ils rêvent d'être les pre- iers. L'une des conditions nécessaires, en effet, pour y entrer, est cette humilité de l'enfance qui ne cherche pas à se pousser avant, cette simplicité des tout-petits qui ne regardent pas aux éséances, mais, quels que soient les rangs, mettent leur bon- ur à être avec ceux qu'ils aiment. Jésus en vient alors à la estion posée : les apôtres demandent quel sera le plus grand ns le Royaume. Ce sera, répond-il, celui qui parviendra dans n cœur à se faire aussi petit que cet enfant, celui qui saura onquérir la même imprévoyance touchant la gloire et la domi- tion, celui qui poussera l'oubli de lui-même jusqu'à laisser au re le soin de lui choisir sa place.

Pareil oubli de soi se comprendrait mal chez l'adulte qui pos- le les moyens de se créer une situation et de prendre rang au

---

fère à tous. Qu'on lui montre une reine avec un diadème, il ne la met pas at sa mère couverte de haillons, et il choisit sa mère ainsi vêtue, et non rincesse avec toutes ses parures. Car il ne juge pas de ce qu'il aime ou e qu'il déteste par la pauvreté ou la richesse, mais uniquement par l'a- ir » (saint Jean Chrysostome, *Hom. in Mat.*, 62, 4, P. G., 58, 601).

3. Mt., 18, 4. Nous suivons le texte de Matthieu, parce qu'il est le seul à e intervenir les enfants dans la réponse de Jésus. Comparer la scène dans . 9, 33-37 et Lc, 9, 46-48.

. ἐὰν μὴ στραφῆτε, litt., si vous n'êtes pas retournés, ou, au sens du ren, si vous ne vous retournez pas.

milieu de ses semblables. Mais c'est en cela précisément qu'éclate l'absolue dépendance des fils de Dieu : ils n'ont pas à conquérir le Royaume comme le feraient des adultes, ils ne peuvent que le recevoir comme des enfants : *Le Royaume de Dieu*, dit Jésus, *est à ceux qui ressemblent aux enfants. En vérité je vous le dis, celui qui ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas*[15]. Sous leur allure si simple et qui nous est devenue familière, ces paroles ne laissent pas d'être difficiles. Pour en pénétrer tout le sens, il faut, me semble-t-il, insister sur le terme δέχεσθαι, qui signifie en premier lieu « recevoir un cadeau, accepter un présent ». La leçon que Jésus veut dégager ici, c'est que le Royaume est avant tout une grâce et un don. L'initiative vient de Dieu qui propose et qui offre : *Ne crains pas, petit troupeau*, dira-t-il encore, *il a plu à votre Père de vous donner le Royaume*[16]. L'œuvre de l'homme est seulement d'accepter; son impuissance est totale, tous ses efforts demeurent sans proportion avec ce qui lui est offert, le secours de Dieu s'impose à lui comme une nécessité. *Qui donc peut être sauvé?* demandent les disciples quelques instants plus tard. Et Jésus de répondre : *Cela est impossible aux hommes, mais non à Dieu, car tout est possible à Dieu*[17].

C'est donc Dieu qui propose le salut et qui l'opère, et le fils de Dieu doit se reconnaître comme totalement démuni en face de ce qui se présente à lui pourtant comme la réalisation de son être, comme le but dernier de son existence, son achèvement et sa perfection. Comment dès lors pourrait-il se considérer autrement qu'un enfant, incapable de subvenir à ses besoins et qui doit tout attendre de son Père? Un enfant, ou un pauvre. Les enfants ne sont-ils pas du reste les pauvres par excellence, ceux que leur âge enferme dans la plus absolue des dépendances, ceux qui ne peuvent que recevoir ? La construction même de la phrase invite au rapprochement avec la première des béatitudes, la béatitude des humbles, de ceux qui sont pauvres en face de Dieu et

15. Mc, 10, 14-15; Lc, 18, 16-17; Mt., 19, 14.
16. Lc, 12, 32.
17. Mc, 10, 26-27; Lc, 18, 26-27; Mt., 19, 25-26.

e Jésus déclare heureux précisément *parce que le Royaume des ux est à eux*[18].

Dénuement radical de l'homme incapable par ses seules forces ccéder au Royaume, cette interprétation n'en exclut pas une re, secondaire, que le P. Lagrange semble suggérer[19] et qui is décrit une nouvelle dépendance des enfants de Dieu. Très vent en effet, le Nouveau Testament emploie le verbe δέχεσθαι sens d'accueillir un message, d'écouter favorablement une ole[20]. Recevoir le Royaume de Dieu pourrait donc également nifier : recevoir l'Évangile du Royaume, accueillir la prédica- de Jésus. Dieu, par son fils, faisait irruption dans le monde : s il fallait un cœur simple et sans préjugé pour accueillir e pure lumière et se laisser pénétrer par sa clarté; il fallait âme d'enfant, malléable et docile, pour modifier toutes ses nières de voir et accepter des jugements nouveaux. C'est ce ressort nettement du récit des évangélistes; seules, les âmes humbles s'ouvrirent aux paroles de l'envoyé de Dieu; ceux croyaient posséder la science méprisèrent cet homme sans es, qui n'avait pas étudié dans les écoles et qui s'élevait con- les traditions des maîtres célèbres; ils se replièrent sur leur endue sagesse et continuèrent à vivre dans leur monde clos, ant ainsi la route de leur cœur au salut qui leur était apporté, onfiant dans leurs propres lumières pour rejeter l'appel nou- que Dieu adressait à ses fils. Ils se prenaient pour des hom- et ne songèrent pas qu'ils avaient encore à apprendre; ils ne nt pas s'abaisser comme des enfants et reconnaître leur igno- e[21]; ils discutèrent et ils condamnèrent. La parole du Père out donc trouver audience que chez les tout-petits : parce ls étaient sans prétention, ils consentirent à se laisser ensei- ; leur âme était restée neuve et disponible comme celle des nts; ils se pressèrent autour du jeune rabbi de Galilée et eillirent de sa bouche les secrets de Dieu et les mystères de Royaume. L'exultation qui envahit le cœur du Maître au

---

Mt., 5, 3; Lc, 6, 20.
Evangile selon saint Marc, Paris, 1911, p. 247.
Cf. Lc, 8, 13; Act., 8, 14; 11, 1; 17, 11...
Cf. Jn, 9, 40-41.

retour de ses envoyés nous redit cette ouverture des âmes naïves et simples : *Il tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint et dit : Je te bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, toi qui as caché ces choses aux sages et aux habiles, et qui les a révélées aux enfants*[22]*; il en est ainsi, ô Père, parce que telle a été ta complaisance*[23].

Mais cette docilité d'enfants demande à être poussée jusqu'au bout, elle réclame qu'on y persévère : il ne suffit pas d'accepter seulement une partie de l'enseignement proposé, ou de ne l'accepter tout entier que pour un temps. Entrer dans le jeu, c'est s'engager tout entier pour jamais; la dépendance doit être totale, l'enfant de Dieu ne saurait fixer aucune sorte de limite à la Sagesse de son Père, les vues humaines n'ont plus cours, il n'existe plus désormais qu'un Maître et un Docteur, le Christ : il faut voir par ses yeux et épouser tous ses jugements. Aussi quand Simon-Pierre s'attriste de l'annonce de la Passion et intervient pour en détourner Jésus, la réprimande qu'il s'attire est cinglante : *Retire-toi de moi, Satan; tu m'es un scandale, car ta pensée n'est pas celle de Dieu, mais celle des hommes*[25].

Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, avait déjà proclamé le prophète, car *autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant ses pensées sont élevées au-dessus des nôtres*[26]. On comprend dès lors que pareille soumission d'esprit soit réclamée des fils de Dieu en ce domaine qui les dépasse. Mais rien n'échappe à la toute-puissance du Père, et, là même où ils croiraient pouvoir revendiquer leur indépendance, les hommes doivent se convaincre qu'ils ne restent encore que des enfants. Qu'ils travaillent, certes, pour assurer leur nourriture, puisqu'ils ont reçu les moyens d'y pourvoir, mais qu'ils ne se tracassent pas pour se trouver comme s'ils en étaient les pourvoyeurs uniques. Le Père nourrit les oiseaux du ciel et vêt les lis des champs; il se préoccupe avec plus de délicatesse encore de la nourriture et de

22. νηπίοις, litt., enfants qui ne savent pas encore parler.
23. Lc, 10, 21-22; Mt., 11, 25-26.
24. Mt., 23, 8 et 10.
25. Mt., 16, 23; Mc, 8, 33.
26. Is., 55, 8-9.

ement des hommes qui sont ses fils. Ils ne peuvent pas, même c tous leurs efforts, ajouter à leur vie la longueur d'une cou-; qu'ils abandonnent donc à la Providence du Père le soin de r existence et qu'ils rejettent sur lui le poids de tous leurs cis[27]. Que les fracas de la tempête ne les effraient pas[28]; qu'ils se troublent pas au milieu des persécutions, qu'ils continuent faire confiance, ils restent entre les mains de Dieu, et *pas un veu de leur tête ne tombera sans sa permission*[29]. Qu'ils ne quiètent pas même de préparer leur défense devant les tribu-x; l'Esprit de leur Père leur inspirera, au moment voulu, *les s qu'ils auront à dire*[30].

ette confiance totale d'enfants n'exclut pas pour autant la re : que serait un Père à qui on n'oserait rien demander? seraient des enfants qui ne demanderaient rien ? Quelle con-nce auraient-ils de la puissance de leur Père ? Quelle confiance a bonté ? Et quel meilleur témoignage pourraient-ils lui don-de leur dépendance et de leur soumission ? Aussi Jésus orte-t-il : *Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous verez; frappez et on vous ouvrira, car quiconque demande oit, qui cherche trouve, et à celui qui frappe on ouvrira... Si s, les hommes, tout mauvais que vous êtes, vous savez donner onnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est s les cieux donnera-t-il des choses bonnes à ceux qui les lui andent*[31]. Néanmoins, qu'ils ne prétendent pas par leurs prières apprendre quelque chose à celui qui connaît tout : *Avant ne que vous ne le lui demandiez, votre Père sait de quoi vous besoin*[32].

béissance, sentiment d'incapacité, docilité, confiance, ce sont là qualités d'enfant et qui doivent pareillement caractériser ls de Dieu. Mais tel est le paradoxe que la perfection même es qualités d'enfant doit amener le fils de Dieu à une pensée

---

Mt., 6, 24-34; Lc, 12, 22-31.
Mc, 4, 40; Mt., 8, 26; Lc, 8, 25.
Mt., 10, 29-31; Lc, 12, 6-7.
Mt., 10, 19-20; Lc, 12, 11-12.
Mt., 7, 7-11; Lc, 11, 9-13.
Mt., 6, 8.

et à un comportement d'homme, car, dans la mesure où sa doc
lité et son obéissance seront parfaites, il parviendra, dans sa fo
à une intelligence d'homme, et son activité deviendra une tâch
d'homme.

Jésus ne se contente pas d'exhorter en effet, il enseigne et
veut instruire. Sa parole est des plus simples, mais il sait dire
tous, dans un langage qu'ils peuvent saisir, les plus hauts my
tères, sa propre personne et son œuvre, Dieu, sa paternelle bon
et ses desseins d'amour. Il ne lui suffit pas que ses disci
écoutent, il exige encore qu'ils comprennent, qu'ils soient
hommes en face de cette vérité qu'il leur apporte. Que de fois
les rabroue-t-il pas pour leur manque d'intelligence, la lent
de leur esprit, et, quand ils s'étonnent de telle sentence qui
scandalise, de telle recommandation qui les surprend, de t
parabole qui les déroute, avec une inlassable patience il repre
il explique et il interprète, et, quand il a fini son explication
s'assure : *Avez-vous compris maintenant*[33] ? Le soir même
Pâques, sur la route d'Emmaüs, il se met en peine de comm
ter depuis le début toutes les Écritures qui le concernent p
faire comprendre aux deux disciples désemparés le déroulem
providentiel des derniers événements[34].

S'il n'avait l'intention que de recruter des serviteurs, il
contenterait de leur transmettre les ordres de leur maître; n
ce sont des amis qu'il recherche parmi les hommes, et il v
en faire des fils de Dieu. Or quel fils que celui qui ne connaît
pas son Père, et quel serait son amour s'il n'obéissait pas à c
grande loi de toute affection de toujours désirer en savoir
long sur celui qu'on aime ? Pour répondre à cette pente de
amour, Jésus découvre donc de plus en plus aux hommes
l'écoutent les profondeurs du mystère divin, il partage avec
les secrets de son Père, il essaie de les introduire dans l'inti
de sa connaissance. Ils ne doivent pas en demeurer aux
sommaires de l'enfance, il faut qu'ils sachent en vérité, co
des fils adultes, ce qui fait la personnalité de leur Père, il

33. Mc, 4, 13-20; 7, 17-23; 8, 14-21...
34. Lc, 24, 13-35.

u'ils apprennent peu à peu toute la richesse de son être, tout le ystère de sa vie, il faut qu'ils puissent communier à ses inten- ons de salut et reconnaître la sagesse de ses dispositions dans la ıte progression de son règne. *Je ne vous appelle plus serviteurs*, t Jésus à ses apôtres, *parce que le serviteur ne sait pas ce que it son maître. Je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai it connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père*[35]. Et il peut rendre ce témoignage en face même du Père : *J'ai manifesté n nom aux hommes que tu m'as donnés en les retirant du nde... maintenant ils ont reconnu que tout ce que tu m'as nné vient de toi, car les paroles que tu m'as données, je les r ai données et ils les ont reçues, et ils ont reconnu véritable- nt que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé*[36]. Mais, pour grandir dans cette connaissance de leur Père, ces aimants doivent garder leur docilité d'enfants vis-à-vis du ître que Dieu leur a choisi : *Nul autre en effet n'a jamais vu eu, c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père qui nous fait connaître*[37]. Seuls donc, ceux qui se laissent enseigner par peuvent espérer savoir : *Personne ne connaît le Fils si ce n'est Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui ui le Fils veut le révéler*[38].

ésus, du reste, ne fait lui-même que préparer le terrain : les tres n'ont pas encore l'âme assez disponible, trop de vues naines les empêchent de comprendre ce qu'ils ont entendu; ne faut pas néanmoins que leur instruction demeure inache- ; Jésus leur promet donc, avant de partir, de leur envoyer lqu'un qui le remplacera auprès d'eux, quelqu'un qui com- era son propre enseignement et les introduira dans la pleine ière : *le Paraclet, l'Esprit-Saint... vous enseignera et vous ellera tout ce que je vous ai dit... J'ai encore beaucoup de ses à vous dire, mais vous ne pourriez maintenant les suppor- Quand l'Esprit de la vérité sera venu, il vous conduira dans*

Jn, 15, 15.
Jn, 17, 5 et 8.
Jn, 1, 18.
Mt., 11, 27; Lc, 10, 22.

la vérité tout entière. Il ne parlera pas de lui-même, il dira ce qu'il aura entendu et vous annoncera ce qui doit arriver[39].

A foi éclairée, jugement avisé. En même temps qu'à mieux connaître son Père, l'enfant docile apprend, sous la direction du Christ et de l'Esprit, à mieux discerner sa volonté, à mieux peser ses intentions. En marchant à la suite de Jésus, il ne s'engage donc pas à l'aventure, il agit en connaissance de cause, son option est une option d'homme; il sait tout ce qui lui sera demandé, tous les renoncements qu'il aura à consentir, tous les combats qu'il devra livrer : il s'est rendu pareil à l'homme prudent qui, avant de bâtir une tour, commence par s'asseoir pour en calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer, pareil au roi sage qui, avant de partir en guerre, *examine s'il peut, avec dix mille hommes, affronter son adversaire, qui en a rassemblé vingt mille*[40]. Ayant apprécié les revendications jalouses de son Père et le but qu'il offre à sa recherche, il organise sa vie en conséquence : au lieu de faire comme le riche insensé qui ne songeait qu'à thésauriser pour lui-même, *il travaille à s'enrichir en vue de Dieu*[41]; *il s'amasse dans le ciel un trésor inépuisable*[42]. Cette même prudence lui est réclamée dans chacune de ses activités, dans chaque décision, dans chaque entreprise : il doit déployer la même ingéniosité consommée que les fils du siècle apportent au maniement de leurs affaires terrestres; et pour mieux graver la leçon dans l'intelligence de ses disciples, Jésus n'hésite pas à recourir au paradoxe, en louant devant eux l'habileté de l'intendant malhonnête qui use des richesses de son maître pour se préparer des amis en vue des jours de la détresse[43]. Jusqu'à son dernier souffle, il veillera ainsi et se tiendra prêt, ceinture aux reins et lampe allumée, sachant que le Maître peut se présenter à n'importe quelle heure, le soir, au milieu de la nuit, au chant du coq ou le matin; il l'attendra par conséquent afin de pouvoir *lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte*[44].

---

39. Jn, 14, 26 et 16, 12-13.
40. Lc, 14, 28-32.
41. Lc, 12, 16-21.
42. Mt., 5, 19-20; Lc, 12, 33-34.
43. Lc, 16, 1-12.
44. Mc, 13, 33-37; Lc, 12, 35-40; Mt., 24, 42-25, 13.

e jugement avisé indique enfin à son obéissance d'enfant des
nes d'homme. Ce n'est pas seulement aux apôtres, en effet,
est confiée la bonne administration des biens de Dieu : sans
te, leurs fonctions sont plus hautes, leurs pouvoirs plus éten-
, leur responsabilité plus contraignante : *Tout ce qu'ils lieront
la terre sera lié dans le ciel, et tout ce qu'ils délieront sur la
e sera délié dans le ciel*[45]*; les péchés qu'ils pardonneront se-
t pardonnés, et retenus ceux qu'ils retiendront*[46]. Mais chaque
de Dieu est également un serviteur à l'intérieur de la maison
ernelle; à chacun, le Père fixe une tâche et remet une part de
biens. Ainsi, quand il a repris sa place au milieu de la famille,
ls prodigue doit partir aux champs avec son aîné et travailler
morceau du domaine, et le fils qui refuse d'obéir et ne s'en
as bêcher la vigne *ne fait pas la volonté de son Père*[47]; il
nque d'amour autant que d'obéissance, car *la gloire de mon
*, déclare Jésus à ses disciples, *c'est que vous portiez beau-
de fruit*[48]. Chacun reçoit selon sa capacité, l'un cinq ta-
s, l'autre deux, le troisième un seul, mais, quel que soit le
t reçu, il ne s'agit pas de le laisser improductif, sous peine
courir le courroux du Père qui n'admet pas que son argent
eure sans intérêt[49]. Il redemande peu à qui il a peu donné,
coup à qui il a donné beaucoup[50], mais il exige que chacun
aille, se dépense et fructifie.

nsi donc, tandis que, pour sa vie naturelle, l'homme par-
t à sa perfection d'adulte en évacuant peu à peu tout ce qui
rtient à l'enfance, le chrétien, d'après l'enseignement du
st, doit posséder tout ensemble les vertus de l'enfance et
s de la maturité; il ne peut agir en adulte que s'il est vrai-
t enfant, mais ce sont ses dispositions d'enfant qui l'obli-
à se comporter en adulte : l'idéal du chrétien est donc
oir un cœur d'enfant avec un jugement d'homme.

Mt., 18, 18.
Jn, 20, 23.
Mt., 21, 28-31.
Jn, 15, 18.
Mt., 25, 14-30; Lc, 19, 12-26.
Lc, 12, 48.

II

L'ENSEIGNEMENT DE SAINT PAUL

L'âme simple de Jésus s'était penchée avec amour vers les qu lités de l'enfance et il les avait proposées en exemple à ses di ciples[51]. Avec son tempérament fougueux, Paul a surtout rema qué les faiblesses et les imperfections des enfants : il s'est do placé dans la perspective toute contraire à celle du Christ, n sa doctrine est fondamentalement la même. Le chrétien est fils de Dieu : la vie nouvelle qu'il a reçue doit grandir en lui faut qu'il devienne adulte, mais, paradoxalement, il ne parvi à cet état d'adulte qu'en se faisant plus enfant, et c'est son es d'enfance qui mesure son âge dans le Christ.

Le baptême, représentant et réalisant la foi qu'il donne à Jés opère dans l'homme un changement radical; il est pour lui *bain de régénération*[52] : il fait de lui *une créature nouvelle*[53] tue le vieil homme en lui et l'établit homme nouveau. Uni m tiquement au Christ, l'homme reçoit alors communication son Esprit, il n'est plus seulement une créature, n'ayant pour guider que la lumière de sa conscience[54]; il n'est plus même s lement un esclave, qui connaît par une loi positive la volonté son maître et discerne ce qui est le meilleur[55]; dans le Chr par l'Esprit qui lui est donné, il passe au rang de fils[56]. *Il n' plus un étranger, ni un hôte de passage, il fait partie de la m son de Dieu*[57]. Et le baptisé, s'adressant à Dieu, peut désorm lui crier *en cet Esprit nouveau qui habite en lui* : « *Abba, Père*

---

51. Il n'ignore pas pourtant les défauts des enfants : n'a-t-il pas évoqué, jour, ces gamins capricieux et butés, assis sur la place publique, et boudent aux jeux de leurs camarades ? Lc, 7, 32; Mt., 11, 16-17.
52. Tit., 3, 5.
53. Gal., 6, 15; 2 Cor., 5, 17; Eph., 4, 24.
54. Rom., 2, 14-16.
55. *Ibid.*, 2, 17-20.
56. Gal., 3, 26.
57. Eph., 2, 19.

l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous mes enfants de Dieu[58].

'est une « vie nouvelle » qui commence pour lui, une vie le Christ, une vie pour Dieu, et, comme toute vie, cette vie étienne doit se développer. Elle connaît une enfance, un oissement, un âge d'homme, et dans cette perspective, on le ne, l'état d'enfance est l'état imparfait, qu'il faut dépasser. trois reprises au cours de ses Épîtres, l'Apôtre parle de ces tiens imparfaits qu'il appelle des « enfants ». Il désigne ainsi d'abord ceux qui ne sont encore que des commençants, à ard de la conduite comme à l'égard de la doctrine : ils ne se pas mis à plein sous la mouvance de l'Esprit qui devrait les ner depuis le jour de leur baptême; leur manière de vivre, humaine, continue à s'inspirer de motifs naturels, et, en ence de cette carence spirituelle, l'Apôtre n'a pu leur dis- er qu'une instruction rudimentaire. Ainsi, les Corinthiens, connaissent encore les discussions et les jalousies, qui ont ervé leurs habitudes charnelles et qui se révèlent par là inca- es de recevoir les profondeurs de la doctrine : Paul a dû se enter de les abreuver de lait; encore enfoncés dans les dé- et les ignorances de leur vie antérieure, ils sont restés des nts dans le Christ, des nourrissons, des bébés[59].

fants encore, ces Corinthiens qui manquent de discernement l'appréciation des vraies valeurs. Ils se croient parfaits, mais nt gardé le langage, les sentiments et les calculs des tout- s : ils se laissent fasciner par les apparences, qui passent, et gent ce qui est moins brillant peut-être, mais a la solidité éternel et du parfait; ils s'attachent aux manifestations cha- atiques et les recherchent avec d'autant plus d'ardeur qu'elles plus extraordinaires, au lieu de poursuivre la charité qui urera dans l'état des élus; ils s'attardent ainsi à des enfan- es et ne savent pas reconnaître ce que la foi leur enseigne ne étant le meilleur et devant durer à jamais[60]. La sentence Apôtre est tranchante et l'on devine comme une irritation

---

Rom., 8, 15-16; Gal., 4, 6.
Cor., 3, 1-3.
Cor., 13, 8-13.

devant un tel manque de clairvoyance et une telle niaiserie
Frères, ne soyez pas des enfants en fait de jugement; pour
malice, oui, soyez des enfants, mais pour le jugement, soyez d
hommes[61].

Ces chrétiens enfants, l'Apôtre les décrit enfin comme ma
quant de fermeté doctrinale, mobiles dans leurs convictions, à
merci de toutes les séductions de l'erreur. N'étant point parven
encore à la pleine possession de la foi, à la ferme connaissan
de ce qu'est le Christ, Fils de Dieu, n'ayant pas en eux-mêm
la règle assurée pour reconnaître la vérité, ils se laissent éga
par l'habileté de ceux qui savent leur présenter le mensonge,
souvent sans réagir parce qu'ils ne voient pas, ils abandonnent
pur enseignement du Christ et passent à de nouveaux maîtr
Enfants ballottés et emportés de-ci de-là à tout vent de doctri
par la tromperie des hommes et leur astuce à machiner l'erreur

Il faut compter encore, au nombre de ces chrétiens enfa
ceux que l'Apôtre nomme « les faibles », et même quelquef
« les faibles dans la foi », et qui se montrent, dans leur condu
comme étant aussi des faibles de caractère. Ils ont reçu le mê
enseignement que les autres, ils professent la même doctri
mais ils n'ont pas vu toutes les conséquences de ce qu'ils croie
leur foi ne s'est pas dégagée pleinement des superstitions
paganisme, de l'ascétisme de la synagogue ou des sectes, elle
pas épanoui toutes ses virtualités, elle n'a pas eu la vigueur s
fisante pour pousser jusqu'au bout ses principes, elle reste co
minée dans la pratique par des idées ou des imaginations qui
sont étrangères. Ainsi tous les chrétiens savent qu'il n'y a qu
Dieu, le Père, et qu'un Seigneur, Jésus-Christ, mais tous ne p
viennent pas, par suite des habitudes prises jusqu'à présent[63]
ne voir dans les idoles que vanité et néant; certains croient enc
à des influences magiques, à des forces occultes, et quand l'exe
ple de ceux qui savent les entraîne à manger des viandes co
crées, ils souillent leur conscience en se figurant entrer en c

---

61. 1 Cor., 14, 20.
62. Eph., 4, 14.
63. En lisant συνηθειᾳ, avec les meilleurs manuscrits.

ct avec des puissances mauvaises[64]; ils n'ont pas la science, ce ont des « faibles », faibles dans la foi, puisqu'elle n'a pu réussir leur faire évacuer tous leurs préjugés, et faibles de caractère, uisqu'ils en viennent facilement à marcher contre leurs convic-ons.

Pareillement, « faibles dans la foi », ces chrétiens de Rome qui, ur scrupule religieux, s'abstiennent de viandes ou n'en man-nt qu'à certains jours, et pareillement faibles de caractère, car leur arrive trop souvent de se laisser influencer par les paroles les actes des forts : ils agissent alors avec une conscience dou-use, ou même résolument, ils lâchent pied et font ce qu'ils ndamnent[65].

Au travers de ces textes, l'état d'enfance de la vie dans le Christ paraît donc caractérisé comme une faiblesse d'ordre intellec-el et moral, comme un manque de clairvoyance et de convic-on, et un manque de volonté. L'intelligence n'a pas vraiment similé les principes du christianisme, et ce ne sont pas eux non us qui dirigent la conduite : il y a encore trop de souvenirs umains dans les jugements portés, l'attachement à la doctrine çue n'est ni assez personnel ni assez ferme, la vie est encore op charnelle, ces chrétiens enfants ne sont pas assez sous l'em-re de l'Esprit.

Du reste, l'accroissement que l'Apôtre a en vue pour ses fidè-, auquel il travaille par son enseignement et ses exhortations, qu'il implore de Dieu par ses prières, est un progrès dans la et dans la charité, chacune de ces vertus réagissant sur l'autre toutes les deux s'épanouissant dans la pratique des bonnes uvres.

Déjà, il écrivait aux Romains : *Ne vous accommodez pas à ce cle, mais transformez-vous par le renouvellement de l'intelli-nce, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce i est bon, agréable et parfait*[66].

Les prières que, dans les prisons de Rome, il adresse à Dieu ur ses chrétiens, sont très significatives à cet égard : elles indi-

4. 1 Cor., 8, 7-13.
5. Rom., 14.
6. Rom., 12, 2; cf. Eph., 4, 20-24.

quent ses préoccupations profondes : le développement du chris-tianisme qu'il veut hâter dans ses fidèles a pour base une avancé dans l'intelligence des mystères et des desseins de Dieu, un connaissance plus assurée et plus pénétrante de ce qui lui es agréable pour le mettre en pratique, l'Apôtre sous-entendant évi demment que le chrétien aura, en chaque cas, l'énergie de réa liser ce qu'il aura compris être la volonté divine. Il écrit au Philippiens :

> Ce que je demande, c'est que votre amour abonde de plus e plus en cette vraie science et en ce tact affiné qui vous permet tront de discerner ce qui est le meilleur, afin que vous soyez pu et sans reproche au jour du Christ, remplis des fruits de la j tice, par Jésus-Christ, pour la gloire et la louange de Dieu [67].

Et aux Colossiens :

> Depuis le jour où nous avons appris (votre charité dans l'E prit), nous ne cessons de prier pour vous et de demander q vous soit accordée la pleine connaissance de la volonté de Dieu, toute sagesse et intelligence spirituelle. Ainsi vous pourrez ma cher d'une manière digne du Seigneur en faisant tout ce q lui est agréable; vous produirez toutes sortes de bonnes œuvre vous grandirez dans la connaissance de Dieu, et, vigoureuseme fortifiés par sa puissance éclatante, vous acquerrez une patien et une endurance inépuisables : pleins de joie, vous remercier le Père qui vous a rendus capables de partager le sort des sain dans la lumière [68].

Aux Éphésiens enfin :

> Instruit moi aussi de votre foi au Seigneur Jésus et de vo charité à l'égard de tous les saints, je ne cesse de rendre grâ pour vous, et de vous nommer dans mes prières. Que le Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne esprit de sagesse et de révélation, qui vous le fasse vraiment co naître; qu'il illumine les yeux de votre intelligence, afin que vo sachiez quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, que

67. Phil., I, 9-11.
68. Col., I, 9-12.

est la richesse de gloire de son héritage parmi les saints, et quelle est l'extraordinaire grandeur de sa puissance en vous, les croyants [69].

Une connaissance plus parfaite du plan de Dieu et de son ivre, une conviction plus ferme dans la foi, un affinement du is moral, tels sont pareillement les buts que l'Apôtre assigne à n travail, et l'intention dernière est de faire de chaque homme adulte dans le Christ et d'amener le corps entier des fidèles à pleine stature. Le mystère dont il a reçu communication, *il le che, avertissant tout homme et instruisant tout homme en te sagesse, afin de rendre tout homme parfait dans le Christ. st pour cela*, ajoute-t-il, *que je me fatigue à combattre avec sa ce qui agit puissamment en moi* [70].

En essayant ainsi de conduire tout homme à la plénitude dont a reçu vocation, l'Apôtre travaille du même coup à assurer te plénitude dans le Corps entier du Christ, dont chaque mme n'est qu'un membre, mais qui reçoit de chacun dans la sure qui lui a été départie, car la croissance de chacun coopère croissance de l'ensemble. Les différents ministères que Jésus tablis dans son Église sont destinés à édifier le Corps du ist, *jusqu'à ce que nous parvenions, tous ensemble, à l'unité la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, formant un mme achevé, atteignant la pleine mesure de la taille du Christ. us ne serons plus des enfants, ballottés et emportés à tout vent doctrine, ... mais, vivant selon la vérité et dans la charité, s grandirons de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le ist* [71].

et âge d'adulte dans le Christ, vers lequel il a reçu mission ienter ses fidèles, Paul le définit avant tout en fonction de la rité qui est *le lien de la perfection* [72]. Il avait déjà écrit qu'elle t *la voie par excellence* [73], et l'*accomplissement plénier de la*

Eph., 1, 15-19.
Col., 1, 28-29.
Eph., 4, 13-15.
Col., 3, 14.
1 Cor., 12, 31.

loi[74]. Mais il ne faut jamais oublier que, d'après la théologie d l'Apôtre, la connaissance tient une part importante dans la v spirituelle. Les parfaits sont aussi ceux qui sont capables d'e tendre les profondeurs de la doctrine, ceux que leur pénétrati surnaturelle habilite à écouter les paroles de la sagesse[75]; ce so ceux qui savent que l'idéal n'est jamais atteint ici-bas et qu faut sans cesse *courir vers le but en vue de la récompense à l quelle Dieu nous appelle dans le Christ Jésus*[76].

Si l'on s'efforce maintenant d'analyser cette perfection, s'aperçoit qu'elle n'est rien d'autre, en fait, qu'une filiati divine plus vécue. Le chrétien parfait, c'est celui qui, après av pris conscience de sa régénération surnaturelle et de ses exig ces, pense et vit en enfant de Dieu, et il est d'autant plus parf d'autant plus adulte dans le Christ, que sa pensée et sa vie s davantage en ce sens celles d'un enfant, qu'il se laisse plus p nement instruire et guider par l'Esprit qu'il a reçu au baptê et qui a fait de lui un fils de Dieu, qu'il entre plus profondém dans les vues de son Père et qu'il se montre plus dépendant lui dans la direction de sa vie.

Ainsi, la sagesse, que n'auraient pu supporter les Corinthi trop charnels et que Paul réserve aux parfaits, est l'apanage ceux qui sont à l'écoute de l'Esprit, de ceux qui, comme enfants, consentent à se laisser instruire par lui et se révèl dociles à son enseignement; son langage ne saurait être comp que par ces spirituels. Il ne s'agit pas, en effet, de la sagesse ce monde, ni des princes de ce monde, mais d'une sagesse divi mystérieuse et cachée, *qu'avant même l'origine du monde, D a préparée pour notre gloire... Et c'est à nous que Dieu l'a ré lée par l'Esprit, car l'Esprit pénètre tout, et jusqu'aux prof deurs divines... et nul ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n l'Esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'Esprit du mon mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons Dieu nous a faits, et nous en parlons en un langage qui n'est appris de l'humaine sagesse, mais de l'Esprit*[77].

74. Rom., 12, 10.
75. 1 Cor., 2, 6; cf. Heb., 5, 11-6, 3.
76. Phil., 3, 15.
77. 1 Cor., 2, 6-7 et 10-13

La sainteté appartient pareillement à ceux qui se soumettent omme des enfants au plan que Dieu a tracé et suivent les sug-estions de son Esprit : *Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit e Dieu sont fils de Dieu*[78]. Elle ne vient pas à ceux qui pensent obtenir à coups de volonté. Le cas le plus tragique, et le plus oulourcux au cœur de Paul, est celui des Juifs, ses parents elon la chair, qui réagissent comme des hommes devant la jus-ce que Dieu leur offre. Au lieu d'accepter cette loi de la justifi-ation qu'il a posée et qui ne comporte que la foi, ils multiplient s efforts pour pratiquer tous les commandements, mais, ne ouvant parvenir à les observer tous, ils tombent sous le coup de malédiction de la Loi, et ils n'obtiennent pas la justice malgré tension extraordinaire qu'ils imposent à leur volonté. *Je leur ends ce témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu*, écrit l'Apôtre, *ais ce zèle n'est pas éclairé, car, méconnaissant la justice de ieu, et cherchant par eux-mêmes à établir la leur, ils ne se sont as soumis à la justice de Dieu*[79]. Israël n'a pas compris qu'il ne agissait *ni de vouloir, ni de courir, mais de Dieu qui fait misé-corde*[80], au lieu de se soumettre comme un enfant, il a continué poursuivre la loi de la justice, et *il n'est pas parvenu à l'at-eindre*[81].

La perfection chrétienne est donc, pour saint Paul, une perfec-on de fils. Ce qu'il reproche à ceux qu'il appelle « des enfants ans le Christ », c'est de conserver trop de vues humaines dans ur pensée, de s'inspirer dans leur conduite de préoccupations op charnelles, de n'être pas établis avec assez de solidité dans ur foi et de n'en pas comprendre toutes les exigences, théoriques pratiques : ils s'appartiennent encore trop à eux-mêmes, ils ne sont pas faits assez dépendants de Dieu. Plus le chrétien est rfait, au contraire, c'est-à-dire plus il est adulte dans le Christ, plus *ses convictions et ses sentiments sont ceux de l'Esprit*[82], us aussi sa vie est guidée par l'Esprit. La perspective ainsi

78. Rom., 8, 14.
79. *Ibid.*, 10, 2-3.
80. *Ibid.*, 19, 16.
81. *Ibid.*, 9, 31.
82. Cf. Rom., 8, 5.

ouverte est sans limite : l'Apôtre a pourtant montré en bien des circonstances *sa docilité aux suggestions de l'Esprit*[83], il a pu écrire aux Corinthiens, après leur avoir formulé son avis sur l'état de chasteté, qu'il *pensait avoir lui aussi l'Esprit de Dieu*[84]. Il n'en affirme pas moins qu'il n'est pas arrivé au but, qu'il n'est pas encore devenu parfait, qu'il poursuit sa course pour *essayer de saisir enfin ce Christ Jésus qui l'a saisi sur le chemin*[85]. C'est que *nous n'aurons jamais ici-bas que les prémisses de l'Esprit*[86] *nous attendons encore la plénitude de la filiation adoptive*[87].

L'exemple du Christ fera mieux ressortir encore ce qui apparaît déjà très clairement au terme de cette enquête : loin d'être dans le christianisme, deux dispositions d'âme qui s'excluent l'enfance et la maturité s'appellent et se répondent; on n'en possède aucune si l'on ne garde les deux, et la perfection de l'une comporte la perfection de l'autre.

Personne n'a eu au même degré que Jésus les vertus de la maturité. Du début à la fin de sa vie publique, dans les circonstances les plus opposées, il conserve la plus étonnante maîtrise de lui-même : que les foules se surexcitent, qu'un grand nombre de ses disciples l'abandonne, que ses ennemis varient leur tactique, discutant à visage découvert ou affectant la bienveillance pour mieux dissimuler leurs traquenards, il poursuit son chemin avec la même sérénité; malgré la fatigue des marches, de la prédication, de la controverse, malgré cette surveillance continuelle qui épie ses moindres paroles et ses moindres actes, malgré l'incompréhension de ses disciples, malgré ces multitudes bruyantes qui l'assaillent, on ne devine jamais chez lui ni énervement, ni abattement, ni agacement, on ne décèle aucune maladresse, aucun geste involontaire; on ne le sent pas hors de lui-même quand il saisit les fouets pour chasser du temple les trafiquants qui

83. Départ pour le premier voyage missionnaire, Act., 13, 2; voyage à Jérusalem, Gal., 2, 2; évangélisation de la Macédoine, Act., 16, 6-10; marche vers la prison, Act., 20, 22-23; 21, 11.

84. 1 Cor., 7, 40.

85. Phil., 3, 12.

86. Rom., 8, 23; 2 Cor., 1, 22; 5, 5.

87. Rom., 8, 23.

éshonorent, et pas davantage quand il apparaît transfiguré aux eux des trois intimes, ou quand il exulte de joie sous l'action de Esprit-Saint. C'est le même équilibre supérieur, la même harmonie toujours.

Pour couper court à tout enthousiasme intempestif comme à ute incompréhension prématurée, une prudence avisée préside la manifestation de son message : ses miracles et son enseignement ont fait poser la question de sa personne, mais ce n'est que u à peu qu'il dévoile son caractère messianique; par une pédagogie progressive, il prépare ses apôtres à entendre la confession Pierre; il sait ne pas tout leur dire avant sa mort, et il accepte 'ils ne comprennent pleinement ses titres et son œuvre qu'après sa Passion et sa Résurrection. Mais en même temps, quand neure est venue de parler, quand les chefs de sa nation en pellent solennellement à son témoignage, il rompt le silence sans peur, il se déclare hautement; la mort le menace, il le t, mais il n'use d'aucune réticence, d'aucune ambiguïté, et il irme : *Je suis le Fils de Dieu.*

Sa fermeté de pensée lui permet en quelques mots, sans tâtonments, ni reprise, ni à-peu-près, de définir avec sûreté les positions les plus délicates : *Je ne suis pas venu abolir la loi, mais donner sa plénitude*[88]*... Les Scribes et les Pharisiens sont is dans la chaire de Moïse; faites donc et observez tout ce qu'ils us disent, mais n'agissez pas comme ils agissent, car ils disent ne font pas*[89]. Comme sans effort, avec un naturel parfait, il noue les dilemmes les plus serrés, il donne une solution aux uations qui paraissent inextricables; on l'accuserait de violer loi s'il accordait son pardon à la femme adultère, et de dureté demandait qu'on la punît : *Que celui qui est sans péché,* ond-il, *lui jette la première pierre*[90], unissant dans une conciion supérieure la justice et la miséricorde. On le dénoncerait Romains s'il défendait de payer le tribut, et, s'il en reconssait la légitimité, on proclamerait au peuple qu'il a trahi les its sacrés d'Israël; il se fait montrer la monnaie du tribut et

---

. Mt., 5, 17.
. Mt., 23, 2-3.
. Jn, 8, 7.

il décide : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*[91].

Dès le début, il a pris une autorité qui déconcerte et qui paraît sans limite. Hier encore simple charpentier de village, il se met à enseigner en son nom personnel; il néglige la tradition des écoles, les opinions des rabbis, il apparaît lui-même comme un maître de doctrine; il se contente d'affirmer, et ses affirmations révolutionnent un monde : *Heureux les pauvres..., heureux ceux qui pleurent..., heureux ceux qui sont persécutés pour la justice*. Au delà de tous les commentaires, il prétend retrouver le sens authentique de la loi, les intentions du législateur : *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... moi, je vous dis*[92]... Il réclame pour lui les dévouements les plus absolus, les renoncements les plus vitaux : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui ne prend pas sa croix pour venir à ma suite n'est pas digne de moi; celui qui trouve sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi la trouvera*[93]. La puissance divine est à sa disposition, il n'hésite devant aucun miracle, il parle et il guérit toute maladie et toute infirmité. Il s'arroge même les droits du Souverain Juge, il remet les péchés[94], et il donne à ses disciples le pouvoir de les pardonner à leur tour[95].

La haine qu'il déclenche dès les premiers mois de son ministère le conduira finalement à la mort, mais jusqu'au bout il gardera un ascendant extraordinaire aussi bien sur ses ennemis que sur les disciples et sur la foule. Malgré les ordres formels de leurs maîtres, les valets des prêtres n'oseront pas porter la main sur lui[96]. Il défendra sa dignité d'homme et d'accusé devant le tribunal de Caïphe, et quand l'un des satellites du grand prêtre s'abaissement le soufflettera, il répondra avec le calme le plus p

91. Mt., 22, 21; Lc, 12, 17; Lc, 20, 25.
92. Mt., 5, 21 sq.
93. Mt., 10, 37-39; Lc, 14, 26-27. Cf. Mt., 16, 25; Lc, 8, 35; Lc, 9, 24.
94. Mc, 2, 6; Mt., 9, 5; Lc, 5, 20.
95. Mt., 18, 18; Jn, 20, 23.
96. Jn, 7, 45-46.

ait : *Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal; mais si ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu*[97] ? Pilate lui-même, qui e s'embarrasse guère de scrupules, sera troublé par la grandeur ystérieuse de ce Juif qu'on a traîné devant lui et dont on réame la mort.

La stature de Jésus se révèle donc surhumaine. Et pourtant, ul plus que lui ne s'est montré fils du Père, nul n'a eu comme i ce cœur d'enfant totalement soumis, nul autant que lui n'a dit et manifesté sa pleine dépendance à l'égard de Dieu. Et est Jean, l'Évangéliste de la gloire du Fils Unique, qui a su ettre cette dépendance dans son plus haut relief. Il n'est pas esoin de commentaire, il suffit de relire toutes ces paroles qui ous proclament avec amour que tout dans la vie du Christ, sa ission, ses paroles et ses actes, a été sans cesse référé à Dieu. La mission de Jésus n'a pas découlé d'un choix personnel : elle été déterminée par son Père : *Je ne suis pas venu de moi-même, ais il est Vérité celui qui m'a envoyé*[98]*... Le Père qui m'a enyé est avec moi*[99].

Il agit dans un oubli total de lui-même et de sa grandeur; tout qu'il fait ne vise que la gloire de celui qui lui a confié sa mison :

> Je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes[100]..., je ne cherche pas ma gloire[101]... celui qui parle en son propre nom cherche sa gloire personnelle, mais si quelqu'un cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et il n'y a point d'injustice en lui[102]... Père, je t'ai glorifié sur la terre, en accomplissant l'œuvre que tu m'avais donnée à faire[103].

La tâche ainsi fixée par le Père était des plus précises, et, en aque circonstance, Jésus regarde vers lui pour agir et se sou-

---

97. Jn, 18, 23.
98. Jn, 7, 28 et 8, 42.
99. Jn, 8, 16.
100. Jn, 5, 41.
101. Jn, 3, 50.
102. Jn, 7, 18.
103. Jn, 17, 4.

mettre aux décisions d'en haut. On dirait même que sa vie n'es
rien d'autre que cette absolue soumission :

> Ma nourriture consiste à faire la volonté de celui qui m
> envoyé et à accomplir son œuvre [104]..., celui qui m'a envoyé e
> avec moi; il ne me laisse pas seul, car je fais toujours ce qui l
> est agréable [105]... Si vous gardez mes commandements, vous d
> meurerez dans mon amour, comme j'ai gardé les commandemen
> de mon Père, et je demeure dans son amour [106].

L'usage même qu'il fait de sa liberté résulte du pouvoir q
son Père lui laisse :

> Le Père m'aime, parce que je donne ma vie afin de la reprend
> Personne ne me l'arrache, mais je la donne de moi-même; j'ai
> pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre, car tel
> le commandement que j'ai reçu de mon Père [107].

Quand il quitte le Cénacle pour s'en aller vers la mort, il liv
une dernière fois à ses apôtres l'unique préoccupation de tou
son existence :

> Le prince de ce monde vient, il ne peut rien sur moi, mais af
> que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis selon q
> le Père me l'a ordonné, partons [108].

Jusqu'à la dernière, chacune de ses démarches a été inspir
par le Père; une action n'est que le reflet de l'action du Père,
mise en œuvre de ses décisions :

> Le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu
> voit faire au Père, car ce que fait le Père, le Fils aussi pareil
> ment le fait [109]... Je ne puis rien faire de moi-même; je ju
> d'après ce que j'entends, et mon jugement est juste, car je
> cherche pas à faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m

104. Jn, 4, 34.
105. Jn, 8, 29.
106. Jn, 15, 10.
107. Jn, 10, 17-18.
108. Jn, 14, 31.
109. Jn, 5, 19.

envoyé [110]... Je ne fais rien de moi-même [111]... C'est le Père demeurant en moi qui accomplit ses propres œuvres [112].

Cette dépendance rigoureuse et totale, Jésus la revendique plus ncore pour son enseignement :

Mon enseignement n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé [113]... Celui qui m'a envoyé est Vérité et ce que je lui ai entendu dire, voilà ce que je dis dans le monde [114]... Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous saurez qui je suis et que je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que le Père m'a enseigné [115]... Je dis ce que j'ai vu auprès de mon Père [116]... Je vous dis la vérité que j'ai apprise de Dieu [117]... Je n'ai point parlé de mon chef, c'est celui qui m'a envoyé, le Père lui-même, qui m'a prescrit ce que je devais dire et comment je devais parler... Ce que je dis, je le dis comme le Père me l'a ordonné [118]... Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de mon propre chef [119]... La parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé [120].

lésus demeure à jamais le Maître Unique et l'Unique modèle; us ne parviendrons à la perfection qu'en écoutant ses paroles et imitant son exemple; faux mystiques de l'esprit d'enfance et ots du surhomme défigurent son image et corrompent son eignement; seul est disciple authentique le chrétien qui sait, mme lui, allier cœur d'enfant et jugement d'homme.

fr. M.-F. Berrouard, O. P.

---

0. Jn, 5, 30.
1. Jn, 8, 29.
2. Jn, 14, 10.
3. Jn, 7, 16.
4. Jn, 8, 26.
5. Jn, 8, 28.
6. Jn, 8, 38.
7. Jn, 8, 40.
8. Jn, 12, 49-50.
9. Jn, 14, 10.
0. Jn, 14, 24.

ENFANT DE DIEU

Si *vous ne changez pas, et si vous ne devenez pas comme* [illegible] *petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume* [illegible] *Cieux*. On ne peut être plus clair. Jésus ne laisse place aucun doute : si l'on veut être l'ami de Dieu, il faut co sentir à faire l'enfant, à devenir confiant, docile, humb surtout, comme un tout-petit, prêt à répondre au premier app pour recevoir le don de Dieu. *Celui qui ne recevra pas le règne Dieu comme un enfant n'y entrera pas.* Tout en parlant, Jé prend le bébé des bras de sa mère, l'embrasse et le bénit. Ai fera notre Père qui est dans les Cieux; la leçon est facile à co prendre, de grands discours sont inutiles.

Mais la doctrine de l'enfance spirituelle a pris dans la vie l'Église une importance toujours plus grande, la très simple mière de l'Évangile s'est propagée dans les replis les plus obsc de la conscience chrétienne. Et la nécessité s'impose de foun des explications, de répondre aux questions posées, de ren intelligible une affirmation trop lumineuse pour un reg affaibli.

On s'étonne, on s'irrite parfois : le Christ a-t-il voulu prêc aux hommes un idéal enfantin ? L'Église n'a-t-elle pas prof abusé, de quelques mots peut-être sans importance ? Les prê ont pris l'habitude d'appeler tout fidèle « mon cher enfant » d'encombrer la liturgie de véritables enfantillages, les moines

s religieuses se soumettent à leur Père Abbé ou à leur Mère
mme s'ils n'étaient pas des adultes. Et l'on a pu se demander
le christianisme n'avait pas dévirilisé l'homme. A force de mal
citer *Notre Père* et pour avoir fixé trop longuement la scène de
Évangile où de petits enfants sont accueillis par Jésus, le chré-
n n'a-t-il pas été tenté parfois de comprendre sa religion
mme un ensemble d'attitudes puériles?

La réaction paraît inévitable : l'homme, aujourd'hui, est de-
nu adulte. Il a, dans tous les domaines de la pensée et de l'ac-
n, développé toutes ses possibilités, sa grandeur n'a jamais été
is éclatante. Le temps n'est plus où l'on pouvait encore l'invi-
à l'enfance : l'être humain a conquis sa majorité, il est en
eine possession de lui-même, fier de sa situation dans le monde,
nscient de sa maturité, en face même de Dieu. Le chrétien,
mme les autres, ressent en lui cet accomplissement de l'huma-
é, il ne veut plus être traité comme un enfant par les prêtres
par personne, son christianisme aussi s'est épanoui en attei-
ant l'âge adulte. L'histoire a dépassé le temps de l'enfance.

Mais le message de Jésus lui-même doit être interprété. Saint
ul déjà, réagissant contre les enfantillages des Corinthiens, les
ite à plus de sérieux : *Ne devenez pas des enfants, soyez des*
nmes. Aux Éphésiens, il explique la nécessité de parvenir
état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ,
n de ne plus être des enfants.

Comment faut-il comprendre l'ordre, pourtant formel, du
ist : Si vous ne devenez pas comme des enfants, vous n'entre-
pas dans le royaume des Cieux? Sur quelles bases doctrinales
ose cette invitation si simple à plus d'humilité, à plus de doci-
? On voudrait dégager ici quelques réflexions élémentaires
mettant peut-être de mieux apercevoir la vérité; et pour que
ystère soit moins difficile à saisir, on le méditera en fonction
données les plus simples de l'observation courante et par rap-
aux affirmations les plus indiscutables de la foi.

e chrétien est tenu de vivre comme un enfant en présence de
son Père. Si l'on en croit l'étymologie, le mot désigne un
humain qui ne parle pas encore : c'est peut-être là en effet
aractère le plus remarquable de l'enfant. Mais cette incapa-

cité, très naturelle, est le signe seulement ou l'effet d'une in
riorité plus grave. L'enfant ne parle pas encore parce qu'il n
rien à dire, il n'a pas encore d'idées à exprimer, de rapport
établir avec les autres intelligences autour de lui. Il n'a p
l'usage de sa raison, il n'est pas parvenu à prendre conscien
de soi, sa liberté n'est pas épanouie : sa personnalité ne peut p
s'affirmer, il n'est pas pleinement lui-même. Ne pouvant pas p
ler, exprimer ses désirs ou ses craintes de manière à être comp
clairement, il ne bénéficie pas de l'autonomie réservée à l'hom
il appartient encore à ses parents, il dépend d'eux dans tous
détails de son existence enfantine. La dépendance est en défi
tive le caractère essentiel de l'enfant. Être un enfant, c'est
dépendant. L'enfant dépend de ses parents au sens le plus r
cal du mot : sans eux, il n'existerait pas; mais, en outre, il
peut rien sans leur présence attentive, il a besoin d'eux p
continuer à exister.

L'enfance cessera quand, devenu adulte, après l'adolescen
l'homme sera devenu capable de subsister par lui-même. L'ad
ne dépend plus de ses parents; comme un fruit mûr qui se d
che, l'adolescent, peu à peu, se dégage de son père et de sa n
jusqu'au jour où lui-même devient à son tour capable d'
parent : alors seulement il est adulte.

L'opposition fondamentale entre l'adulte et l'enfant est d
bien là : l'enfant se trouve dans un état de dépendance qui
son infériorité.

Mais la misère du bébé se remarque encore dans un no
aspect de sa condition : par un paradoxe, facilement explic
du reste, sa dépendance même lui donne en certains doma
une indépendance à laquelle l'adulte n'a plus droit.

Sans doute on habitue l'enfant, avant même de lui appre
à parler, à régler autant que possible sa vie élémentaire, et l'
cation de la volonté est un des points les plus délicats de la
mière enfance. Mais en dehors de certaines lois absolument in
pensables, une extrême latitude est laissée au tout-petit. Dans
activité à lui, dans ses réactions par rapport à son milieu f
lial, on lui laisse faire ce qu'il veut, pour une très large par
jeu l'occupe le plus souvent, et nulle contrainte ne s'y ex

bébé gambade et se remue, fait tous les gestes qui lui plaisent, rs que l'adulte doit s'imposer un certain maintien pour ne faire rire de lui. L'enfant est libre de tirer la barbe de son nd-père, on sourit de ses fantaisies; libre à lui, quand il est s grand, de faire dérailler son train électrique ou d'ouvrir le tre de sa poupée, simplement « pour voir ». Et à la frontière ce qu'il faut faire et ne pas faire, la maman intervient quel-fois contre le père ou le grand frère trop sérieux : « Laissez-le c, cela lui fait plaisir. » L'adulte n'a plus tant de licence : le canicien n'a plus le droit de faire dérailler son rapide. La vie st plus un jeu. Dans ses jeux même, l'homme fait n'a plus la sibilité de s'amuser comme il l'entend. S'il prend fantaisie joueur de golf de lancer sa balle de travers, ses compagnons ieu ne lui pardonneront pas ou le traiteront de fou.

'enfant bénéficie d'une indépendance que l'adulte ne connaît s, il ne dépend pas encore de certaines contraintes sociales pèsent toujours davantage sur l'homme civilisé. Mais on voit sitôt la raison de ce paradoxe. L'enfant n'est pas encore lui-ne, il est pour ainsi dire la chose de ses parents, n'étant rien par rapport à eux. Il n'a pas encore de responsabilité vérita-en face des autres; sans situation dans le monde, il est sans agement; pour « le monde », il n'existe pas. En définitive, il vit pas tout à fait dans un univers réel; il évolue au milieu des ulacres que sont ses jeux, des ombres, dirait Platon : son n n'est pas un vrai train, son geste n'est pas un geste humain vérité. Et lui-même est une ombre d'homme. Dépendant en lité de ses parents, il n'a pas de consistance en lui-même, au ieu des hommes; entièrement pris par sa relation familiale, il s'est pas encore fait de relations avec le reste du monde; il t pas encore quelqu'un.

épendance à peu près totale par rapport à ses parents, très e indépendance dans ses relations avec le monde des conven-s sociales, telle est la double imperfection de l'enfant : elle ique en définitive la naturelle humilité, la simplicité et la iance proposées en modèle par Jésus.

'homme doit se comporter en enfant devant Dieu. Il faudrait e comprendre son infériorité fondamentale : elle tient à sa

condition de créature. Le mystère de la création explique en p
tie la leçon donnée par le Christ.

Mais le fait d'être créé par Dieu ne suffit pas à réaliser tous
caractères de l'enfant, on doit d'abord s'en rendre compte, p
éviter certaines conclusions excessives.

Comme créature, l'homme est bien un enfant pour Dieu, n
il ne l'est pas totalement. L'une des imperfections signalées
se réalise pas en lui, et l'on peut faire droit à certaines exigen
manifestées de nos jours. L'enfant vit dans un monde de rêve,
fantaisie, où la dure réalité ne lui impose pas encore ses contr
tes : libre à lui de jouer comme il l'entend; son autonomie n
pas encore assurée, on ne le prend pas au sérieux. Dans l'univ
l'homme n'est pas un enfant au milieu de ses jouets. Il est ad
en pleine possession de son moi; il a une situation dans le mo
il y est engagé réellement. En face de Dieu, il n'a plus le l
de se livrer à toutes ses fantaisies, à ses caprices, ou de comm
tre un acte « pour rire », comme dit l'enfant. Il doit tenir com
du réel auquel il se heurte. Sa vie n'est pas un rêve, et il n
pas une ombre d'homme. Les créatures ne sont pas de vag
ressemblances de Dieu, des fantômes sans consistance, ou
simples émanations divines ; chacune possède en propre
nature distincte de la nature créatrice, et subsiste en elle-mê
comme un adulte ayant conquis sa personnalité. Le platon
est peu compatible avec le dogme de la création. L'enfant s
blait, pour les autres hommes, n'être rien que par rapport à
parents, lui-même ne comptait pas. La créature, en présence
Dieu, est elle-même, quelqu'un ou quelque chose, Dieu lui a
don de ce privilège; sa nature ne consiste pas seulement à exi
par rapport à son Père céleste, elle est située et engagée dans
monde radicalement distinct de Dieu.

Sans développer longtemps des considérations qui engagera
sur la pente d'une difficile métaphysique, on peut apercevoir
conséquences inévitables. Si telle est la condition de la créat
on comprend certaines aversions éprouvées par le civilisé
derne pour une doctrine maladroite de l'enfance spirituelle
religion, la relation intervenant entre l'homme et Dieu ne
obliger l'homme à renoncer à son privilège de créature. Le
céleste a créé des adultes, parfaitement outillés pour men

leur destinée naturelle, maîtres d'eux, responsables, princi-
s causes de leurs actes. Et l'histoire de l'humanité n'est-elle
celle de l'émancipation progressive de cet adulte, l'homme,
ord très maladroit dans l'utilisation de ses privilèges?
u commencement, Dieu mène les hommes un peu comme des
nts; il intervient immédiatement dans tous les détails de leur
et sourit de leurs tentatives ou s'irrite de leurs prétentions.
le peuple enfant demande un roi, et le voici se gouvernant
même : Dieu lui accorde de se diriger comme il l'entend. De
en plus, Dieu laisse l'homme agir, et le délaisse en appa-
e, comme un père se retire devant le nouvel homme survenu
son fils. Dans tous les domaines, peu à peu, l'homme est
nu un adulte. Après l'émancipation de la politique, mettant
la théocratie, on assiste à la maturité des diverses activités
aines : tour à tour les arts, les sciences, la philosophie, la
aisance ou l'économie, l'enseignement même peut-être,
pris au sérieux par l'être humain, c'est-à-dire sont traités
ne des tâches dont la créature est principalement responsa-
Dieu peut en apparence ne plus s'en occuper et laisser faire
rand enfant devenu homme.
créature n'est donc pas totalement un enfant devant Dieu.
chrétien lui-même apprend, comme tous les autres, à l'heure
lle, qu'il est en vérité un adulte en face de son Père. Le
s n'est plus où le prêtre regardait tendrement ses « chers
ts » jouer à l'apostolat, prêt à intervenir au moindre écart,
ageant d'un sourire ou faisant les gros yeux. Aujourd'hui,
ics ont assumé leurs responsabilités véritables, ils ont com-
es engagements nécessaires de leur religion. Ils demandent
présentant de Dieu de les laisser exercer en hommes leur
r de croyants. Le dogme de la création leur donne raison.
u, il est vrai, et l'Église divine, semblent voir avec peine ce
épanouissement de l'adulte dans l'être humain. Comme à
l'Église se laisse enlever l'une après l'autre les responsa-
simplement humaines dont elle était chargée jusque-là.
noque des Juges, Dieu consent à ne plus gouverner lui-même
peuple, mais ce n'est pas, dirait-on, sans déchirement de sa
C'est moi qu'ils rejettent! explique-t-il à Samuel. Ainsi le
d'un père ou d'une mère devinant les premiers délaisse-

ments de leur fils. Mais Dieu sait que sa créature est adulte
les papes aident les catholiques à prendre en mains leurs de
nées humaines : le cléricalisme ne vient pas de l'Évangile.
devine seulement dans le cœur de Dieu la crainte de voir l'hom
délaisser complètement son Créateur.

Une équivoque menace en effet la conscience des hommes.
a raison de vouloir s'engager réellement dans le monde et dé
ser par le fait même la simple condition d'un enfant,
humain ne doit pas oublier, pour autant, qu'il demeure par
port à Dieu dans un état de dépendance absolue. En ce sen
est, à titre de créature, un tout-petit radicalement incapable.

Comme un adulte, l'homme est laissé par Dieu dans la
virile responsabilité de son destin. *Au commencement, D*
créé l'homme en le laissant dans la main de son conseil : si
veux, tu garderas les commandements (Eccli., 15, 14)
l'homme, prenant conscience de ce privilège, risque d'en
à oublier la présence de Dieu. Dieu semble repoussé de tou
domaines où cette présence s'exerçait de façon évidente et im
diate; il paraît s'absenter du monde et reculer dans sa tran
dance absolue, en Père parfait, soucieux de ne pas gêner
blissement de son fils dans la vie. Mais la transcendance de
n'est si absolue qu'en raison de la souveraine immanence d
regard créateur. L'erreur de l'être humain serait de croire
se passe de Dieu ou le repousse loin de lui, parce qu'il pre
son compte les responsabilités de sa situation; mais l'absen
Dieu est impossible.

Quand un enfant d'homme est devenu adulte, il se détac
ses parents et parfois les renvoie de chez lui : entre eux e
désormais, tous les liens, à peu près, sont rompus. Pour s'
ger personnellement dans le monde et s'y faire une situati
doit parfois s'imposer cette rupture; pour s'établir dans la
des sujétions qui feront de lui un homme mûr, il manifeste
talement l'indépendance de sa personnalité enfin conquise.
attitude signifie que le temps de la dépendance est ach
l'homme a cessé d'être un enfant.

Mais par rapport à Dieu, la dépendance de la créature ne

s; en ce sens, aucune créature n'a jamais fini d'être un enfant. lle est l'infériorité radicale de tout ce qui est au monde.
L'être humain, le chrétien lui-même, peut bien revendiquer n droit à exercer en adulte les diverses activités de sa situation. ut existant créé, quel qu'il soit, tient en lui-même sa nature éciale lui permettant l'autonomie de son existence, il n'est pas simple reflet d'idée divine; mais cette nature, il la tient de eu. Toutes ses activités, et parmi elles les plus parfaites et les is autonomes, s'exercent par la présence de Dieu. Aucun roi pourrait commander, aucun savant découvrir les dernières lois la physique, aucun croyant se livrer à l'Action catholique, si eu ne soutenait pas ces actes, comme un père apprenant à mar- er à son tout-petit. Mais l'analogie est trop faible. Car le père mmunique à peine un peu de force à son enfant, il lui a tout te transmis l'existence, comme on dit. Mais cette existence me, il n'en est pas la cause : il portait en lui, déjà, reçu de ses rents, ce merveilleux pouvoir de donner naissance à un nouvel mme. Ce qu'il y a de plus profond, de plus intime, de plus ré chez son enfant, le fait même d'exister, échappe à la puis- ce du père. La preuve en est que l'enfant peut continuer à ster sans l'aide de ses parents, après l'adolescence achevée. eu au contraire, et c'est son privilège exclusif, cause et soutient xistence même de ses créatures. Car il fait tout de rien. Sa ésence intervient ainsi au plus intime de ce qui existe, rien ne it échapper à cette mainmise du Créateur, et tout dépend de , la relation de dépendance à Dieu est universelle. Sans doute nature même d'un homme ou bien sa personnalité est autre ose que cette relation : le monde n'est pas relation pure à Dieu, nme certaines philosophies l'ont enseigné. La foi garantit de te erreur. Mais la personne humaine supporte cette relation s laquelle elle n'existerait pas, et tout, dans la nature de cette sonne, tient à cette dépendance qui la crée et lui permet seule gir et d'être.
Mais sans s'attarder à ces réflexions trop abstraites, il est facile ntrevoir déjà certaines conclusions importantes. Si telle est la ation de la créature en présence de Dieu, si telle est l'imma- ce de Dieu, touchant l'homme au centre le plus profond de même, où jaillit son existence personnelle la plus intime,

l'homme est toujours un enfant pour Dieu. Et s'il arrive
l'homme d'oublier Dieu, de le chasser de sa vie au point de n
plus apercevoir sa présence, c'est en raison de la nécessité mêm
de l'action divine pesant sur lui. On ne s'aperçoit pas en eff
d'une présence à laquelle on doit tout : il faut que le soleil s
cache pour se laisser reconnaître comme principe de vie. Die
est un soleil qu'on oublie parce que son absence est impossibl
L'enfant non plus n'a pas conscience de sa dépendance tant qu
ses parents sont là, mais l'absence de sa maman lui fait sent
confusément la nécessité de sa présence. Ainsi l'homme, tr
habitué à Dieu, finit par ne plus s'apercevoir qu'il est suspen
à ce regard créateur penché sur son berceau, il oublie sa con
tion d'enfant.

On voit dès lors un sens possible à reconnaître dans la consig
évangélique : devenir un enfant. Prendre conscience du vrai r
port de dépendance à l'égard du Créateur : vouloir être en vér
un tout-petit. Et le progrès de la vie spirituelle, la maturité
l'âme se mesure à ce vouloir et à cette conscience. Car l'enfan
commence à cesser au moment où le petit homme se rend comp
de sa dépendance. Jusque-là, il se croyait maître absolu dans
royaume de ses fantaisies ou de ses jouets. « Ce chien est à m
disaient ces pauvres enfants. » Maintenant, il s'est aperçu que
maman avait acheté ce beau jouet pour le lui donner : la co
science du don bouleverse tout dans l'âme du pauvre pet
L'homme se trompe aussi, et la pensée de Pascal pourrait êt
transposée : « Cette planète est à nous, disaient ces pauvres s
vants », trop fiers d'avoir conquis toutes les puissances du glo
terrestre; ils ne s'apercevaient pas encore de leur dépendan
absolue.

Si l'homme a raison de s'engager de plus en plus dans sa situ
tion de créature responsable, et de chercher à exercer dans la pl
parfaite autonomie les activités normales de sa nature inte
gente et libre, il ne doit pas pour autant commettre l'enfan
lage d'oublier sa vraie condition. « Les enfants qui s'effraient
visage qu'ils ont barbouillé, ce sont des enfants. » Ils oublie
qu'ils s'amusent ou plutôt n'en ont pas conscience. Se sav
un enfant est le meilleur moyen de devenir un homme. L'hom
grandira dans sa vie spirituelle, devant Dieu, s'il commence

mprendre qu'il doit tout à son Créateur. Tout ce qu'il est, tout qu'il fait, il le tient de Dieu. Si dans ces activités où il exige c raison l'autonomie la plus parfaite, il est la cause principale ce qu'il fait, il agit pourtant en second, Dieu reste le premier. roi gouverne son pays, et le médecin est maître dans sa clini- e : l'Église n'a plus la charge des malades, et Dieu n'inter- nt pas par lui-même dans les discussions parlementaires. Mais ction du monarque ou du chirurgien n'existerait pas si Dieu tait pas là pour soutenir ces créatures dans l'existence et leur nner de pouvoir agir. Plus l'homme se prend au sérieux dans monde, plus il désire ne plus voir Dieu, l'utiliser comme un ple instrument, plus il a le devoir de faire mûrir en lui la science de sa dépendance absolue : il peut alors agir dans nivers comme si Dieu n'existait pas, en sachant reconnaître , sans l'action de Dieu, lui-même serait sans existence. La urité de l'homme est à ce prix; car il est enfantin d'oublier u.

insi l'homme est toujours un enfant en présence de Dieu, t une créature tenant tout de son Créateur. La dépendance damentale, qui est le caractère essentiel de l'enfant, persiste en jusqu'à la fin. On peut seulement reconnaître l'absence en de cette autre infériorité consistant à réaliser toutes ses fan- ies sans jamais être pris au sérieux : l'homme, en situation s le monde, est au contraire un adulte parfait. Telle est l'am- aïté de sa condition : à titre de créature il est et il n'est pas enfant.

ais l'être humain n'est pas une créature comme les autres. t esprit, il porte inscrit dans sa nature le désir d'être tou- s plus près de Dieu. Il lui arrive même de faire le dieu, quand oublié son Père, comme s'il voulait en vérité pouvoir être lé un Fils de Dieu. L'homme est fait pour recevoir à titre de parfaitement gratuit le privilège d'être un enfant de Dieu. réation ne suffit plus à expliquer ce nouvel aspect de la desti- humaine; le mystère de la Grâce et des Trois Personnes doit envisagé.

ucune créature, on l'a vu, n'est totalement un enfant de

Dieu : si elle dépend de son Créateur, elle n'est pas pour autar de nature divine, et sa nature spéciale lui donnant une situatio dans le monde, elle joue le rôle d'un adulte et n'est plus u enfant.

Mais il existe un Fils de Dieu en dehors du monde des créat res. Ce Fils est un Enfant au sens le plus profond du mot; il serait plutôt s'il n'était pas la Parole même de Dieu; il est, pl simplement, le Fils. Le caractère le plus visible de l'enfant trouve en lui : il vient de son Père, et plus encore qu'un enfa d'homme il existe seulement par rapport à lui. Sa personnal même est totalement constituée par cette vivante relation, il tout lui-même dans ce rapport. De ce fait, le Fils de Dieu à tout seul, de même que les enfants des hommes, est sans port avec le reste de l'univers; sa personnalité n'agit pas les créatures sans l'intervention de son Père et de l'Esp les Trois Personnes, ensemble, exercent l'efficacité nécessa à l'existence du monde créé. Mais *Dieu a tant aimé le mo qu'il lui a donné son Fils unique*. Et Jésus vient au monde p mériter aux hommes, par sa souffrance, d'entrer dans le royau des Cieux.

Le chrétien est uni au Christ comme le sarment l'est à vigne : la vie de Dieu circule en lui, la grâce de son baptêm rendant capable d'actes divins; et les vertus théologales lui d nent d'agir en Dieu, ou plus précisément en enfant de Dieu. M il faut préciser soigneusement les limites de ce privilège p comprendre la vocation d'enfant. Le baptisé participe désorm à la vie ou à la nature divine de Jésus, il ne participe pas à personnalité même du Fils de Dieu par le simple don de la gr Une personne humaine, ce petit enfant qu'on baptise, ne peu s'identifier, ni même participer, dans sa nature créée, à ce absolument unique d'exister dans une pure relation au Père Jésus. La personne du chrétien est, dans son existence, rela au monde, et relative à la Trinité créatrice, mais non pas rela à l'une des Trois Personnes; dans ses actes seulement, dor principe en elle est divin, elle prend part, d'une certaine fa aux relations unissant les Personnes entre elles[1].

1. L'allusion était nécessaire à l'une des questions les plus discutées au

Mais on peut éviter ici de poursuivre des conclusions trop techniques. Il suffit de pouvoir mieux comprendre ce que doit être l'enfant de Dieu. Si le chrétien uni au Christ est capable d'actions théologales, participant à la vie divine, il est donc, en présence de Dieu, et au sens le plus fort du mot, un enfant.

Il est enfant par la dépendance absolue en lui de la vie divine reçue comme un don gratuit. Le don de la grâce est infiniment plus que le don fait à toute créature de son existence créée : une nature humaine vient de Dieu, sans doute, et dépend de lui, mais elle subsiste en dehors de lui, si l'on peut dire, en évoquant par là une distinction radicale entre le monde et Dieu; la vie divine déposée dans l'âme n'a pas de subsistance propre en dehors de Dieu, elle est une qualité tout entière venant de Dieu, et de ce fait ressemble au Fils de Dieu en personne. Par la grâce, l'homme est en vérité assimilé au Fils, il dépend de Dieu comme un enfant. Dépendance absolue, cette fois : le chrétien ne peut pas faire un acte de foi, de charité ou d'espérance, sans la présence actuelle et vécue de Dieu lui-même comme principe et objet de ces actes. De même l'enfant radicalement incapable de se nourrir par ses propres forces. L'être humain peut, à la rigueur, dans sa vie politique ou sociale, dans ses recherches scientifiques ou dans son art, faire comme si Dieu n'existait pas : sans échapper à l'action de Dieu, ces diverses activités naturelles sont prises en charge par la créature responsable, Dieu n'en est pas l'objet immédiat. L'activité théologale, au contraire, dépend de Dieu au point de ne plus avoir aucun sens si Dieu n'y est pas reconnu immédiatement et en lui-même : seul un enfant de Dieu peut s'y exercer.

Mais si le baptisé est à ce point l'enfant de Dieu, une attitude de dépendance s'impose à lui, entraînant avec elle toute la simplicité, toute l'humilité, toute la confiance enseignées par Jésus : *si vous ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux.* Vivre des vertus théologales, l'essentiel de la vie chrétienne, c'est devenir comme un enfant;

---

lui entre théologiens; l'introduction du « personnalisme » en théologie nne lieu à de nouvelles façons d'envisager la vie de grâce, mais aucune certitude nouvelle n'est encore acquise sur ce point.

bien plus, c'est devenir l'enfant de Dieu, c'est dépendre de lui de la façon la plus étroite, se faire tout petit en face de sa présence immédiate, ne plus vivre que pour ce regard d'un Père aimant et par rapport à lui.

La dépendance à l'égard de ses parents n'est pas le seul caractère remarquable de l'enfant; sans rapports réels avec le monde des hommes, il est laissé à ses fantaisies, dans une apparente liberté qui en définitive fait son bonheur.

Si l'être humain, comme simple créature, est au contraire en situation dans le monde, et par là même, en face de Dieu, parfaitement adulte et non enfant, le chrétien vivant de la grâce demeure un pur enfant. Assimilé au Fils de Dieu par la vie théologale en lui, il a le pouvoir d'imiter de très loin ce qui caractérise toute Personne divine. Sans jamais coïncider dans sa personnalité créée avec une relation pure à son Père céleste, il peut et doit agir par rapport à Dieu, et à lui seulement : ses actes de foi, d'espérance, de charité, portent sur Dieu lui-même, en lui-même et sur le reste en Dieu. Il se trouve situé par le fait même dans une transcendance vraiment divine par rapport au monde où il existe. Ses rapports avec les créatures dépassent les lois normales imposées d'ordinaire aux hommes. Comme le petit enfant sans situation dans le monde, est autorisé à bien des fantaisies qu'on ne tolère plus chez les grandes personnes, le chrétien peut se permettre, sous le regard de son Père très bon, tous les caprices divins dont il se sent capable : « Aime, et fais ce que tu veux! »

« La liberté des enfants de Dieu », tel est le mystère auquel il faut bien en venir pour terminer. L'homme laissé à ses forces naturelles, parfait adulte aux yeux de Dieu, prend au sérieux son existence et s'impose des contraintes auxquelles il serait enfantin de se soustraire : le grave philosophe, le moraliste sans sourire, le médecin ou l'homme d'État, le sociologue et le chef d'industrie, tous connaissent par cœur le code humain des actions prohibées ou permises, précisions apportées à la loi de la jungle humaine. Tel peuple est votre ennemi ? faites-lui la guerre, évitez simplement d'utiliser de façon trop massive les derniers moyens de destruction. Vous êtes au désespoir en présence de la famine

n vue, de la misère menaçante pour vous et pour les vôtres, de
ruine morale de votre âme ? soyez sans illusion, cherchez
ourtant à observer les très fragiles indices d'un avenir moins
froyable. Toute certitude vous est enlevée, on ne vous parle que
'absurdité, de non-sens, de mensonge et d'erreur ? ne vous lais-
z pas trop entamer par cette invasion redoutable, résistez au-
nt que possible en vous appuyant sur les rares faits certains
ont vous pouvez avoir encore l'évidence. Telle est la vie sérieuse
s hommes qui ne sont plus des enfants.

Mais le Discours sur la montagne retentit au milieu de l'hu-
anité : la vie théologale est possible, la vie de Dieu en nous,
ne vie d'enfant! Voyez ce tout-petit, ce chrétien, divinisé par
n baptême : comme il se moque des convenances, comme il se
re à toutes ses fantaisies! Tout est obscur autour de lui ? Tout
doute, incertitude, absurdité sans nom ? Il sait que Dieu est
dans sa foi, il persiste à être absolument certain, sur la parole
Christ : *Je suis la Lumière du monde*. On cherche à le mener
désespoir ? Comme les autres, plus que les autres, il souffre,
ns l'angoisse et la faim ? Il espère en son Père céleste : *Ne
ez donc pas inquiets pour le lendemain*. Il se permet cette
taisie d'espérer contre toute espérance, parce que Dieu est en
, avec sa toute-puissance absolue, faisant venir le bien du mal
and il lui plaît. Voyez surtout ce miracle d'amour! Autour de
nfant, tout l'invite à la haine, et la Justice lui donne le droit
haïr son ennemi. Mais il est libre, il ressent en son cœur l'ab-
ue liberté d'aller au delà de la justice : *Aimez vos ennemis*, dit
Voix, *faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui
s maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient, afin d'être
enfants de votre Père*. Le chrétien se joue des meilleures habi-
es; libre à lui de dépasser toute prudence : « Aime et fais ce
tu veux! » Donne-toi la joie de faire le fou devant Dieu : *Si
lqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui aussi l'autre ; et
uelqu'un veut t'appeler en justice et te prendre ta tunique,
ne-lui aussi le manteau*. Quelle liberté, quelle fantaisie ! *Si
œil est pour toi un objet de scandale, arrache-le et jette-le
de toi*. Mais il faudrait citer tout l'Évangile. Enfin, les suprê-
libérations : *Il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes ren-
tels à cause du royaume des Cieux*. Et *qu'il se charge de sa*

croix. La virginité, le martyre : la folie des premiers chrétiens. Tel est l'enfant de Dieu! Il vit dans un rêve perpétuel, dans un univers de fantaisie où sa liberté se déploie, comme s'il n'appartenait pas au monde des hommes. Il fait partie déjà du monde de Dieu.

Mais le rêve n'est pas vain, la souveraine liberté n'est pas un jeu stérile : la Croix retient le chrétien sur la pente de l'illusion ou de la facilité, il doit souffrir plus que les autres, portant sur lui la souffrance de tous, et le sourire de cet enfant ne doit pas égarer. Il ne se libère pas par mépris ni par refoulement; s'il dépasse la haine, le doute ou le désespoir, s'il est plus que juste ou fort, plus que tempérant ou prudent dans la sainte liberté de ses activités théologales, c'est que la vie divine l'enlève sans même lui permettre de repousser ce qu'il dépasse. Le rêve auquel il s'abandonne est une réalité plus ferme que toutes les autres, des actes la construisent, charité, foi, espérance, et des actes portant sur Dieu lui-même, le réel le plus consistant. La preuve en est que rien au monde n'est plus efficace que la si légère fantaisie de cet enfant : saint Jean, saint Pierre, saint Paul, ces tout petits devant Dieu, ils ont bouleversé le monde avec leur rêve. Ils ont tant aimé Dieu et leurs frères en lui qu'ils ont fini par provoquer l'abolition de l'esclavage sans se croire obligés de publier des lois sociales, ils ont tant espéré en Dieu qu'ils ont arraché le désespoir du cœur des hommes sans prêcher un paradis sur terre; ils ont tant cru en Dieu qu'ils se sont joués des philosophes, sans le savoir, comme les enfants terribles disant la vérité aux grandes personnes.

Les adultes s'y trompent, ces créatures raisonnables agissent suivant leur nature : ils jugent sévèrement cette jeune carmélite au perpétuel sourire, ce frère convers très vieux à genoux devant son Père Abbé, ils voient là de l'enfantillage et le fait d'un être humain à peine adolescent. Le regard très pur du vrai contemplatif, ses traits demeurés jeunes parfois en dépit des souffrances les plus terribles, et son comportement d'enfant en présence des complexités de ce monde, tout porte à faire regretter le retard de cet homme dans son développement. Mais en réalité c'est lui l'adulte, ce véritable enfant de Dieu, et le propos moqueur des autres est enfantin. Lui seul est parvenu *à l'état d'homme*

a mesure de la stature parfaite du Christ, n'étant plus un ant selon le monde. Il est enfin, au terme de la maturité par- e, devenu un enfant selon Dieu.

e terme de la vie chrétienne n'est pas facile à atteindre, le min de la perfection est un sentier peu fréquenté : *Combien oite la porte, et resserrée la route qui conduit à la vie ; et peu mbreux sont ceux qui la trouvent.* Il faut monter par paliers cessifs, ne pas vouloir trop tôt prétendre aux plus hauts som- ts, se laisser appeler par Dieu. Tout au début, après avoir passé l'inconscience où l'homme croit vivre en l'absence de u, il reconnaît sa dépendance de créature par rapport à son ateur, commençant à devenir enfant. Puis il progresse et, me chrétien, dans la pratique fervente des vertus théologales, ccepte une dépendance plus absolue encore à l'égard de son e céleste; il est de plus en plus un enfant. Au terme de la nteté, parvenu à l'état adulte de son christianisme, l'être main, dans une dépendance de plus en plus étroite en présence Personnes divines, vit dans la liberté des enfants de Dieu. Sa urité est atteinte : il est, en vérité, un enfant.

n comprend la difficulté de cette marche à l'enfance, en raison ne du terme en vue. L'enfant de Dieu peut se livrer à toutes fantaisies de sa vie théologale, si vraiment Dieu lui-même est jet immédiat de cette vie. Si la puissance du Père est fixée s l'acte d'espérance, si la lumière du Verbe illumine l'acte de si l'acte de charité porte sur l'Esprit-Saint, alors seulement hrétien peut faire l'enfant dans le monde, en se jouant de la e, du doute ou du désespoir : la vie divine éclate en lui, une uissance s'est effectuée, la vraie résurrection méritée par la x. Mais pour laisser Dieu ainsi prendre possession de sa vie, mme doit se délaisser lui-même, et consentir au vide et à la : « rien, rien, rien ». Il ne s'agit pas seulement en effet de es habitudes théologales, vertus sans force agissante comme es trouve chez les chrétiens les moins parfaits s'ils ne sont en état de faute mortelle. Il n'est pas simplement question ner Dieu dans les hommes ses fils, d'espérer en Dieu présent s les espérances terrestres, de croire en Dieu manifesté dans umière des créatures, mais de chercher Dieu en lui-même. Il

faut des actes et des activités vraiment théologales, ayant Di lui-même pour objet, et tout le reste en lui. Le chrétien n'est p enfant parfait sans avoir grandi jusque-là. La perfection de l'é fance, c'est-à-dire la maturité du chrétien, suppose la place la sée vide pour Dieu, la vacuité d'un être humain parfaiteme débarrassé de lui-même et de tout ce qui n'est pas Dieu.

L'enfance du chrétien vécue à son sommet de perfection passe donc les forces humaines. Elle est un don de Dieu : c la grâce épanouie en plénitude. On doit la demander, la mend appeler Dieu. Pour réaliser dans toute sa force la parole si ci de Jésus, pour changer et pour devenir un enfant, la prière s est efficace. *Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre Nom sanctifié.* Ce nom de Père est saint par lui-même, parfait et doutable comme la transcendance de Dieu, respectable et doux à nos lèvres comme le nom d'un être aimé. Mais nous av à reconnaître ce Nom et à le prononcer dans notre vie. Di notre Père, c'est vivre en enfant de Dieu. Demander la sancti tion de ce nom, c'est supplier le Père de nous accorder la gr d'enfance. Notre Père, notre Créateur qui êtes aux cieux, Tri créatrice de nos existences et de la grâce en nous, que votre N soit vrai pour nous! Que soit donné à chacun de nous le privi de changer et de devenir un enfant de Dieu! Que dans la pl tude de votre grâce nous passions notre vie à réaliser votre pri et comme un tout-petit en présence de votre regard, à balbu sans cesse les seules paroles nécessaires : *Notre Père, qui êtes Cieux...*

fr. Hyacinthe Paissac, O. P.

VERTUS D'ENFANCE ET DE MATURITÉ

ès maintenant enfant du Père des Cieux, le chrétien vit dans l'attente de la révélation des fils de Dieu. Rien de supérieur en lui à cette filiation divine. En elle, il voit son désir de « se réaliser », son désir de perfection, disons son désir de maturité, comblé à l'infini dans un ouissement qui dépasse son imagination et son pouvoir. En- et maturité : l'alliance de ces deux mots ne heurte pas le int pour qui la fidélité à sa vocation divine apporte une per- on que le monde ne saurait offrir.

la vaut lorsqu'on oppose, comme on vient de le faire, filia- divine à maturité selon Dieu. Que dire lorsqu'on met en face nfant de Dieu la maturité selon l'homme, c'est-à-dire cette iction visible aux yeux de tous, cet achèvement qui naît des tés purement humaines ?

l'enfant de Dieu doit avoir dans toute sa vie une attitude pendance en face de Dieu comme en face des personnes et hoses qui manifestent à ses yeux la volonté divine, on voit le suite le conflit qui s'élève entre le comportement de l'en- selon Dieu et celui que requiert la maturité selon l'homme. ité, confiance, humilité, obéissance : autant d'attitudes ca- ristiques du bon enfant, autant de vertus chrétiennes aussi. raînent-elles pas la négation pure et simple d'une attitude ement adulte avec ses responsabilités, sa liberté, sa force,

sa possession de soi? Or la prudence, avec ses exigences de flexion, ses prises de position, n'est-elle pas vertu, et vertu ch tienne? De même la force qui sait tenir, et aussi passer à l'at que? De même la magnanimité et son désir d'accomplir grandes actions?

Enfant ou homme? A ce plan, le problème se pose sans ce à l'esprit de qui veut chanter Dieu en toute sa vie. Je dois pr dre une décision. La parole du Christ résonne à mes oreilles *vous ne devenez comme de petits enfants*... Dans le cas, que fe un enfant? Il se tournerait vers sa mère. Et moi? Vais-je qu auprès d'autrui une direction que je suivrai aveuglément? Ce dant à moi-même, avec mes seules lumières, la route à pren m'apparaît avec une telle netteté!

Problème de tous les jours, problème aigu parfois. Ces p voudraient orienter une réponse. Quoi qu'il en soit, une co tion doit animer notre réflexion, doit surtout donner confia dans les obscurités de la vie : le problème n'est pas insolu Pour s'en convaincre, il suffit de regarder le Christ Jésus. Sa plus encore que ses paroles, le proclame. Fils à la perfection dans sa vie comme dans sa personne — humble, obéissant, s mis à son Père et aux siens, le Sauveur a en même temps m festé une maîtrise de soi, un à-propos, une grandeur, bref perfection proprement humaine qui en fait sans contredi plus beau type d'homme que la terre ait connu. Jésus est n modèle. Nous devons buriner en nous ses traits. En nous co en lui, une conciliation s'avère possible : à sa suite, on p vivre comme un enfant de Dieu et témoigner de qualités pro ment humaines; plus précisément, on peut et on doit prati les vertus d'enfance et de maturité spirituelles. Pourquoi? C ment? Dans quelle mesure? Là est tout notre propos.

LES VERTUS THÉOLOGALES : VERTUS FONDAMENTALES DE L'ENFANT DE DIEU ET ATTITUDES D'ENFANT

Pour répondre à ces questions, il faudra mettre en lumièr virilité, la grandeur, la force latentes en ces attitudes, appa

nt petites, de docilité, d'humilité, d'obéissance...; montrer par emple la force de celui qui tend l'autre joue après un soufflet. faudra aussi déterminer le champ d'application de vertus à mière vue opposées, mais qui s'harmonisent en tenant compte la complexité de la vie. Autant de considérations nécessaires, is considérations décevantes si elles ne dépassent pas un savant age d'éléments divers. Le plus important, c'est de découvrir centre de perspective autour duquel ces éléments s'ordonnont. De cette manière seulement on peut espérer résoudre s qu'un problème intellectuel : découvrir le ressort intime qui commander nos réactions d'enfant de Dieu et d'homme mûr ous permettre de progresser dans la vie chrétienne.

nutile de chercher bien loin. Ce centre de perspective n'est d'autre que cette grande réalité : par le Christ, nous somfils de Dieu. Participation à la nature divine, la grâce pénèt transforme tout l'homme, adaptant tout d'abord à Dieu luine ses facultés de connaissance et d'amour, le rendant capable trer dans la Vie et dans la Joie de son Seigneur. Et nous ns, avec la foi, l'espérance et la charité, les attitudes d'âme naissent en lui face à ce mystère de Dieu-Père, les vertus damentales de l'enfant de Dieu. Le mettre en lumière serait de propos. Ce qu'il nous faut faire, c'est montrer que ces us entretiennent dans l'âme des attitudes en beaucoup de ts semblables à celles que nous rencontrons chez les en-[1].

oi et la connaissance de l'enfant.

ec le baptême, sacrement de la foi, s'inaugure une vie nour qui ne va pas sans connaissance nouvelle. Cette connaisse s'apparente à celle d'un enfant.

---

otre étude ne préjuge en rien des précisions que pourront apporter des tualités » où l'esprit d'enfance affectera tel ou tel caractère particulier. ommes à un plan antérieur, plus fondamental, qui doit se réaliser en vie chrétienne.

L'enfant ne connaît rien de lui-même. Avec l'âge, il apprer de ses parents ce qu'il est capable de comprendre et soumet enti rement son jugement à celui de ceux qui savent. Ainsi de l'e fant de Dieu. Réduit aux seules forces de son intelligence, u homme ne saurait pénétrer dans le mystère de la vie divine et d desseins de Dieu sur le monde. Mais Dieu se révèle et, sous l'a tion divine, l'intelligence humaine s'ouvre aux mystères divi et se soumet, dans l'obéissance, à la Vérité primordiale. L'homr apprend alors, de la bouche même du Verbe, ce qu'il ignora dès ce monde, il est admis à entrer en dialogue avec Dieu : *je le vois pas, mais nous nous parlons face à face.*

Comme l'enfant de l'homme, l'enfant de Dieu apprend de Père ce qu'il doit savoir. Cette dépendance est d'autant plus f ici qu'il a toujours besoin d'apprendre, car il doit porter sur t tes choses, sur tous les événements qui se présentent à lui au des jours, le regard même de Dieu. Le céleste dialogue ne sau continuer autrement. Dans les familles de la terre, on reconn les enfants non seulement aux traits de leurs visages, mais à l manière de penser, à leur manière de juger : ils ont, en un s très profond, l'*esprit* de famille. Enfants de Dieu, nous somm de la « famille divine » et nous devons être toujours à l'écoute Dieu pour voir comme lui.

Il y a plus. Une connaissance une fois acquise, une démons tion bien comprise, l'enfant de la terre peut tourner le dos à maître : il *possède* vraiment ce qu'il vient d'apprendre; c'e lui. Bien différente la situation de l'enfant de Dieu. La conn sance qui lui est départie par la foi est bien trop haute pour q puisse un jour la serrer dans ses mains et dire à Dieu : « Je n plus besoin de vous ; je *possède* vraiment la Vérité que v m'avez enseignée. » Toujours, au contraire, Dieu doit être pour faire naître sa parole à l'intérieur de l'homme en illu nant continuellement l'intelligence. La foi est un don de D qui doit se continuer sous peine de disparaître. C'est dire jusq quel point la dépendance à l'endroit de la Vérité divine donne croyant une attitude d'enfant.

spérance et le désir de l'enfant.

La foi ouvre sur notre destinée des perspectives qui nous dépas-
t. Notre bonheur réside en Dieu. L'espérance nous fait tendre
s le Dieu de notre béatitude, mais, en même temps, elle nous
attendre de lui le secours qui permettra la réalisation de ce
ir.

Évoquons les bras de l'enfant qui se tendent vers sa mère, dans
spoir que celle-ci ouvrira ses bras pour recevoir et presser
tre elle le petit qui se sent si malheureux hors de cette place
choix : en lui seul, il ne saurait trouver la paix et la joie. Évo-
ons le cri de l'enfant qui se croit perdu et qui réclame le
ours de sa mère. Le désir, l'attente, la confiance, l'abandon
l'espérance théologale sont de même veine. Le chrétien tend
s un repos, une joie qu'il ne peut trouver qu'en Dieu : *irre-
tetum est cor nostrum donec requiescat in Te;* de lui, il attend
moyens d'y parvenir.

ncore faudrait-il ajouter que cette attitude d'enfant ne saurait
passagère. *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* Rien, a dit le
veur. Chacune de nos pensées, de nos actions, chacun de nos
es, doivent avoir un retentissement éternel en nous achemi-
t vers Dieu. Retentissement impossible si Dieu ne répond à
e appel et n'œuvre avec nous. Le véritable enfant de Dieu a
science de sa radicale impuissance à « faire du divin ». Il
id occasion de tout pour regarder vers Dieu, comme l'enfant
ne veut pas quitter sa mère. Ici encore, avec cette dépen-
ce, la parenté des deux attitudes éclate.

harité et l'amour de l'enfant.

ur certains côtés, la charité est, elle aussi, vertu d'enfance,
elle nous établit dans une dépendance totale à l'endroit de
u. Cette dépendance n'apparaît pas au premier abord, car
n'est pas de l'ordre de l'efficience, comme dans le cas de la
et même de l'espérance, où Dieu donne ce dont nous avons
in. Dans le cas de la charité, cette dépendance est de l'ordre
finalité.

Expliquons-nous. Dans tout amour véritable, il y a complaisance, et donc, chez celui qui aime, sortie de soi, tendance vers l'autre auquel il se donne, dont il veut le bonheur et qui devient ainsi le terme de son activité : il vit *pour* lui. Aimer quelqu'un c'est au fond *vivre pour quelqu'un*. Par le fait même, l'amour commande. Celui qui aime n'agit plus selon sa volonté propre mais selon le bien de l'être aimé. Pour autant, il *dépend* de l'objet de son amour.

Une telle dépendance ne suffit pourtant pas à caractériser la charité comme vertu d'enfance : cette dépendance, ce « vivre pour quelqu'un » se rencontrent en tout amour. Allons plus loin.

L'enfant et la grande personne veulent tous deux le bien de ceux qu'ils aiment. Là où ils diffèrent, c'est dans la manière de procurer ce bien, plus précisément dans la connaissance qu'ils prennent de ce bien. L'adulte se gardera bien de faire les quatre volontés de l'aimé qui peut se tromper sur son véritable bien. Il s'efforcera de déceler par lui-même ce qui lui convient vraiment. Il agira en conséquence, quitte à lui faire momentanément de la peine. Tout autre la manière de faire de l'enfant qui veut exprimer son affection. Il est bien incapable de découvrir seul le moyen de procurer le bonheur à ceux qu'il aime. Heureusement ceux-ci se chargent de le lui apprendre, et son amour n'aura pas d'autre requête que celle d'accomplir leur propre volonté. De cette façon, c'est trop certain, il les aimera. L'amour de l'enfant se distingue ainsi des autres amours : essentiellement, il s'apprime dans l'accomplissement de la volonté d'autrui.

Revenons à la charité. Dans le Discours après la Cène, le Christ met une égalité entre l'amour qu'on lui porte et l'obéissance à ses commandements : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole*. Et plus loin : *Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour*. De fait, l'homme ne peut deviner la manière de « vivre pour Dieu », si Dieu lui-même ne lui apprend ce qu'il attend. Alors son amour n'a de cesse qu'il ne rentre de plus en plus dans la connaissance de la volonté divine pour pouvoir réaliser le souhait de son cœur : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, et imiter Celui qui pouvait, au terme de sa vie, porter ce témoignage : *Je fais toujours ce qui plaît*

Père. Pour autant, la charité entretient bien en l'âme chrétienne une attitude d'enfant [2].

nouissement de la vie théologale et prédominance des attitudes de l'enfant.

foi, l'espérance, la charité assimilent le chrétien à un nt. Ce qui est vrai de leur structure l'est aussi lorsqu'on idère leur croissance : les actes de la vie théologale progressent dans la mesure où, plus fidèles à leur nature, ils sortent d'un t et d'un cœur plus enfants.

foi se purifie avec l'adhésion de plus en plus forte à la le de Dieu, mais pour cet unique motif : « Je crois parce que l'a dit. » Si facilement, au commencement d'une vie spiri-, la pureté de cette adhésion se voit ternie par des raisons ment humaines, — qui peuvent avoir un rôle à jouer, certes, la genèse de l'acte de foi, mais qui ne sauraient remplacer station divine, ni même diminuer en quoi que ce soit son déterminant (au sens fort du mot). Il y a souvent comme habitude du paysage de la foi, habitude proprement humaine là. La foi est faible, et l'on ne se rend pas compte de la ndance de l'objet présenté : on y croit sans grande difficomme on y a peut-être toujours cru, comme on croit à tence de New-York ou de Pékin. Au contraire, chez le véricroyant, chez celui qui est passé par les nuits de la foi, le s'est creusé, qui sépare l'homme et Dieu. Dans son dialovec le ciel, tout ce que le monde lui propose semble telle de la paille. De plus en plus il se raccroche au seul témoi- de Dieu et sa foi progresse avec sa plus grande dépendance droit de la connaissance divine.

même pour l'espérance. On attend Dieu, et son aide : oui.

---

ns doute on définit la charité comme une *amitié*. Mais on dit qu'elle *certaine* amitié, *quaedam amicitia*, dit saint Thomas. Ce correctif a voie à cet aspect d'enfance que nous avons reconnu dans la charité. rité n'est pas purement et simplement amitié, parce que Dieu et ne sauraient être à égalité. L'homme dépend en tout de Dieu, qui ne le pouvoir d'être son ami. Dépendance : nous retrouvons l'enfance.

Mais on s'attache trop à ses forces, on voit trop dans les grâ
passées la garantie des faveurs à venir. Alors que Dieu seul, a
le Christ en croix et en gloire, doit fonder notre confiance! S'
puyer de plus en plus uniquement sur Dieu, n'est-ce pas *deve*
de plus en plus enfant? Car, avec l'âge, l'enfant a de moins
moins besoin des autres; il compte davantage sur ses forces.
contraire, plus il est enfant, plus il a besoin des autres. A
limite, il ne trouve rien en lui, n'est rien sans ses parents. A
de l'enfant de Dieu[3].

L'accroissement de la charité ne s'écarte pas plus de cett
d'enfance qui décidément affecte profondément notre vie
tienne, et dans son être et dans son dynamisme. Augmenter
l'amour, c'est, pour l'enfant, suivre de plus en plus près la
lonté des siens, tandis qu'avec l'âge il s'évade de cette vo
pour vivre à son gré. Chez l'enfant de Dieu, plus l'amour
dit, plus il reconnaît en tout la volonté divine, plus aus
volonté propre disparaît dans le désir d'agir totalement selo
bon plaisir divin.

Si vous ne DEVENEZ *comme de petits enfants*... La Vulgate
siste sur l'idée de croissance qui n'est peut-être pas sous le te
grec. En tout cas l'idée elle-même est exacte : l'épanouissem
de notre vie théologale demande que notre foi, notre espér
notre charité, épousent de plus en plus devant Dieu un comp
ment d'enfant.

Les dons du Saint-Esprit et le perfectionnement des attitude l'enfant.

Deux remarques, seulement, qui valent pour tous les
Avec les vertus, même théologales, l'initiative des actes vert

---

3. On ne saurait trop souligner l'importance de la vertu théologale d
rance dans l'attitude de l'enfant de Dieu. Au plan de la vie, elle prime,
que dans l'action on sent plus immédiatement son impuissance; la
dance à l'endroit de Dieu est plus manifeste. Qu'on se souvienne de la
de l'espérance dans la « voie d'enfance » de sainte Thérèse de Lisieux,
en particulier, ce que l'abbé Combes appelle la découverte de l' « ascens

ste dans la main de l'homme. Sous le régime des dons, — et us touchons la distinction essentielle entre vertus et dons, — eu tient la barre de notre activité. Il a l'initiative de nos opé- ions. De ce fait, notre agir, totalement souple sous l'action de Esprit-Saint, se trouve divinisé au maximum. Mais, par là ssi, le chrétien se rapproche davantage de l'enfant : n'avoir s d'initiative caractérise bien le petit enfant.

Seconde remarque, qui découle de la première : le mode d'ac- n des dons établit l'âme en connaturalité avec Dieu. Au plus ut point dans le don de sagesse, où le cœur expérimente, goûte eu, mais aussi, quoique d'une manière inférieure et différente ec chaque cas, dans les autres dons. Comment cette conna- alité, cette intimité de l'âme avec son Dieu, dans l'action et terme de l'action, n'évoquerait-elle pas l'intimité de la mère ec l'enfant qu'elle nourrit, qu'elle porte et qui ne fait qu'un ec elle, vivant de sa vie et de son rythme[1] ?

Au terme de ce premier paragraphe, un point vaut d'être sou- né. Il s'agit de la valeur proprement humaine qui se dégage ne vie théologale authentique et qui frappe les incroyants. ns doute, en elles-mêmes, ces attitudes sont folie aux yeux hommes par le dépassement (on dira la destruction) qu'elles rent. Cependant certaines de leurs œuvres — les œuvres de la rité envers le prochain — s'inscrivent en lettres que tout le nde peut lire. Nommons un saint Vincent de Paul, plus près nous un P. Kolbe. Œuvres grandioses, même aux yeux des mmes, œuvres dont beaucoup ne peuvent comprendre la véri- le source.

VERTUS THÉOLOGALES COMMANDENT LES VERTUS MORALES D'ENFANCE ET DE MATURITÉ

i nous nous sommes arrêtés longuement aux vertus théologa- ce n'est pas seulement pour en indiquer une certaine gran-

---

[1] A l'espérance correspond, on le sait, le don de crainte de Dieu. Mais, ms-le, c'est d'une crainte *filiale* qu'il s'agit.

deur humaine. L'importance des considérations précédentes v
se manifester maintenant avec l'étude des vertus morales. Elle
vont en effet éclairer toute la suite de cet exposé. De fait, les ver
tus théologales, et singulièrement la charité, *commandent* le
vertus morales du chrétien; c'est dire, pour préciser, que la cha
rité est la mère et le principe régulateur de tout l'agir mora
La charité dont on parle ici ne va pas, c'est trop clair, sans
foi et l'espérance. Elle porte sur le Dieu de la révélation et l'a
tente de Dieu l'imprègne forcément.

« *Nous serons jugés sur l'amour.* »

Le rôle éminent de la charité ne peut surprendre. L'Écritu
l'affirme assez haut lorsque avec Notre-Seigneur elle voit dans
charité le commandement fondamental dont dépendent toute
loi et les prophètes, qui les résume, la porte ouvrant sur la v
éternelle.

Cette primauté de la charité se comprend aisément si l'on
rappelle ce « vivre pour Dieu » qui peut la définir. Cette ver
agit par manière d'impulsion; elle pousse, elle oriente l'homm
vers Dieu, en lui donnant comme terme de vie le Bien infin
aimé pour lui-même, par-dessus toutes choses. Or, on ne vit p
vraiment pour Dieu, on ne l'aime pas vraiment au-dessus de *tou
tes* choses si la vie entière avec *tout* ce qui la constitue n'es
d'une manière ou d'une autre, référée à Dieu, orientée vers lu
La charité commande bien tout l'agir humain.

La charité, mère des vertus morales.

Et voici les vertus morales. Par là se trouvent désignées, on
sait, ces aptitudes qui rectifient nos facultés, non plus dans le
rapport immédiat à Dieu, mais dans l'usage des biens partic
liers, des choses de ce monde : ainsi la justice respecte le dro
d'autrui, la tempérance modère les tendances dépravées, et
Par exemple, ma charité me pousse à aller de l'avant; la pe
m'arrête, car je n'ai pas la vertu de force. Au contraire, ch
celui qui possède toutes les vertus morales, la charité peut régne

ussi la charité exige-t-elle, de par sa nature même, toutes les us morales. D'ailleurs, en nous donnant la grâce, Dieu nous donne avec la charité. Elles nous habilitent à ordonner notre , en tout ce qu'il est, vers Dieu. La parole de saint Jean à os de l'amour du prochain a valeur, *mutatis mutandis*, pour vertus morales : *Si quelqu'un prétend aimer Dieu et a de la ne pour son frère, c'est un menteur.* On peut voir dans toutes vertus comme autant de visages particuliers de la charité, n le mot de saint Paul : *La charité est* PATIENTE, SERVIABLE, ORTE *tout...*

es théologiens parlent ici de la connexion des vertus dans la ité.

us morales et vertus « humaines ».

n pressent déjà les conclusions qui se dégagent des lignes édentes. Elles jailliront en plus vive lumière quand nous ns marqué le caractère proprement humain des vertus mo-

n effet, la plupart d'entre elles — du moins celles que saint nas a empruntées à Aristote et aux Stoïciens — revêtent une ir authentique aux yeux du monde. Comment en serait-il ement ? Elles veulent régler les actions humaines, les établir, un excès et un défaut, dans un juste milieu, selon la mesure raison elle-même.

ous aboutissons ainsi à une conclusion capitale pour notre lème. Avant d'essayer une conciliation entre les attitudes fance et de maturité de vertus morales qui paraissent s'op- (prudence et obéissance, magnanimité et humilité, pour les principales), il faut remettre ces vertus dans leur véri- perspective : toutes, elles sont des exigences de la charité. ffirme par là que l'esprit d'enfance qui anime la charité et utres vertus théologales postule et implique des vertus mora- ui manifestent une maturité proprement humaine. L'enfant ieu, pour être un véritable enfant de Dieu, doit être un ne selon le monde.

s de conciliation donc entre vertus théologales et vertus

morales, mais subordination de celles-ci à celles-là. Loin diminuer l'homme, une telle manière de voir les choses l'exal On devine toute la confiance en la nature cachée sous une visi qui, d'ailleurs, s'accorde avec une saine conception des rappo de la nature et de la grâce.

Mainmise des vertus théologales sur tout le comportement mo

Encore ne faut-il pas se laisser emporter. Nous l'avons s samment proclamé : les vertus théologales *commandent* les tus morales. Cela veut dire aussi que ces dernières demeu toujours sous l'emprise de la charité; que, par conséquen mesure de ces vertus « humaines » devient surnaturelle. S doute elles ne heurteront pas toujours celui qui n'a pas la le comportement d'une maman chrétienne peut ressembler, beaucoup de points, à celui d'une mère qui ne connaît pas D Il y a des cas pourtant où, la foi ouvrant des horizons plus lar l'espérance et la charité donnant une énergie plus grande, l'a d'une vertu morale paraît insensé à ceux qui n'ont pas cette mière et cette force.

Quoi qu'il en soit, les vertus théologales seront toujours, le chrétien, aux postes de commande. L'enfant de Dieu d — même lorsqu'il vivra, si l'on ose dire, « humainement » respirer dans une atmosphère bien différente de celle de l fant du monde : continuellement en dépendance de Dieu. S'i met en avant, si sa vie paraît belle, féconde, ce n'est pas en nitive l'amour des valeurs humaines qui le détermine à a mais l'amour de Dieu. Son regard sur le monde veut être le S dans les grandes comme dans les petites choses, il avance, ac ché au Père des cieux, — tel l'enfant qui suit sa mère, — le c battant uniquement pour Dieu.

DIRECTION DE L'AGIR HUMAIN : PRUDENCE ET OBÉISSAN

Il ne peut être question de passer en revue toutes les v morales groupées autour des quatre vertus cardinales. Cent p

ce cahier ne suffiraient pas à les étudier sous l'angle d'enfance
e maturité qui est le nôtre. Et pourtant! On s'étonnerait de-
certaines requêtes de la perfection chrétienne, laissées de
par ceux-ci, critiquées (parce que dénaturées) par ceux-là.
verrait par exemple que la patience n'est pas stoïque impas-
lité, mais qu'elle doit savoir éclater en révolte; la vertu d'épi-
(mot barbare! il cache la justice en sa plus fine fleur) permet
re fidèle au droit en dépassant une loi qui, dans un cas im-
u, ne le respecte pas, etc.
mitons-nous aux deux avenues centrales de l'agir humain :
e concernant sa *direction* : nous aurons la prudence; l'autre
ernant l'*impulsion* qui doit l'animer : nous aurons la magna-
ité. Dans ces deux lignes va se reposer le problème de l'en-
e et de la maturité.

u de prudence et gouvernement de soi-même.

lâcheté, ni ruse, ni peur du risque, la vertu de prudence est
rtu du gouvernement personnel de soi-même[5]. L'enfant de
doit savoir se gouverner. La foi lui montre le but final,
érance et la charité animent sa marche en avant : elles n'ap-
ent pas la lumière nécessaire aux actions particulières, dans
mille et une circonstances qui l'assaillent. Le problème du
mment faire » reste quand même posé à chaque pas. La
ne volonté — la volonté bonne — de la charité ne suffit pas.
bien de bonnes intentions qui passent à côté! Pour s'expri-
dans la vie, la charité a besoin de savoir si telle action qui
résente est authentique manière d'aimer Dieu, d'accomplir
olonté. La charité ne m'apprend pas si je dois laisser ce tra-
pour faire oraison. La prudence, elle, dit le rapport qui doit
cette démarche et le « vivre pour Dieu ». La prudence éclaire
harité. Faculté directrice, faculté manœuvrière, elle fournit,
eut le dire, des yeux à la charité.
quelle manière? Essayons de le dire brièvement.

Et des autres, quand les circonstances le demandent.

Les réactions de la prudence.

La lumière qu'apporte la prudence vient immédiatement de raison, elle est fruit de notre réflexion personnelle. On s'étonn après les considérations des pages précédentes, de voir l'hom laissé ainsi à lui-même. Enfant de Dieu, ne doit-il pas, comm un bon enfant, accomplir la volonté de son Père ? C'est vr mais Dieu ne découvre pas dans le détail les contours de sa v lonté. Il a créé l'homme libre. L'homme ne le serait pas vr ment, sa grandeur serait inférieure si Dieu ne lui avait donné magnifique tâche de découvrir les exigences de sa volonté *en laissant dans la main de son conseil.* Être à l'écoute de D demande ici que la raison se mette au travail.

Un travail qui demande effort et savoir-faire. Tout ordonn l'action à déterminer et à poser, l'intelligence devra œuvrer trois manières différentes et complémentaires.

Il faut d'abord considérer cette action sous ses différentes fac peser le pour et le contre, les avantages et les inconvénien tenir en mains les raisons d'agir ou de surseoir : on tient *con* à l'intérieur de soi — ce qui parfois demande qu'on fasse ap aux lumières d'autrui. Ce premier moment ouvre la voie à deuxième : porter, en connaissance de cause, un *jugement* sur conduite à tenir — tout bien pesé, voici ce que je vais faire; cette manière, j'agis en accord avec ma charité. Enfin, troisiè moment, on *se détermine* à agir, on passe à l'acte. De ces tr actes, ce dernier est le principal : le conseil et le jugement un rôle préparatoire; avec la détermination on entre dans la r lisation même. Qu'est-ce que gouverner si l'on ne réalise pas

Considérons le fonctionnement de la prudence dans la pers tive enfance-maturité. Ce qui frappe immédiatement, c'est maturité. En effet, l'enfant est tout impulsion. Il ne réfléc pas, mais réagit selon ce que lui présente son imagination. de « conseil » donc, avec la maîtrise, les retours sur soi, le de balance qu'il requiert. Pas de jugement personnel non p et combien faible sa détermination! Lorsqu'il passe à l'acti cette détermination est beaucoup plus le fait du père ou de mère. Son acceptation ne saurait être pleinement consciente

ducateur s'appliquera à faire germer ces différentes réactions.
e prudent est un adulte. Si l'on voulait s'en convaincre
antage, il faudrait passer en revue toutes les qualités de
prit nécessaires au conseil, au jugement, à la détermination
l'œuvre prudentielle. Pour être sains, conseil et jugement
vent tenir compte de l'expérience, celle de qui doit agir,
e des autres aussi : d'où docilité de qui sait écouter. Ajoutez
la la pénétration des règles de l'agir, la souplesse d'une intel-
nce qui sait débattre une question, la sagacité de celui qui a
flair. Et au regard de la réalisation, ne faut-il pas, à cause
ne de la complexité de la vie, prévoir les difficultés possibles,
iser de cette toute petite circonstance qui gâterait tout, sans
lier que facilement le mal se mêle au bien ou même en prend
isage [6].

t toutes ces composantes de la vertu de prudence doivent
rvenir, en quelques secondes ou après des journées de tâton-
ents, en toute action, sous peine de la voir manquer de me-
[7].

nutile d'aller plus loin. Avec le portrait du prudent, nous
ons de tracer, n'est-il pas vrai, les grandes lignes de l'homme
la foule admire. L'enfant de Dieu possède cette vertu. Pru-
ce du Christ, prudence des saints : il serait facile d'illustrer
ue nous venons de dire.

ncore, pour être exact, conviendrait-il de répéter ce que nous
ons plus haut au sujet de toute vertu morale. La prudence
ille de la charité, et cette dernière, tout en excitant la pru-
ce à prendre ses responsabilités, lui tient toujours la bride;
umières de la foi lui donnent un champ infini : il est trop
qu'à certains moments la prudence chrétienne est folie aux
rds du monde — saint Dominique fonde un Ordre et il disperse

Pour une étude plus approfondie, cf. le *Cahier de la Vie Spirituelle*, *udence chrétienne* (Édit. du Cerf, Paris, 1948). Avec toute la technicité ble, le beau commentaire du P. Deman, traduction française de la *ie Théologique* de saint Thomas d'Aquin, *La Prudence* (Édit. de la des Jeunes, Paris, 1949).

es théologiens parlent d'une connexion des vertus morales dans la pru-, parallèlement à la connexion de toutes les vertus dans la charité. action doit être faite à la lumière de la prudence.

sa poignée de frères. Mais bien souvent, avec les années, les sage de la terre s'aperçoivent que le saint avait vu juste. Et puis, a fond, il ne s'agit pas vraiment de cela. Enfance et maturité : jugement du monde sur *notre* maturité, sur *notre* prudence n'im porte guère. Ce qui compte aux yeux de Dieu, c'est le témo gnage de notre conscience, c'est d'avoir fait droit aux impérati de notre charité qui a besoin de la prudence. Or, quoi qu'e pensent les autres, mon action, même dans la lumière de la f et sous l'impulsion de la charité, est conforme à ma raison autrement c'en serait fait de la valeur de mon acte. Bien pl cela vaut même dans le cas extrême où, par le don de conseil, Saint-Esprit lève tout doute en moi et m'inspire la conduite tenir. En me laissant aller à cette impulsion, j'agis en conform avec mon jugement prudentiel, à mes yeux j'agis en homme rien n'est plus raisonnable que de suivre Dieu.

Ainsi, de toute façon, la prudence affecte toutes nos actions signe de la maturité, mais d'une maturité qui doit toujours ê vécue en dépendance de Dieu.

L'obéissance n'élimine-t-elle pas la prudence ?

Or, voici que l'obéissance joue un rôle bien grand dans la vie les mœurs chrétiennes, — vie religieuse et autres états de perf tion, — sans parler, pour tout le monde, de son importance d la vie sociale. Ne vient-elle pas supprimer la prudence ? Obé c'est adopter un plan d'action qui n'est pas le sien, mais ce d'un supérieur; c'est agir sous l'impulsion d'autrui. Conse jugement, détermination personnelle : tout le jeu de la pruden disparaît. Or, dans tout itinéraire de vie intérieure, un jour l'autre, il y aura comme une « révélation de l'obéissance », soif de suivre de plus près, dans le monde ou dans le cloître, Christ obéissant jusqu'à la mort. De cette manière, ne vivra-t pas davantage en enfant de Dieu[8] ?

---

8. Il serait intéressant, et profitable, de considérer les relations de l'ob sance avec chacune des vertus théologales, et de voir comment cell trouvent à se manifester dans l'obéissance; comment, à l'inverse, l'obéiss

sance et détermination personnelle.

idence et obéissance aboutissent au même résultat : agir un sens déterminé. Dans l'obéissance, la réflexion sur l'acte er est le fait du supérieur. Le jugement sur sa bonté et son rtunité également. En recevant l'ordre qui le pousse à agir, rieur prend ce jugement comme principe de son action. chez l'inférieur, ni conseil ni jugement ordonnés au choix ction. Il en est autrement pour la détermination. Il y a une nination chez le supérieur — fais cela — mais qui reste- nopérante si l'inférieur ne se déterminait lui-même à agir la direction indiquée. Aussi, chez l'obéissant, la prudence, 'être éliminée, intervient en son acte le plus important.

ance, jugement personnel et conseil.

sons le problème de l'obéissance dite de jugement. Notons ins que la prudence a dû présider au choix de l'obéissance e moyen de perfection, — d'autant plus que cette décision ue de plus lourdes conséquences. Et puis le supérieur n'a droit d'ordonner n'importe quoi : derrière tout ordre se la question de la légitimité — d'où un certain jugement inférieur.

r bien exécuter l'ordre, il est nécessaire de bien le com- e. Comment y arriver sans pénétration, sans réflexion ? De actes de l'esprit qui ne sont pas sans analogie avec ceux ôérés la prudence du supérieur, avec ceux que nous aurions la décision avait été uniquement de nous. Il reste que, eine de supprimer l'obéissance, le motif de notre action re le commandement du supérieur et non ma propre vo- Obéir, c'est agir *parce qu'on* me le commande.

---

malement provoquer et intensifier leur exercice. Beaucoup de heurts ent sans doute en prenant ainsi du large. L'obéissance d'Abraham, nt à immoler son fils, comparée à celle du Christ, illustrerait peut- bonheur cette réflexion.

Moins engagé, le supérieur peut juger plus objectivemen
bien de l'inférieur; l'obéissant se soumet à quelqu'un qui
les choses de plus haut, il participe à un combat de plus gra
envergure : autant de manières de faire preuve d'une prud
supérieure en se dépassant soi-même.

Plus l'obéissance est parfaite, plus la prudence doit interveni

Il n'y a pas de paradoxe. Témoin la pensée de saint Th
d'Aquin, reprise par sainte Catherine de Sienne, sur la perfe
de l'obéissance : l'obéissance est d'autant plus parfaite q
attend à peine l'expression de l'ordre. Le véritable obéissant
plus à l'intention qu'à la parole [9].

On devine le rôle éminent de la prudence. Plus particu
ment, le conseil et le jugement interviennent ici avec un
chesse plus grande que lors d'une détermination personnell
effet, pour m'élever au niveau du supérieur, pour voir les c
comme lui, je dois sortir de moi, de mes horizons limité
appuyer mon jugement sur des considérations plus nombr
et plus larges. Et pourtant j'obéis *parce que* telle est la vo
du chef.

Oui, obéissance supérieure, mais prudence supérieure aus
peut dire sans paradoxe : obéissance, vertu d'enfance — éco
maturité.

VOLONTÉ DE GRANDEUR : MAGNANIMITÉ ET HUMILIT

De la direction de l'agir, passons à l'agir lui-même. Après
ce que nous avons dit, nous pouvons aller plus vite. Le dé
faire grand, de réaliser de belles actions, de se faire un no
marquer le monde, est bien ancré au cœur de l'homme.
manière ou d'une autre, tout le monde désire ces grandeu

9. En particulier, *Somme théologique*, IIª IIªe, q. 104, a. 2, avec l'a
Dialogue de sainte Catherine de Sienne (trad. Hurtaud, t. II), *De l'obéi*
ch. XIII.

onneur qui y est attaché. Enthousiasme devant les héros et saints. Et si, avec le temps, ces aspirations s'estompent devant réalisation qui s'avère utopique, le regret qui demeure redit profondeur de l'aspiration.

e tout cela, que doit penser l'enfant de Dieu ? Cette volonté grandeur, cette volonté de puissance, n'est-elle pas fille de gueil ? Est-elle attitude d'enfant ?

t pourtant, qui dépasse le chrétien en grandeur ? *Nous lui ons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est.* Avec les us théologales, nous accomplissons des actes qui ont prise Dieu lui-même. Alors c'est de grandeur divine qu'il s'agit. en est-il de la grandeur proprement humaine : je veux suivre traces de Lyautey, de Bergson ?...

rité et magnanimité.

l'espérance est déjà vertu de l'action. Elle nous lance à la quête de Dieu, Grandeur suprême dont nous nous rapprons avec chacune de nos bonnes actions. Ces actions ne porpas toujours sur Dieu. C'est impossible, nous sommes dans nonde. C'est une bataille à gagner, une affaire à traiter, une re d'art à accomplir, que sais-je. L'amour de Dieu, l'amour prochain veulent que nous réalisions de notre mieux ce qui se résente. « Toute âme qui s'élève élève le monde. » C'est vrai i au point de vue humain. Toute belle action — depuis l'héne des saints jusqu'aux inventions du génie — est dépasse- t de soi, de sa médiocrité, de sa paresse. Elle doit apporter ement quelque chose à un monde qui, de ce fait, deviendra habitable. La communauté y gagne aussi en y découvrant, émulation, une raison de mieux faire.

est toujours l'économie de Dieu sur le monde : l'homme, , doit coopérer à l'action de Dieu. Le désir de faire grand est , de soi, légitime. Lui aussi apparaît comme une exigence de parité : « Tout ce qui monte converge. » Encore faut-il que grandeur soit conforme à la raison, elle-même sous la mou- e — toujours — de la vie théologale.

Magnanimité et maturité selon l'homme.

La magnanimité est justement cette vertu qui nous fait tendr avec nos forces d'homme, vers nos tâches d'homme. Si facileme la mollesse, l'amour de la facilité, la paresse prennent le dess dès les premiers efforts, s'ils ne les étouffent pas avant. Ou enco c'est ce qu'il est convenu d'appeler le « complexe d'infériorité je n'arriverai pas, ce n'est pas pour moi... A l'opposé de ces ré tions, d'autres visent trop haut — entendez, étant donnés le moyens. Eux aussi manquent de mesure. La magnanimité es égale distance entre la pusillanimité et la présomption, — peut-on dire entre l'infantilisme et la fausse maturité ?

Le magnanime est un « adulte » selon le monde : on le voit reste. Il tâche de faire grand, ou, s'il ne le peut aujourd'hu entretient ce désir pour demain, pour plus tard, et s'y prép

Toujours en dépendance de Dieu...

Mais bien sûr, ici comme dans la prudence, comme dans to les vertus morales, les vertus théologales gardent le rôle di teur. Qu'on nous permette d'épingler ici l'heureuse formule saint Thomas : avec la magnanimité, on compte sur soi, mais dépendance de Dieu (*in seipso, tamen sub Deo*). Cela veut plus particulièrement que le chrétien qui a le véritable sens d grandeur sait que la force qui est en lui, cette force humaine d nous avons parlé, il la tient de Dieu : Dieu la lui a donnée, I continue à la lui donner. S'il a confiance en ses forces person les, c'est parce que Dieu lui donne d'être ce qu'il est. On voi lien avec l'espérance qui, elle, compte sur Dieu lui-même. E un instant nous verrons comment l'humilité s'insère ici.

Et si d'aventure les forces manquent tandis que le devoir se plus pressant, l'enfant de Dieu sait faire appel aux suppléa du don de force qui fait naître une confiance invincible en mettant de s'appuyer sur la Toute-Puissance de Dieu.

Magnanimité : maturité, nécessaire à l'enfant de Dieu, v dans un esprit d'enfance.

nilité et situation du chrétien en face de Dieu.

humilité n'est pas la vertu de ceux qui doivent se limiter aux
es actions, alors que la magnanimité serait l'apanage de
ques privilégiés, seuls capables de grandeur. Ce serait nier
pages qui précèdent. L'humilité nous situe à notre vraie
e en face de Dieu. « Je suis Celui qui suis, tu es celle qui
pas. » Or l'homme ne veut pas le reconnaître, il se surfait
mbre dans l'orgueil. Avec l'humilité, on voit clairement ce
l'on est : un être à fond de néant. D'où attitude de soumis-
à l'égard de Dieu : en conservant notre place, nous restons
uche ouverte » devant lui, prêts à recevoir l'influx de sa
[10]. Tout ce que nous avons, tout ce que nous pouvons, vient
i. Dans les premiers versets du *Magnificat*, la Sainte Vierge
ne tout cela à merveille.
mission, dépendance : c'est toujours l'enfance. Vue ainsi,
ilité ne s'oppose pas à la magnanimité. Elle est vérité, con-
ce de ses qualités, de ses possibilités : pour reconnaître une
dance, il faut d'abord connaître l'objet de cette dépen-
. Ici c'est ce que nous sommes, le peu que nous sommes :
ue chose de réel quand même. Et la magnanimité s'appuie
s possibilités de qui la possède.
monie de l'humilité et de la magnanimité : le vrai magna-
sait qu'il tient de Dieu sa force. L'humilité intervient pour
rappeler sans cesse.
in on remettra facilement l'humilité dans le dynamisme des
les-types de l'enfant de Dieu en la rapprochant de l'espé-
Chez le chrétien l'une ne saurait être sans l'autre. En
faisant prendre conscience de ce qu'est Dieu, de ce que
sommes, elles jouent, dans la vie de l'enfant de Dieu, un
rimordial dont une sainte Thérèse de Lisieux a mis en

Bouche ouverte ». Cf. IIª IIæ, q. 161, a. 5, ad 2m : « (Humilitas)
superbiam... et praebet hominem subditum et *semper patulum* ad
dum influxum divinae gratiae. » Et *In Matth.*, XI, n. 3 : « Humilitas
ninem *capacem Dei.* »

œuvre toute la richesse dans sa « petite voie d'enfance spi
tuelle ».

Pour vivre un peu tout cela, on ne saurait mieux faire que
se pénétrer de la parole immortelle de saint Augustin : « *Dil
et quod vis fac.* Aime et agis à ta guise. » La charité de l'enf
de Dieu, de cet enfant qui croit, espère et aime comme un enfa
nous dicte un comportement d'enfance et de maturité. Il est
de le comprendre, dur de le vivre. A celui qui aime, tout
facile. Il comprend les exigences, il devine le comportem
Mais, pour devenir de plus en plus enfant dans la main du P
il faut appeler l'Esprit, apprendre à se taire, faire silenc
dans la prière, le doute, l'action. Alors nous avons quel
chance de dire un peu mieux, dans toute notre vie : *Abba, P*

fr. V. de Couesnongle, O.P.

Enfance spirituelle et infantilisme

HACUN sait ou croit savoir aujourd'hui que l'enfance spirituelle à laquelle invite l'Évangile ne se confond nullement avec cet infantilisme que la psychopathologie contemporaine découvre sous beaucoup de conduites pseudo-religieuses. A entendre parler de nombreux chréou à lire certaines œuvres, on a pourtant l'impression que mes « enfance spirituelle » et « infantilisme » n'ont pas rs, chez ceux qui les emploient, le contenu précis qui corid, d'une part, à la révélation néotestamentaire, et d'autre ux données sûres des sciences psychologiques. Il faudrait commencer par clarifier les concepts, de façon à distinguer ient les deux attitudes désignées par ces mots et à permetnsi les discernements pratiques.

ès avoir précisé le contenu des deux notions, il faudrait plus loin, et se demander si l'enfance spirituelle, loin de ser à la maturité psychologique, n'y trouverait pas, au ire, la condition de son épanouissement; de telle sorte qu'il rait nulle antinomie entre l'esprit d'enfance, tel que le e l'Évangile, et l'avènement de la personnalité à l'âge , tel que le décrit la psychologie actuelle. Il serait très tant de faire la clarté sur ce point, car, autant les milieux

croyants sont tentés d'exalter l'esprit d'enfance au point de p
ter peu d'attention à la maturation de la personnalité, autant
milieux qui s'intéressent à ce dernier problème sont tentés
déceler de l'infantilisme là même où se trouve l'authenti
enfance spirituelle.

Un tel travail de purification des concepts et de déterminat
de leurs relations est trop considérable pour que nous puissi
le faire en quelques pages. Nous nous contenterons donc de q
ques réflexions qui constitueront une « approche » — au s
anglais du terme — par rapport à ce qu'il faudrait faire.

Lorsque l'on entreprend de préciser ce qu'il faut entendre
« enfance spirituelle » et par « infantilisme », on aborde des
mes qui, dans la mentalité courante, ont souvent des accepti
confuses peut-être, mais douées d'une grande valeur affec

Il arrive que l'on exalte sous le nom d'esprit d'enfance
facilité à se soumettre, non seulement aux dogmes et aux di
tives de l'Église, mais à tous les avis ou conseils des pasteurs
des directeurs; un besoin constant d'être guidé et soutenu;
absence de problèmes et d'esprit critique; bref, une attitude
dépendance qui va jusqu'à l'effacement de la personnalité. L
fant n'est-il pas celui qui se laisse mener et guider par ceux
en savent plus long que lui?

Décorer, sans plus, une telle attitude du nom d'enfance sp
tuelle, c'est oublier qu'elle peut être motivée par la peur de p
dre des responsabilités et par un besoin de sécurité qui va jus
l'élimination des risques que comporte toute acceptation de
ser et d'agir personnellement. Une telle passivité est sou
entretenue par les supérieurs pour des raisons de commodité
s'imagine, en effet, qu'elle ne crée pas de difficultés de gou
nement. De là une conception, pour le moins impure, de l
fance spirituelle, identifiée avec le besoin de soumission pas

Dans une autre direction on exaltera sous les mêmes ter
une sorte d'innocence mythique que l'on suppose être celle
l'enfant. Une telle « enfance » comporterait l'ignorance du
la bonté naturelle, la clarté des yeux « qui reflètent le ciel »
limpidité absolue du cœur, une sorte de faiblesse touchant
désarmante. C'est l'enfant « petit ange » qui s'oppose à la m

la dégradation de l'adulte. Sera donc un enfant, au sens spiiel, celui qui, jusque dans l'âge mûr, aura été préservé des illures du monde. L'enfance spirituelle, en ce cas, ne serait la continuation chez la grande personne d'un état primordial aurait réellement existé au début de la vie.

ans nier la part de vérité que contient cette conception, il s faut bien remarquer qu'elle manifeste un angélisme qui t beaucoup à l'appréciation exacte de la réalité. L'enfant n'est seulement ce petit ange que l'on se plaît à exalter, et par rap- auquel l'adulte est un être déchu. Sans qu'il soit un être able de bonté ou de malice morale, il manifeste déjà des pas- s embryonnaires. Il est vrai que l'on nous invite à nous urner « avec horreur » des données de la psychologie des ondeurs concernant l'enfance. Mais précisément cette hor- même que l'on tente de susciter en nous ne trahit-elle pas ubtils mouvements affectifs qui viennent troubler la vision ne de la réalité ? Pourquoi ce besoin chez l'adulte d'angéli- 'enfant, sinon, comme le dit Guardini, pour fournir au pre- « un terrain de culture pour l'idée sentimentale qu'il a e prétendue innocence qui aurait été la sienne autrefois. lui permet de jouir de lui-même et de jouir du pouvoir qu'il cet être touchant[1] ». Il y aurait ainsi, à la base de certaine ation de l'enfance, une forme de complaisance narcissique mode d'évasion hors du réel et de l'histoire.

l'inverse, on taxera d'infantilisme toute attitude de dépene, fût-ce à l'égard d'une autorité religieuse ou morale. On era, au nom de la maturité psychologique, les expériences lus diverses. Comme si l'homme vraiment adulte était celui savait dépasser toute loi et secouer toute contrainte. On ait montrer les motivations affectives impliquées dans une attitude qui refuse, elle aussi, le réel.

oi qu'il en soit, pour connaître le contenu précis des con- d' « enfance spirituelle » et d' « infantilisme », il faut nter aux sources de l'un et de l'autre, à savoir au Nouveau ment et à la psychologie.

---

1. Guardini, *Le Seigneur*, t. I, p. 302.

Quand le Seigneur nous invite à devenir comme des peti enfants et déclare que le Royaume des cieux est à ceux qui leu ressemblent, il détermine également en quel sens l'enfant e notre modèle.

L'attitude de l'enfant est présentée comme s'opposant à cel des disciples à l'égard du Royaume arrivé en Jésus. Ils se disp tent pour savoir quel est le plus grand d'entre eux (Mc, 9, 34 Leur cœur, occupé par l'ambition, leur fait donc désirer Royaume comme un bien qui doit leur rapporter considérati et honneur, et considérer la participation à l'œuvre de Jé comme une entreprise dans laquelle il est possible de faire u carrière plus ou moins brillante. Aussi estiment-ils que les pe enfants amenés à Jésus pour qu'il les bénisse sont en quelq sorte hors de la course. Ils lui font perdre son temps. Ils sont pas aptes à jouer un rôle dans l'entreprise et à tenir le place dans la compétition. Peut-être aussi éveillent-ils une poi de jalousie chez ces grandes personnes tentées de considé Jésus comme leur possession et celle de ceux qui leur resse blent.

C'est à cette attitude précise que le Maître en oppose une au que les enfants lui servent à expliciter. Le Royaume des cie n'est pas un objet de possession et de compétition qui est at bué suivant les normes habituelles dans le monde; il n'est davantage un lieu où la considération et les honneurs revi draient à la puissance et au mérite comme dans les royaumes la terre. Il est à ceux qui le reçoivent « comme des enfants c'est-à-dire qui l'accueillent simplement comme un don que l importance ne justifie pas. Et quant à la grandeur dans Royaume, elle se mesure à l'humilité et au service dans la co munauté, à l'image de cet enfant situé au milieu des discip comme le plus petit (Mt., 18, 2-4).

L'enfance spirituelle ne vaut donc que par rapport au Royau Elle est une attitude nouvelle qui suppose sa proposition e présence. Si l'enfant est invoqué comme modèle de cette a tude, ce n'est pas pour inviter les disciples à retourner à quel état psychologique dépassé; c'est au contraire pour les amen accéder devant le Royaume à une attitude analogue à celle

fant qui s'ouvre à la réalité comme à un don, et qui vit et comme le plus petit en serviteur de tous. Aucun appel en à l'innocence et à l'angélisme de l'enfant; aucun enseigne- même concernant la psychologie concrète de l'enfant, qui e qu'elle est; mais la mise en relief de ce qui, dans l'enfant, précisément le contraire de l'ambition, de la prétention et de ffisance. Le P. Lagrange note judicieusement : « Si les en- ont presque tous les défauts des grandes personnes, il est rare qu'ils se préoccupent ambitieusement de l'avenir... Les nts, eux aussi, aiment à primer et à dominer ceux de leur Mais ils se sentent très inférieurs aux hommes mûrs. Lors- ceux-ci renoncent à se prévaloir des services rendus, à pren- plaisir aux marques d'estime, ils se mettent au rang des nts, ils s'humilient[2]. » Il ne s'agit donc pas de revêtir les ments des enfants tels qu'ils sont, ou tels qu'on les imagine, d'adopter à l'égard du Royaume une attitude spécifique l'enfant donne la figure.

lui dont il faut revêtir les sentiments et avec lequel il faut ntifier, c'est le Christ. Entrer dans son attitude filiale à rd du Père, être parmi ses frères comme celui qui sert. *Or, ilieu de vous, je suis comme celui qui sert* (Lc, 22, 27). l'enfance selon l'Esprit, l'enfance nouvelle que l'autre e par les traits que le Seigneur a mis en relief. Qu'une telle ide n'ait rien à voir avec l'infantilisme psychologique, c'est e va nous montrer une description sommaire de ce dernier. rs que l'enfance spirituelle se détermine par rapport au ume des cieux et au Transcendant, l'infantilisme se déter- par rapport aux stades d'évolution par lesquels passe la nnalité au cours de sa croissance. Une personnalité psycho- uement adulte est caractérisée par un certain nombre de : intégration des tendances dont le jeu conscient et reconnu umis au « moi », possibilité d'ajustement à la réalité so- possibilité d'une attitude oblative, etc. Une telle maturité ologique suppose notamment que l'individu a cessé de dre jusque dans les profondeurs de son affectivité des puis-

---

[2] LAGRANGE, *Évangile selon saint Matthieu*, 1923, p. 347.

sances parentales qui le dominaient intérieurement aussi bi
qu'extérieurement. Il n'est plus l'esclave de ses émois devant c
puissances. Lorque cette intégration et cette autonomie fo
défaut, c'est que, sur certains points au moins, l'individu
resté fixé, ou a régressé à un stade antérieur du développeme
psychologique : il est plus ou moins infantile.

Nous avons un bon exemple d'infantilisme chez ceux q
Mme Guex, à la suite du Dr Odier, appelle les « abandon
ques[3] ». Ce type de névrosé — ou, dans les cas moins graves,
nerveux — est caractérisé par un sentiment de frustration
d'abandon qui se réactive chaque fois que les circonstances
la vie viennent contrecarrer les désirs ou menacer la sécur
L'abandonnique a une insatiable avidité affective, « le con
ouvert de son enfance ne se bouclant jamais[4] ». Son attachem
est exclusif et possessif. Il exige non seulement d'être comp
mais d'être deviné. Il lui faut des preuves et des preuves répété
Fixé au stade réceptif et captatif de l'enfance, il attend tout d'
trui, et comme il ne peut jamais obtenir satisfaction, il est agr
sif de mille manières. Au fond de son attitude il y a un do
foncier sur sa propre valeur en tant qu'objet d'amour huma
et un sentiment pénible d'exclusion. D'où les peurs qui l'
vahissent : peur de se montrer tel qu'il est, peur du risque aff
tif, peur de la responsabilité, etc... L'existence de tels comp
tements, chez un adulte quant à l'âge, trahit une affectiv
demeurée fixée au stade où l'enfant a besoin d'être confirmé d
sa valeur par un amour parental plein de sollicitude. L'aband
nique est un être infantile. Il transportera son infantilisme
le plan religieux où il éprouvera les mêmes émois et les mêm
exigences à l'égard de Dieu et des représentants de Dieu, don
attendra constamment qu'ils comblent, sur le mode qui convi
au stade auquel il est demeuré fixé, son insatiable avidité. L'
fance spirituelle regarde sans doute Dieu comme un Père, m
bien loin de lui imposer, comme l'infantilisme, les exigen
d'une activité frustrée, elle s'abandonne à lui totalement et

3. G. Guex, *La névrose d'abandon.*
4. *Op. cit.*, p. 17.

e une confiance inconditionnée pour le don d'une paix et
e joie qui dépassent tout sentiment.
l en est ainsi, on peut au moins conclure que l'enfance spi-
lle ne s'oppose pas à la maturité psychologique. Mais n'est-il
possible d'aller plus loin et de montrer qu'elle la requiert
s'épanouir pleinement ? Enfance spirituelle et maturité psy-
gique n'ont-elles pas d'étroites relations ?

est certain que l'enfance spirituelle peut coexister chez un
ien avec certains aspects infantiles. Mais il est nécessaire
rer ici dans quelques précisions.
est tenté de taxer d'infantilisme les comportements reli-
, ou du moins certains d'entre eux, dans les groupes tradi-
els. C'est oublier que l'intégration de la personnalité est
ve aux normes sociales et culturelles de la société dans
lle est inséré l'individu. Ce qui pourrait être taxé d'infan-
e chez un adulte parisien, membre de l'Université, ne peut
pprécié de la même façon chez un noir fraîchement con-
ou chez un cultivateur de l'Ouest. On l'oublie trop sou-
Une conduite n'est infantile au sens strict que lorsqu'elle
contradiction avec ce qu'implique la maturité psychologi-
ans l'aire culturelle où se trouve inséré le sujet.
il y a certainement dans tous les types de société des chré-
qui ont accédé à l'enfance du Royaume et qui vivent pro-
nent dans l'abandon et la confiance, mais dont la conduite
réactions affectives manifestent des fixations infantiles :
affective, sentiment irréductible d'infériorité, amour cap-
etc. Leur attitude foncière ne parvient pas toujours à domi-
s manifestations de retard affectif. Mais, malgré cet infan-
e persistant, ils vivent ou tentent de vivre comme des
s selon l'Esprit, et, même si l'expression les trahit, ils
que Dieu n'est pas dans le prolongement de cette image
elle à laquelle ils sont restés affectivement fixés par toute
rt d'eux-mêmes, mais un mystère de paternité, un Amour
u devant lequel ils ont à devenir une nouvelle créature.
moins, ce décalage entre l'enfance nouvelle et la situation
e n'est pas normal. Il gêne l'épanouissement de l'aban-
de l'authentique humilité dans la vie quotidienne. Car,

finalement, rien ne favorise autant la vie pratique selon l'enfa spirituelle que la maturité psychologique. L'être infantile est effet, sans cesse tenté de reproduire à l'égard de Dieu, de représentants, des réalités religieuses, les comportements a quels il est demeuré fixé. Plus, au contraire, quelqu'un a le s du réel, la possibilité de s'ouvrir à autrui, le sentiment hum de sa propre valeur, la disposition consciente de ses puissan psychologiques, la possibilité de s'affirmer, etc., moins il chera dans la réalité religieuse une compensation, moins il demandera de donner une réponse à ses besoins infantiles. L fance spirituelle pourra alors s'épanouir chez lui dans toute authenticité.

Ceci peut paraître déconcertant. N'est-il pas, en effet, co de rattacher l'épanouissement de la nouvelle enfance à la pe tance jusque dans l'adulte d'une certaine attitude d'ouve au réel, de candeur et d'émerveillement devant les choses sécurité paisible, d'absence d'artifices, etc., qui est le propre enfances heureuses? Devenir une grande personne, n'est-ce nécessairement être amené à se durcir, à se fermer, ou du m à se cuirasser? N'est-ce pas finalement jouer un personnage... culer, réfléchir, bref, perdre ces possibilités de contact imm et spontané, cette limpidité et cette simplicité qui semblent l nage de l'enfant? Péguy a admirablement mis en relief sorte de déchéance de la grande personne par rapport à l'en

Nous ne pensons pas que l'enfance dont on parle ici s'opp la maturité psychologique. La disponibilité et la candeur l'accueil sont le signe d'une présence au monde sur le mod la sympathie. Au contraire, le personnage, l'armure, les arti sont autant de modes de défense contre un monde intérieu extérieur appréhendé comme une menace. De ce point de vu que l'on appelle « la grande personne » est encore un être in tile. Et de même que l'on rencontre des adultes qui sont en de cette sorte d'enfance poétique, on rencontre des enfant sont déjà des « grandes personnes ». C'est qu'en effet, enfance-là est la fleur même de l'équilibre et de l'intégr psychologique. Loin qu'elle soit un bien tout fait qu'il s'ag préserver, elle naît, ou plutôt elle meurt et renaît à chaque heureusement franchie de la croissance. Quand les événe

érieurs et extérieurs qui jalonnent le développement du petit
omme posent des problèmes inédits, il y a toujours un mo-
nt de désarroi. La candeur s'efface devant l'anxiété. Mais si la
veauté est intégrée dans le sens d'un enrichissement et d'une
mmunion plus profonde et plus vaste, la candeur renaît. Une
e enfance est une création perpétuelle, à l'inverse de l'infan-
me qui ne répète jamais que les réactions passées. La puis-
ce d'accueil et d'émerveillement, quand on la trouve chez
ulte, est un des signes les plus nets de l'intégration et de
istement réussis.

'est évidemment dans une telle enfance, qui coïncide à cha-
étape avec le développement harmonieux, que l'enfance spi-
elle produit ses fruits les plus savoureux. Mais il faut pour
lle naisse de si heureuses conjonctures et des rencontres si
s que cette harmonie entre la nature et la grâce, ou plutôt
fructification de la grâce dans la nature, est un véritable
ement. Elle constitue un sommet à la fois humain et divin.
nez la plupart d'entre nous l'effort vers l'enfance spirituelle,
on a dit qu'elle n'était autre que la maturité chrétienne,
iste avec des réactions infantiles. Il arrive qu'il contribue à
éduire peu à peu et que nous demandions de plus en plus
nent à Dieu de nous maintenir dans un univers enfantin. Il
e aussi que nos efforts sous la grâce et le cours de la vie ne
ennent pas à nous débarrasser de nos réactions infantiles.
ue nous éprouvons toujours, nous pouvons pourtant ne pas
isentir à la pointe même de notre âme, là où nous pouvons
urs vivre dans la foi l'enfance selon l'Esprit. Vivre authen-
ment la paternité divine, savoir reconnaître l'Amour et s'y
donner en chaque rencontre, c'est une cime de maturité
laquelle nous devons tendre. Il est donné à quelques-uns d'y
ndre en plénitude parce que l'amour de Dieu s'est rencontré
ux avec le miracle d'une croissance heureuse; mais il est pos-
à tous d'y toucher dans la nuit parce qu'elle est accessible à
volonté bonne.

Louis Beirnaert.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésu
ou l'enfance unie à la maturit

COMMENT ne pas être frappé par la mise en garde que S. Pie XI formulait en ces termes : « Dites et faites q qu'on a peut-être un peu trop affadi la spiritualité d petite sainte. Comme elle est mâle et virile pourtant! C « un grand homme » que sainte Thérèse de l'Enfant-Jé dont toute la doctrine prêche le renoncement. » Pie XII lui écho : « Mais l'enfance spirituelle se distingue de l'autre pa maturité du jugement surnaturellement inspiré par le Ma intérieur : *Ne soyez pas des enfants sous le rapport du jugem* dit saint Paul, *mais faites-vous enfants sous le rapport de la lice* » (1 Cor., 14, 20)[1]. Il semble bien que, dès le procès de B tification, la Rde Mère Agnès de Jésus avait pressenti les dang d'une mauvaise compréhension de la doctrine de sa sainte sœ

> Instruite et fortifiée par ces divins enseignements, comm pourrait-on croire que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait piété mièvre et puérile, comme on l'a dit quelquefois ? Elle n tendait pas le terme « enfant » dans le sens strict du mot.

---

1. Lettre autographe du 7 août 1947 à l'évêque de Lisieux.

un peu plus loin :

Lorsqu'elle se sert dans sa vie spirituelle de termes propres à éfinir ce qui est de l'enfance, c'est seulement comme comparai-on et pour mieux exprimer sa pensée.

petite sainte elle-même, dès ses premières expériences, avait té une mauvaise interprétation de sa pensée. Une de ses es, enthousiasmée à juste titre par l'enseignement de sa esse[2], voulut aussitôt transmettre à une personne de sa le le message de la petite voie d'enfance. La sainte l'en dis-, craignant que quelques mots trop brefs n'altérassent la de sa doctrine[3].

rançon de la facilité que l'image possède de traduire la pen- 'est qu'on soit dupe de cette facilité et qu'on néglige la ideur de la pensée trop aisément traduite. La masse consi- e de productions de toutes sortes concernant sainte Thé- e Lisieux est sans doute révélatrice de la difficulté où nous es de cerner avec des mots tout faits la souple intuition transformé la vie d'une carmélite de vingt ans. On l'ima- olontiers devant plus d'un des témoins de cette littérature nt de tous les points de l'horizon spirituel ou profane, une moue déçue, comme un jour devant la réflexion te de l'une de ses sœurs : « Oh! ce n'est pas cela[4]!... » nd Sœur Marie du Sacré-Cœur lui demanda : « Vous êtes n bébé? » elle prit un air plein de gravité (et il est bon de er au passage cette expression, nullement exceptionnelle, ge de la petite sainte) et répondit : « Oui, mais un bébé pense bien long! Un bébé qui est un vieillard. » Et la ne de la sainte ajoute ces réflexions transcrites au procès tification : « Je n'ai jamais mieux senti qu'à ce moment n sa voie d'enfance cachait de virilité et j'ai trouvé bien u'elle s'approprie dans son manuscrit cette parole de

---

ique n'en ayant jamais porté le titre, elle en exerça, en fait, les dès 1893.

Mgr Paulot, *Le message doctrinal*, p. 32.

ssima Verba, p. 112.

David : *Je suis jeune et cependant je suis devenu plus prud*
que les vieillards[5].

On ne peut dire plus clairement que l'enfance spirituelle coe
tait chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avec une réelle ma
rité d'âme. C'est cette affirmation que nous voudrions approf
dir et nous voudrions le faire en théologien spirituel.

Pour cela — comme il convient toujours de le faire dans
science pratique des voies qui mènent à Dieu » qu'est la thé
gie spirituelle — il faut partir des données d'une érudition hi
rique sûre, chercher à préciser la valeur des textes et des f
en utilisant les indications contrôlées de la psychologie, et
rer les faits ainsi acquis par les principes de la théologie t
tionnelle, et en particulier de la théologie morale.

Or, depuis les travaux rigoureusement méthodiques de M. l'
Combes, il semble bien que l'érudition historique n'ait pl
faire de découverte capable de bouleverser ce que nous savon
on y ajoute une documentation inédite, obligeamment comm
quée par le Carmel de Lisieux, en particulier sur les lecture
la sainte, on a bien l'impression que tout est dit et que
vient trop tard.

Dans l'ordre des principes théologiques, outre les ouvr
généraux, il est paru, depuis l'ouvrage jamais vieilli du R. P
titot jusqu'au récent article du R. P. Nicolas sur *La foi vive*
sainte Thérèse de Lisieux[6], un certain nombre d'études qui
tituent d'excellents instruments de travail.

On ne peut en dire autant des études de psychologie. Bien
arguments pourraient être invoqués pour expliquer cette lac
Quelques essais, justes mais timorés, quelques audaces int
santes, mais inexactes et éclairées par de fausses lumières,
tituent un apport bien imparfait. Indirectement, ce sont
tant des études psychologiques qui aideraient le plus au pr
de la théologie spirituelle de la voie d'enfance.

Seule la foi, à la lumière de laquelle on juge toutes chos
théologie, peut nous guider dans l'interprétation des faits fo

---

5. P. A., § 770.
6. *Revue Thomiste*, 1950, pp. 268-289.

l'histoire, dans l'explication psychologique des attitudes
ne essentiellement surnaturelles de la petite sainte, et dans
rattachement aux principes de la théologie. Seule la foi per-
au théologien spirituel de faire la synthèse des éléments
nis par la science historique, la psychologie et la théologie
ale, mais elle ne supplée à la carence d'aucun de ces trois
ents.

est donc à la lumière de la foi que nous voudrions, sur le
t précis de la coexistence de l'enfance spirituelle et de la
urité d'âme, essayer de mieux comprendre la doctrine de
e Thérèse de l'Enfant-Jésus, non pas en nous tenant au
rs et en jugeant de l'extérieur, mais en essayant de pénétrer
ntérieur de sa pensée, de nous situer dans sa subjectivité
e, afin de mieux en saisir la vraie valeur. Chaque fois que
se trouve devant le cas rare, mais combien précieux, de la
n d'une expérience et d'une doctrine, y a-t-il une autre
ode qui soit valable?

I. — Qu'est-ce que l'enfance spirituelle?

paradoxal que cela paraisse, il faut d'abord bien dire ce que
e Thérèse de l'Enfant-Jésus entendait par « enfance spiri-
 ». Peu importe qu'elle emploie le mot ou ne l'emploie pas :
sainte n'attache aucune importance à ces appellations qui
nt suggérées par les autres ou viennent naturellement sur
vres, sans qu'elle ait jamais songé à systématiser l'ensemble
pensée et de ses intuitions[7]. »

nce spirituelle n'est pas l'infantilisme.

qui devrait être évident pour tous, c'est qu'elle entend bien
s confondre l'enfance spirituelle avec l'infantilisme, c'est-à-

---

[7] cumentation du Carmel de Lisieux.

dire avec un état psychologique caractérisé par l'arriération la régression, qui fait qu'un adulte parle, pense, sent et a comme un enfant. Éliminons pour le moment le problème vocabulaire thérésien, que nous essayerons de résoudre ensu Saint Paul fait allusion au temps révolu où il pensait et sen en enfant (1 Cor., 13, 11). Si émouvante que soit l'enfance sa fraîcheur, il ne faut pas oublier que son inachèvement app la maturité. En ce sens, l'enfance ne représente pas une val que l'on doive ambitionner. Les reproches de saint Paul Corinthiens sont assez clairs (1 Cor., 3, 2, et 14, 20). La valor tion de l'enfance est une chose relativement nouvelle dans l térature, et sans doute en trouverait-on peu de témoign avant l'époque romantique. Il faut même aller plus loin : l'a tivité de l'enfant non seulement est marquée par l'inachèven mais elle comporte à la fois une tyrannie et un égoïsme dési de s'approprier l'être aimé plus que de se donner à lui, qui n rien qui vaille d'être proposé en exemple. Tout ce qui est ina ment ou manière imparfaite d'être est contraire à la voie d fance.

Nous en voyons le signe dans le fait que bien souvent la p sainte éprouvait le besoin de corriger l'image de l'enfance des qualificatifs ou en lui adjoignant d'autres images qui n festent sa hantise de la puérilité en matière de vie spiritu Elle écrit à une de ses sœurs en religion cette phrase dou contradiction interne même est révélatrice : « Un enfant sionnaire et guerrier, quelle merveille[8]! » Le besoin de correc est manifeste et se précise dans le reproche adressé à la m destinataire : « Aussi serait-il (la sainte parle ici d'elle-mêm masculin) bien content de voir le petit enfant (ainsi désigne-t sa correspondante) se priver de consolations par trop enfan et indignes d'un missionnaire et d'un guerrier[9]. »

Comment ne pas être frappé, avec le R. P. Petitot[10], de la gnanimité de ses désirs? Il n'y a pas trace de rapetisse d'idéal chez celle qui rêvait de devenir « une grande sainte

8. *Lettres*, p. 382.
9. *Ibid.*, pp. 383.
10. *Sainte Thérèse de Lisieux*, pp. 208-210.

épithète est précieuse et lourde de sens. Sœur Geneviève de inte-Face nous a confié oralement que, lors de son entrée armel, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus était séduite par l de sainteté héroïque de sa Mère, Thérèse d'Avila, et qu'à xemple elle rêvait de devenir une épouse, au sens où ce mot vocateur de maturité. L'attitude de l'enfance spirituelle n'est istoriquement chez elle le fait d'une permanence psycholo- de l'enfance. Elle est le fruit d'une conversion. C'est par ot qu'elle désigne la nuit de Noël 1888 : la nuit de ma con- on[11]. Et en cela la sainte réalise le conseil de l'Évangile, emande, non pas que nous demeurions enfants, mais que, nus à l'âge adulte, comme Nicodème, nous nous convertis- pour redevenir enfants. Thérèse a réalisé elle-même ce e a enseigné[12]. Elle ne renonça pas à cette ambition surna- e et ses grands désirs ne cessèrent de croître jusqu'à toucher ini. Chose curieuse et qui vaut la peine d'être notée, tous ses sont formulés au masculin, et sans doute faut-il y voir, une part, une manifestation de son désir d'achèvement et nitude : elle rêve d'être guerrier, prêtre, apôtre, docteur et r[13]. Ce n'est pas d'ailleurs le fait d'un moment isolé de r. Dès son enfance Thérèse a été conquise par un idéal de eur. C'est sans doute ce qui explique son amour de prédi- n pour Jeanne d'Arc, la moins enfantine et, en un sens pres- écifique, la plus virile des saintes. Comme elle, Thérèse se estinée à « de grandes choses[14] ». Elle sent en son cœur le t le courage de l'imiter. S'il est vrai qu'une vie prend sa de l'idéal qu'elle poursuit, la vie de Thérèse n'a rien ntin : son but est tout entier de plénitude et de grandeur. nce spirituelle se situe seulement dans l'ordre des moyens. nte l'a découverte pour obtenir de réaliser un désir de é qui ne comportait aucun rapetissement.

---

ttres, p. 351.

me physiquement, elle était plutôt grande et avait je ne sais quoi de eux dans sa démarche, ce qui lui valut les boutades agacées de telle eurs en religion.

istoire d'une Ame, ch. XI.

ttres, p. 387.

Elle est humilité et confiance audacieuse de l'amour.

Essentiellement, la voie d'enfance consiste (la sainte l'a elle-même) « en une disposition du cœur, qui nous rend humb et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse, confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père[15] ». Ce qui frap en cette affirmation, c'est le caractère intemporel de l'enfan spirituelle. Elle n'est pas un moment de la vie spirituelle q faudrait de toute nécessité laisser un jour derrière soi. Elle une manière d'être, de se comporter, dont les réalisations aussi multiples et aussi variées que les divers âges de la vie rituelle. On pourrait même dire qu'elle n'a rien d'une rec artificielle ou d'une dévotion facultative. Elle s'impose au comme une réalité. A la lumière des affirmations de la foi, d l'Évangile et dans saint Paul, à la lumière des déductions grands théologiens, un saint Augustin, un saint Thomas d'Aq elle semble être simplement la prise de conscience de ce qui du mystère de l'âme sous l'emprise de la grâce de Dieu. Réa ment, sans la grâce, nous ne pouvons rien faire. C'est Dieu qui nous donne d'être, d'aimer, d'agir, surnaturellement surt Que nous le voulions, que nous ne le voulions pas, notre vie rituelle ne peut pas être une initiative de notre part à l'égar Dieu : elle ne peut être qu'une remise de nous-mêmes entr mains de Celui qui est infiniment bon, qui nous aime gratu ment, d'un amour premier et créateur de son objet : *Quicum Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei. Ceux qui sont mûs l'Esprit de Dieu, ceux-là sont les fils de Dieu* (Rom., 8, 14). mais nous ne méditerons assez ce passif plein de sens : *agun* ceux qui sont dans la main de Dieu, ceux que Dieu meut. T la théologie de la grâce est enclose dans cette affirmation, t notre attitude sous l'emprise de la grâce aussi. La voie d'enf dit en clair ce lien de dépendance vécu et aimé, par rappo Dieu Père et infiniment bon. Sans lui, nous ne pouvons que le renier, et avec lui rien ne nous est impossible : la

15. *Novissima Verba*, p. 113.

e doit aller jusqu'à l'audace. Saint Paul l'avait affirmé sans
iction.
nfance spirituelle est donc l'adoption d'une attitude d'âme
ce d'une réalité qu'il ne nous est pas possible de nier, mais
est profitable de reconnaître clairement. Attitude d'âme
est loisible de réduire à deux traits complémentaires : l'hu-
é du cœur qui est conscient de sa faiblesse et même de sa
impuissance, et la confiance audacieuse de l'être qui se
imé à l'infini. L'image qui résume le mieux cette attitude
elle de l'enfant dans les bras de son père. Mais ce n'est
ne image, et la réalité qu'elle représente est parfaitement
able à tous les âges de la vie spirituelle. Notons même
le se réalise d'autant plus profondément que les charges et
sponsabilités rendent l'âme plus dépendante de Celui sans
l elle ne peut rien. Puisque cette attitude est essentiellement
connaissance d'un lien de dépendance sous l'initiative di-
plus Dieu donne à l'âme, plus celle-ci réalise ce lien de
dance. « Si j'étais morte à quatre-vingts ans, si j'avais été
plusieurs monastères, chargée de responsabilités, je serais
, je le sens bien, aussi petite qu'aujourd'hui [16]. » En toute
ır de termes, la petite sainte eût pu affirmer : plus petite
jourd'hui. Sous l'action de la grâce divine, la souveraine
té de l'âme consiste à accueillir, à recevoir, à être disponi-
se laisser faire.

II. — La maturité est autonomie et fécondité

affirmations, qui reposent sur des certitudes théologiques,
sur des hypothèses, sont pleinement satisfaisantes pour le
gien, mais laissent un doute dans l'esprit du psychologue.
les expressions employées dans la description précédente
vocatrices de passivité : impuissance, dépendance, docilité,
ibilité, remise de soi entre les mains de Dieu. Toutes ces

---

ovissima Verba, pp. 185-186.

notations conviennent à la psychologie d'un enfant. Elles s'
pliquent encore quand il s'agit d'une femme. Mais ne sont-el
pas incompatibles avec une spiritualité d'adulte et surtout a
une spiritualité virile ? L'objection nous a été faite et nous
remercions son auteur, car elle nous a permis de mieux app
fondir l'expérience de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'
posé de sa doctrine.

De même que ce qui caractérise l'enfance est le sentiment
dépendance par rapport à un autre, de même c'est l'autono
par rapport à autrui qui définit la maturité. L'adulte est celui
ne dépend plus de ses parents, ni dans la formation de ses j
ments, ni dans la règle de sa moralité. Il est passé de la man
de juger et de peser les choses et les êtres par référence à
règle vivante extérieure à lui-même, à une manière personn
intériorisée et autonome de penser et de juger. En même ten
et les deux choses vont de pair, sa manière d'aimer, qui con
tait jusque-là en un désir égoïste de s'approprier l'être aimé
devenu un besoin spontané de se donner à l'autre et de le ren
heureux. Et autant l'amour égoïste est stérile, autant l'am
qui se donne est fécond. Ces deux notes : autonomie et fécon
dans le don de soi, nous semblent caractériser la maturité, be
coup mieux que la prudence ou la sagesse que l'on invoque
fois, non sans raison d'ailleurs.

Or il est certain que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a co
une étonnante autonomie dans la conduite de sa vie spiritu
personnelle : elle a fait elle-même et elle seule sa synthèse sp
tuelle, et elle l'a exprimée en une doctrine dont, sous sa fo
systématique, elle peut revendiquer toute la paternité. De p
son action, inspirée par un don d'elle-même exempt de
« narcissisme », a connu très tôt (elle n'avait guère que vi
ans!) une réelle fécondité auprès de ses novices, puis bie
auprès de ses frères spirituels.

Ce qu'il est important de noter n'est pas qu'il soit possibl
côté des traits relevant de l'enfance spirituelle, de décou
d'autres traits indépendants des premiers et qui manifes
une vraie maturité, car chacun sait que de cette manière
pourrait arriver à prouver à peu près tout ce que l'on voud
Mais c'est la manière même dont sainte Thérèse de l'Enf

s a vécu et exprimé l'enfance spirituelle qui est marquée
e authentique maturité. Sous l'angle psychologique, c'est
simultanéité, ou, mieux, cette manière adulte de vivre et
poser l'enfance spirituelle qui garantit la qualité des traits
nous avons relevés d'abord et dont le côté exclusivement pas-
ppelait une réserve; la synthèse vécue de l'enfance spirituelle
l'autonomie, jointe à la fécondité, satisfait aux justes requê-
'une saine psychologie.

rité spirituelle.

faut d'abord résoudre une difficulté qui, comme il arrive
nt, permettra de mettre mieux en lumière la maturité spiri-
de Thérèse de l'Enfant-Jésus. A première vue, elle est
tante. Il serait trop facile de l'éluder par un mot de dé-
Chacun sait l'importance du vocabulaire pour révéler la
ologie profonde des êtres. Or, tout un aspect du vocabu-
hérésien et de l'imagerie utilisée par la sainte est marqué,
au terme de son existence, par un infantilisme inquiétant.
uoi ne pas regarder en face cette objection ?
se encore que les lettres écrites à son père, quand elle avait
ou seize ans, soient tissées de diminutifs et de surnoms
s. On pourrait dire qu'elle agit ainsi pour faire plaisir à
re vieillissant et proche de sa dernière épreuve. Mais, jus-
a dernière année de sa vie, il lui arriva d'employer des
sions d'un infantilisme pénible et qui nous surprennent[17].
ordinaire chapitre XI de l'*Histoire d'une Ame* ne compor-
pas à l'origine tout un passage sur l'allégorie du « petit
» que les éditeurs crurent devoir presque entièrement sup-
« dans le désir d'accorder pleinement ce passage à la
é générale du chapitre XI[18] » ? C'est là une manière dis-
l'avouer une gêne devant le style de cette allégorie.
c'est ce passage même qui nous donne, nous semble-t-il,

. *Lettre CCXXV*, p. 417 et *CCXXVII*, p. 421.
ttres, p. 335.

la clef de la difficulté qui nous occupe. La complaisance enfa
tine avec laquelle la sainte décrit le manège du « petit oiseau
précède à peine de quelques paragraphes une envolée extraor
naire, une page d'un lyrisme étonnant, le plus beau morce
peut-être de littérature spirituelle écrit dans les temps mod
nes : « O Verbe divin, c'est toi l'aigle adoré que j'aime et q
m'attire... », etc.[19]. Comment expliquer ce contraste que no
retrouvons plus d'une fois ? Pour un billet de style enfan
adressé à Céline, il y en a trois ou quatre d'une profondeu
d'une maturité merveilleuses. Pour un passage de rédaction
rile dans une lettre à un de ses frères missionnaires, il y e
dix d'une autorité impressionnante. Et cela, non seulemen
vertu de la profondeur de la pensée exprimée, mais bien a
par le choix juste de mots riches de sens et qui n'ont rien
conventionnel.

Peut-être faut-il voir dans ce contraste quelque chose co
un vestige témoin d'une œuvre merveilleuse. A vingt ans (il
facile de le prouver par des textes), Thérèse était parvenu
une profonde autonomie et à un rayonnement fécond de sa p
pre expérience et de sa doctrine. Cette précocité jointe à c
perfection est pour le moins surprenante. Mais ce qui augm
notre étonnement et aussi notre admiration, c'est que la sa
n'y est pas arrivée selon un développement classique et en
vant une ligne normale.

Pourquoi cacher que dans ce domaine de son développem
psychologique, il ne manquait pas de raisons, historiquem
fondées, de redouter chez l'orpheline précoce que fut Thé
une évolution manquée et peut-être même un déséquilibre gra
C'est ici que nous appelons sincèrement des études psychol
ques sérieuses, sans passion, mais non plus sans crainte,
mettront mieux en lumière les raisons qu'il y aurait eues
craindre un échec dans le développement de Thérèse enf
C'est diminuer les saints que de les canoniser dès le berceau
de nier les difficultés qu'ils ont connues et les périls qu'ils
courus. C'est faire moins admirable la part de la grâce qu

19. *Ibid.*, p. 337.

as reconnaître que Thérèse ait eu à vaincre des difficultés le développement eût pu être redoutable.

nous tenons actuellement les deux bouts de la chaîne : un de départ chargé, plein de risques et comportant de réelles ces de déviation et un point d'arrivée d'une rare perfection ne précocité surprenante. Entre les deux, il y a une char-, psychologiquement inexplicable : la grâce de Noël 1888. a nomme elle-même « la nuit de ma conversion », et ajoute :

> En cette nuit bénie, dont il est écrit qu'elle éclaire les délices e Dieu même, Jésus, qui se faisait enfant par amour pour moi, igna me faire sortir des langes et des imperfections de l'en- nce. Il me transforma de telle sorte que je ne me reconnaissais us moi-même [20]...

n'y a qu'à prendre les mots dans leur signification obvie. Il passé alors un vrai retournement dans la psychologie de se. Elle cessa d'être enfant, au sens péjoratif du mot. C'est ent un défi à la science normale. Et quoique saint Jean de ix affirme que dans le cas de purifications passives caracté-, la grâce triomphe de tout, même de certains déséquilibres ologiques jusque-là impossibles à surmonter, peut-être ne it-il pas généraliser sans réserve la possibilité d'une telle ence [21].

traces d'infantilisme qui demeurent dans le vocabulaire de nte et qui contrastent si fort avec les passages nettement nombreux où sa personnalité d'adulte s'affirme victorieuse- n'auraient-elles pas été voulues par Dieu comme un vestige sques qu'elle a courus dans son développement et dont la de Dieu en elle a si merveilleusement triomphé ?

---

id., p. 351.
uit obscure, I, ch. IV, p. 497.

Autonomie spirituelle. Expérience personnelle et doctrine.

La doctrine de l'enfance spirituelle est si profondément liée l'expérience personnelle qu'en a faite sainte Thérèse de l'Enfan Jésus qu'il serait artificiel de séparer l'étude de l'une de ce de l'autre. D'autant plus que, sauf pour le chapitre XI de l'*H toire d'une Ame*, Thérèse n'a jamais exposé *ex professo* sa do trine. Les meilleurs enseignements qu'elle nous a laissés so nés au hasard des besoins des âmes avec qui elle était en relat ou sous le choc de grâces personnelles.

Mais on peut dire que, si la maturité personnelle de sainte Th rèse de l'Enfant-Jésus soulève des problèmes que la science se ne saurait résoudre, la maîtrise de la doctrine qui est vraim sienne manifeste encore à un degré plus admirable l'interventi de la grâce toute-puissante. D'une enfant de vingt ans, sa culture spéciale, elle fit un maître sûr de son enseignement parlant avec la sûreté de l'âge mûr.

Il est facile d'ironiser sur la culture moyenne d'une famille petite bourgeoisie à la fin du XIX^e^ siècle. C'est un fait que formation initiale de la petite Thérèse n'a rien eu qui fît augu un avoir intellectuel ou littéraire sortant de l'ordinaire. On dev ce qu'évoque ce mot d'*ordinaire*. Il n'est que de consulter lectures de Thérèse enfant ou adolescente. Il faut même ajou qu'à cause de son état de santé, des interruptions fréquen rendirent assez lacunaire cette formation initiale. Thérèse ne présenta jamais au certificat d'études primaires.

Pourtant l'objectivité historique fait une obligation de no que Thérèse était douée d'une intelligence qui dépassait moyenne des enfants de son âge. La correspondance de Mme M tin montre que, dès sa petite enfance, Thérèse avait une inte gence éveillée. Chez les Bénédictines, en dépit de son état santé, elle obtint des succès tels qu'elle s'attira la jalousie de compagnes plus âgées, mais nettement moins douées. Elle aim beaucoup la lecture et retenait avec une facilité qui touche prodige ce qu'elle lisait. L'anecdote de l'*Imitation* est dans t tes les mémoires. Même très malade, elle citait de mémoire

gs passages de l'Évangile ou de saint Jean de la Croix, sans nquer un seul mot. On a justement pu parler de son étonnante ılité intérieure dans ce domaine. Elle-même relate sans fausse ıte : « Le bon Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir mon intelligence très bonne heure[22]. »

amais pourtant elle ne rencontra un vrai maître qui l'ait mar- e de son empreinte. Jamais elle n'eut l'occasion de lire un rage de littérature ou de philosophie dont elle ait subi l'in- nce décisive[23]. En ce sens il est bien permis de parler de la alité et même du caractère lacunaire de sa formation intel- uelle.

erait-ce exagéré que de parler du danger d'appauvrissement constitue pour une enfant de quinze ans l'entrée au Carmel, out en cette fin de XIX[e] siècle ? Bien des faits précis : néces- de travailler pour assurer la subsistance de la communauté, de temps disponible pour la lecture, petit nombre des reli- ıses, absence de tout stimulant intellectuel, etc., prouvent ce danger n'était pas chimérique. Deux exemples illustreront fois la réalité de ce danger et la manière extraordinaire dont ainte en triompha.

n sait l'amour qu'elle avait pour l'Écriture sainte. Il faut tre à part, dans une lumière unique, son amour pour l'Évan- . Elle le savait presque par cœur et le portait toujours sur elle le cite cent quatre-vingt-treize fois, contre onze citations au pour les vingt-deux premiers livres de l'Ancien Testament). cite aussi volontiers le Cantique des cantiques, les Psaumes

---

Histoire d'une Ame, ch. I.

On ne peut se résigner à faire exception pour l'abbé Arminjon. On est ue gêné par l'enthousiasme qu'elle manifeste à l'égard d'un ouvrage le genre littéraire nous fait sourire. La rhétorique ampoulée de ce pré- ur n'a vraiment rien de génial ni de spécialement formateur. Faut-il lans l'estime de la sainte pour cet ouvrage un symptôme de la culture tait la sienne à quatorze ans ? Pourtant, il faut déjà noter que les pas- qu'elle relève sont ceux qui sont substantiellement les plus riches, son et surnaturel la guidant à coup sûr dans ce choix. N'a-t-elle pas copié main un beau texte, conservé au Carmel de Lisieux, qu'elle croyait de uteur, et qui, en fait, se trouve être une citation inavouée de saint Jean ostome ?

et Isaïe. Or, elle avait à sa disposition un *Manuel du chrétie* comprenant le Nouveau Testament et les Psaumes. Il est vr semblable qu'elle ait demandé parfois à la bibliothèque l'un l'autre livre commenté de l'Ancien Testament. Mais on peut aff mer avec certitude qu'elle n'eut jamais une Bible complète en les mains — les usages alors en vigueur ne le lui permettant p Elle connut l'Ancien Testament surtout grâce au carnet da lequel Céline, encore dans le monde, avait transcrit les passa qui lui paraissaient les plus beaux, et à travers les œuvres saint Jean de la Croix (où les citations de l'Ancien Testam abondent). Il est même possible qu'elle ne connût le Canti des cantiques que dans les citations nombreuses qu'elle en tr dans le *Cantique spirituel* et dans la traduction du Bréviaire. a dû ignorer totalement certains livres de l'Ancien Testam Qu'on en tire les conclusions que l'on voudra sur la culture rituelle qui fut la sienne. Peut-être fût-ce pour elle la condi d'un approfondissement étonnant des textes qu'elle connut, particulier ceux de l'Évangile. Thérèse n'eut jamais rien livresque. Même humainement, elle fut une grande intuitive vocation de contemplative et les dons du Saint-Esprit dévelo rent étrangement cette disposition naturelle. Au lieu de s'app vrir, elle puisa dans les textes épars qu'elle connut l'essentie l'Ancien Testament. Un seul texte d'Isaïe, connu sans doute le carnet de Céline, a servi de base à toute sa piété (il s'agit d prophétie d'Isaïe sur le serviteur de Yahweh, ch. 53)[24]. C connaissance en profondeur a dupé certains auteurs qui ont que la Bible avait été son livre de chevet! L'Évangile le fut, de l'Ancien Testament elle ne connut que des fragments, ce ne l'empêcha pas d'en saisir la moelle.

Le second exemple est encore plus probant. Sainte Thérès l'Enfant-Jésus a écrit qu'à dix-sept et dix-huit ans elle n'a pas d'autre nourriture que les œuvres de saint Jean de la C Or, le fait de cette lecture et l'utilisation pour sa propre synt doctrinale des connaissances ainsi acquises sont un défi à la semblance et manifestent une étonnante maturité psychologi

24. Voir *Novissima Verba*, p. 119.

Quand on songe qu'elle avait à peine dix-sept ans, qu'elle ne ssédait aucune initiation philosophique ni théologique, qu'elle vait qu'une culture humaine pauvre, qu'aucune atmosphère ciale ne vint autour d'elle l'inciter à cette lecture; que per- ne ne la guida tandis qu'elle lisait, qu'elle n'eut en mains un texte assez ardu et sans commentaires, force est bien de ler à ce sujet d'une brusque découverte personnelle. Étrange turité que celle d'une enfant de dix-sept ans, assez autodi- te, qui lit, de façon à s'en nourrir et à en assimiler l'essen- , des ouvrages qu'à l'heure présente bien des adultes préparés rrivent pas à lire utilement. Il n'y a aucune exagération à ler d'un défi à la vraisemblance. Dès le début de sa lecture, est conquise. Sœur Marie des Anges dépose au procès de béa- cation : « Un jour, je ne sais si elle avait dix-sept ans, elle me la de certains passages de la mystique de saint Jean de la ix avec une intelligence tellement au-dessus de son âge que restais étonnée. » Que l'on pèse toutes les circonstances et verra clairement que le simple fait de l'influence de saint n de la Croix sur Thérèse encore novice manifeste une matu- dont jusqu'ici il n'y a pas d'autre exemple connu.

es premières années de vie religieuse de Thérèse ont dû être rquées par un approfondissement personnel rapide, déjouant lois ordinaires de la psychologie, et s'il fallait proposer une e qui marque un point de repère, auquel on puisse reconnaî- que l'essentiel de ce travail de conquête de l'autonomie est , nous proposerions celle d'octobre 1891, date à laquelle le Alexis prêche la retraite de communauté : c'est lui qui con- a les intuitions personnelles de la petite sainte et « la lança leines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour[25] ». ait alors la fin de la période de deux ans, durant laquelle fluence de saint Jean de la Croix fut si considérable sur elle : avait dix-huit ans et demi.

ais si le seul fait de l'influence du Docteur mystique suppose une réelle maturité d'âme, que dire de l'utilisation qu'elle ît pour sa propre synthèse doctrinale ? Une étude exhaustive

---

. *Histoire d'une Ame*, ch. VIII.

des textes montrerait qu'aucun auteur n'a eu, à beaucoup près une influence comparable à celle de saint Jean de la Croix. Il y d'autant moins à craindre d'exagérer cette influence que, plu on la montre importante, plus on met en lumière l'assimilati personnelle qu'en a fait Thérèse et l'indépendance totale av laquelle elle a construit sa propre synthèse. Ce qui touche prodige, c'est qu'une enfant de dix-sept ans, manquant total ment de stimulant intellectuel dans sa formation profane et re gieuse, rencontre un génie d'une puissance extraordinaire : el le découvre, s'en nourrit presque exclusivement pendant de ans, subit sa marque au point d'en retenir par cœur des passa entiers, et pourtant ne *copie* pas une seule ligne de sa doctri Plus on découvre des traces nombreuses des emprunts matéri faits aux œuvres de saint Jean de la Croix, dans l'*Histoire d'u Ame* et dans les autres documents thérésiens, plus on reste ém veillé de l'autonomie parfaite avec laquelle elle les utilise et intègre dans sa synthèse à elle. Sur le plan psychologique, il là une constatation d'une importance considérable. Comm expliquer une influence si forte à un âge où l'on est si récep et pourtant une autonomie si évidente ? Elle n'a rien d'un co mentateur : elle est elle-même. A dix-huit ans elle ne s'en re pas encore compte clairement. A vingt ans, elle fait, dans u lettre à Céline (23 juillet 1893), la première allusion à la « d'enfance. Mais l'*Histoire d'une Ame* nous dit que, dès sa noi nation au noviciat (février-mars 1893), elle s'était clairem formulé à elle-même sa petite voie. Si elle désire l'entrée Céline au Carmel de Lisieux (septembre 1894), c'est « qu'ell conscience d'être en possession d'une spiritualité que sa sœur trouverait pas ailleurs, et c'est uniquement pour la lui comm niquer qu'elle désire tant son entrée au Carmel de Lisieux[26] »

Pesons les mots et les faits. Elle a vingt ans et déjà elle est pleine possession d'une doctrine qui n'a été ainsi formulée *professo* par personne d'autre. L'histoire de sa famille religie lui fournit pourtant des maîtres illustres. Elle comporte écrivains qui furent des saints et dont l'autorité est recon

26. Documentation du Carmel de Lisieux.

uis plus de trois siècles. Elle connaît particulièrement saint
n de la Croix : « Mais que voulez-vous, *il y a plusieurs demeu-*
dans la maison de mon Père, Jésus l'a dit, et c'est pour cela
je suis la voie qu'il me trace[27]. » Dans l'ordre de notre re-
rche présente, aucune phrase ne peut être plus précieuse : « Je
s la voie qu'il me trace. » C'est la mienne; peu m'importe que
autres aient suivi ou suivent une voie différente. Peut-on plus
rement formuler cette autonomie dont nous savons qu'elle
une des manifestations essentielles de la maturité d'âme ?
ette certitude de posséder à vingt ans sa voie à elle, une voie
ore inédite, cette intuition personnelle qu'elle n'éprouve pas
esoin d'étayer par des autorités extérieures à elle (à l'excep-
de l'Évangile) ne peut que déconcerter ceux qui savent ce
il en coûte d'arriver parfois à la certitude sur des points de
trine spirituelle longuement étudiés. A vingt ans, elle est ins-
ée dans sa certitude et se trouve capable de résoudre tous les
blèmes que posent sa vie spirituelle personnelle et celle des
s qui lui sont confiées.

ndité spirituelle.

ar, et c'est le deuxième trait qui manifeste sa maturité d'âme,
se donne avec une fécondité qui s'exerce sur sa propre com-
auté, bientôt au dehors par sa correspondance et qu'elle
sent avant sa mort devoir s'étendre au monde entier.
moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'était nullement
ée sur elle-même. L'esprit réflexe ne la déformait pas : « Je
e de ne plus m'occuper de moi-même en rien[28]. »
a justement relevé, l'*Histoire d'une Ame* en fait foi, que
à l'occasion du don d'elle-même, dans la charge de maî-
e des novices, qu'elle s'est formulé à elle-même pour la pre-
e fois clairement l'intuition essentielle de sa voie d'enfance.

Lettres, p. 412.
Ibid., p. 413.

C'est son impuissance à donner aux autres les directives néce saires, jointe au désir de remplir à fond cette mission, qui fit prendre conscience de l'attitude spirituelle à laquelle tout préparait. A partir de cette date, elle est vraiment celle qui donn

Qu'on relise les lettres à Céline de l'année 1894, par exemp et l'on verra avec quelle autorité parlait la sainte. Que l'on con tate dans les *Novissima Verba* ou dans les *Conseils et Souven* avec quelle clarté de jugement et quelle netteté de décision e formait ses novices. Elle est à l'opposé des âmes timorées q craignent les responsabilités et préfèrent assurer leur propre sé rité plutôt que le bien des âmes qui leur sont confiées. Plus d' fois, en privé comme en public, elle n'a pas craint d'exposer tranquillité. Comme Jeanne d'Arc, elle ne redoutait pas le risq ou la guerre. L'étude de son comportement vis-à-vis de ses n ces met en lumière son indépendance vis-à-vis de l'opinion d trui et son absence totale d'égards pour les conséquences po bles de ses paroles ou de ses actes quand elle croyait de devoir de parler ou d'agir. Elle en agit ainsi jusqu'à ses dern jours à l'infirmerie[29].

La même note d'autorité et d'indépendance éclate dans les tres qu'elle adresse à ses frères missionnaires. Elles ne sont nombreuses, mais leur témoignage est précieux. Avec extrême délicatesse, mais sans paraître autrement gênée pa rôle qu'elle joue, Thérèse parle comme ayant autorité. De t évidence, ce sont ses correspondants qui sont les disciples et les enseigne. Toute la lettre CCIII, du 9 mai 1897, au R. P. R land, est empreinte de cette certitude de sa propre voie et d certitude aussi que son correspondant est appelé à la su comme elle : « Je ne comprends pas, mon Frère, que vous pa siez douter de votre entrée immédiate au ciel, si les infi vous ôtaient la vie[30]. » Et deux pages plus loin : « Voilà, Frère, ce que je pense de la justice du bon Dieu, ma voi toute de confiance et d'amour. Je ne comprends pas les âmes ont peur d'un si tendre Ami. » On trouve exactement la m note dans la lettre CCXXIX au R. P. Bellière, datée du 18 ju

29. Cf. *Novissima Verba*, p. 183.
30. *Lettres*, p. 392.

7 : « Je le sens, nous devons aller au ciel par la même voie, ouffrance unie à l'amour[31]. » Et l'un comme l'autre de ses x *Frères* sont en fait invités à se mettre à son école.

e nous laissons pas duper par les images. La petite voie n'est faite pour les âmes mesquines. Elle n'a rien d'un rapetisse- it de l'idéal traditionnel de la sainteté. L'expérience person- e de Thérèse comme son enseignement manifeste une telle onomie à l'égard de ses sources proches ou lointaines, une fécondité dans le don d'elle-même, qu'il faut bien recon- re qu'elle est parvenue à la plénitude de l'âge du Christ. Celle a écrit et vécu l'Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux du Dieu était une de ces âmes royales qu'aimait saint Jean de Croix. Pour être redevenue enfant, elle n'en est pas moins venue très vite à une pleine maturité rayonnante. C'est d'elle l est écrit : *Rapidement consommée* (parce qu'elle était par- ıe à sa pleine mesure), *elle a accompli des temps nombreux* ., 4, 13).

LUCIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH, *o. c. d.*

---

[31] *Ibid.*, p. 424.

LA SOUMISSION AU DIRECTEUR *

On s'accorde généralement à penser que la direction spi tuelle implique chez celui qui la reçoit une certaine s mission envers celui qui l'exerce. Les avis diffèrent lo qu'il s'agit de préciser la nature de cette soumission directeur.

Pour savoir en quoi elle consiste exactement, il est bon de marquer tout d'abord qu'elle comporte divers degrés selon l'i portance du rôle que l'on attribue au directeur dans la condu de sa vie personnelle. Le prêtre d'âge mûr qui consulte son c fesseur avant de prendre une décision importante tiendra com du conseil de son confrère comme d'un avis autorisé, mais il r tera maître de sa décision finale : il s'agit là d'un cas limite le rôle exercé par le confesseur mérite à peine le nom de dir tion. Mais le jeune homme qui veut profiter au maximum bienfaits de la direction voit dans son directeur un vrai père s rituel et il lui remet entièrement le soin de conduire son âm la perfection. Ayant apprécié sa compétence, il entend se soum tre à son jugement sur toute la ligne. C'est alors que se pos question dans toute son acuité : de quelle nature est cette s mission au directeur ?

---

* Ces pages sont le texte un peu augmenté d'une réponse à l'enq ouverte sur ce sujet par la *Rivista di vita spirituale*, des Carmes déchau Collège international de Rome (Corso d'Italia, 38). Elles ont paru dan numéro de juillet 1951 et paraissent ici grâce à la bienveillante autorisa du R. P. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine, O. C. D., directeur de la R

Ne s'agirait-il pas d'une obéissance? Le fils spirituel a bien, en
t, l'intention de donner à son directeur pleins pouvoirs sur
Il demande même à celui-ci de lui imposer ses décisions s'il
uge bon, afin de mieux conformer sa volonté encore débile à
olonté rectifiée de son père spirituel.
orsqu'on interroge l'histoire, on est tenté de trouver dans la
ception monastique de la direction spirituelle une confirma-
de ces vues. Dès le début du cénobitisme, en effet, au IVe siè-
par exemple dans le monastère fondé par saint Basile, l'Abbé
plus un maître spirituel qu'un supérieur chargé du gouverne-
nt de sa communauté. Et, dans tout l'Orient chrétien comme
s la règle de saint Benoît, l'obéissance apparaît davantage
me un instrument destiné à faire profiter les moines d'une
ction spirituelle que comme un moyen de briser la volonté
ore[1]. Jusqu'à la fin du Moyen-Age, la direction est restée
que exclusivement confinée dans les cloîtres et n'était géné-
ment exercée que par l'Abbé.
aint Thomas se fait l'écho de cette tradition monastique lors-
l entreprend de justifier la nécessité de l'obéissance dans la
religieuse par celle de la direction spirituelle : « L'état reli-
x représente un régime de vie organisée en vue de former et
ercer à la perfection. Or quiconque est formé en fonction
e fin à atteindre a besoin de suivre la direction d'un maître
la conduite duquel, tel un disciple, il s'instruit et s'entraîne.
ut donc que les religieux soient soumis à la direction et au
mandement de quelqu'un pour tout ce qui regarde la vie
ieuse[2]. »
nsi, pour saint Thomas comme pour le monachisme, le supé-
est de droit le directeur spirituel de ses religieux et l'obéis-
e est un moyen utilisé pour assurer le maximum d'efficacité
te direction[3].

---

[1] Cf. P. Séjourné, O. S. B., *Vœux de religion*, dans *Dictionnaire de théo-
catholique*, XV, 3258-3263, Paris, 1949.
[2] Saint Thomas, *Summa*, IIa IIae, q. 186, a. 5. c.
[3] Il ne faudrait pas croire qu'en distinguant de plus en plus nettement le
terne et le for interne, l'Église ait condamné cette conception vénérable
le spirituel des supérieurs. Si elle interdit aujourd'hui à ceux-ci

Mais il ne s'ensuit pas que, selon le Docteur Angélique, to directeur soit un supérieur pour ses dirigés et que ceux-ci doivent obéissance : un laïc peut profiter des bienfaits de direction sans se lier par obéissance à son directeur.

Hormis le cas du vœu privé d'obéissance au directeur, on voit pas sur quelle autorité s'appuierait celui-ci pour exiger son dirigé un acte d'obéissance. En effet, il n'y a d'obéissan que là où il y a un supérieur. Le fils doit obéissance à son pè le soldat à son capitaine, le moine à son Abbé, parce que le p le capitaine, l'Abbé sont les chefs d'une société dont ils doi promouvoir le bien commun en faisant observer ses lois. l'obéissance soit utilisée dans la vie religieuse comme un ins ment privilégié de formation spirituelle et, en particulier, co un moyen de briser la volonté propre[4] et d'apprendre l'hu lité[5] ne change rien à sa nature : elle est une vertu essenti ment sociale.

---

d' « amener leurs sujets à s'ouvrir à eux des secrets de leur conscien (can. 530, § 1), elle recommande positivement aux religieux de « s'adres leurs supérieurs et de leur exposer, s'ils sont prêtres, même leurs dout inquiétudes de conscience » (can. 530, § 2). Cf. T. Schaefer, O. M. C. *religiosis*, nn. 684-691, Romae, ed. 4, 1947, pp. 363-367. Il serait intére de préciser dans quels cas l'Église favorise l'union dans la même pers d'un pouvoir au for externe et d'un pouvoir spirituel. Le supérieu devrait-il pas être à la disposition de ses religieux pour leur donner la d lion spirituelle qu'ils sont en droit d'attendre de lui ? Le canon 595 (« c superiores... ») ne lui impose qu'une surveillance sur l'observance extern certaines pratiques de piété, oraison quotidienne, confession hebdomad retraite annuelle, etc. Mais dans quelle mesure ne devrait-il pas s'inqu des besoins spirituels de chacun de ses religieux, puisqu'il est chargé c conduire à la perfection ? En est-il ainsi, toute proportion gardée, des évê et des curés ? Ne sont-ils pas les pasteurs attitrés des fidèles de leur d et de leur paroisse, même s'ils ne peuvent exiger que ceux-ci s'adress eux plutôt qu'à d'autres prêtres pour la direction de leur conscience in Il est vrai que, dans les séminaires, ce n'est pas au recteur, mais au dire spirituel qu'est confiée la direction de conscience des séminaristes can. 1358). Il n'est pas dans le but de cet article de résoudre ces probl mais il fallait les signaler au passage : ils mériteraient une étude pa lière.

4. Cf. saint Thomas, *Summa*, IIª IIæ, q. 186, a. 5, ad 5 et a. 8.

5. Saint Benoît, *Regula*, c. vii, 4us gradus humilitatis.

es rapports entre dirigé et directeur sont au contraire des
tions essentiellement personnelles. L'autorité que possède le
ecteur n'a pas de valeur objective, sociale, juridique, car elle
comporte en elle-même aucune force obligatoire. Elle est don-
par le seul dirigé et dans la mesure qu'il a lui-même déter-
née; elle peut être dénoncée par lui sitôt qu'il le juge bon. Le
ecteur a beau commander, imposer sa volonté, user des for-
s les plus impératives du discours : « Je vous interdis de lire
roman, je vous ordonne de faire passer votre devoir d'état
nt vos pénitences de surérogation, j'exige que vous soyez
le à votre demi-heure d'oraison quotidienne... », il a le droit
e devoir de parler ainsi quand la vie spirituelle de son dirigé
en jeu. Et pourtant son autorité est purement morale : elle
repose que sur la confiance que son fils spirituel a en lui et
e-ci sur la compétence qu'il lui attribue. Ses ordres, en vérité,
sont que des directives. Aussi n'exigent-ils que soumission, et
obéissance. Ne pas se conformer à des exhortations aussi
ssantes, c'est s'exposer à ne jamais progresser, voire à perdre
ie de la grâce, c'est négliger le jugement de quelqu'un qui
s connaît peut-être mieux que nous ne nous connaissons
s-mêmes, c'est donc pécher contre la vertu de prudence; c'est
si pécher contre l'humilité, en se croyant capable de se suffire
oi-même. C'est enfin manquer à la soumission à l'égard de
i auquel on avait confié la conduite de sa vie spirituelle;
s ce n'est certainement pas désobéir, sinon en un sens très
e qu'il vaut mieux éviter d'employer pour ne pas confondre
domaines.

emarquons que le cas du directeur n'est pas exactement celui
confesseur. Ce dernier est avant tout chargé de juger de la
abilité des péchés de son pénitent : en absolvant celui-ci, il
mpose sa sentence au nom de Dieu et en vertu d'un pouvoir
uridiction reçu de l'Église. Lorsque le confesseur exerce sa
tion de juge au tribunal de la pénitence, il lui est dû obéis-
e au sens strict. Mais, lorsqu'il parle comme docteur et mé-
n, il exerce une véritable direction spirituelle; aussi le péni-
ne lui doit-il plus qu'une soumission prudentielle. Celui-ci
ommettra pas de faute s'il juge, dans certains cas, ne pas
ir suivre les conseils de ce confesseur qui ne le connaît pas

et qui outrepasse peut-être ses droits. Au contraire, il doit obé
à la sentence du juge, même si celle-ci lui paraît injuste, quitte
recourir au tribunal d'un autre confesseur pour la tranquillité
sa conscience [6].

N'existe-t-il pas cependant, entre le dirigé et le directeur, u
sorte de contrat, qui met le premier sous la dépendance du
cond ? Ne voit-on pas des personnes au jugement droit, mais
la volonté faible, qui demandent à leur directeur de leur donn
des ordres, afin d'être plus fortes au moment de la tentation
afin d'acquérir, comme elles disent, « le mérite de l'obéissance
Et n'y a-t-il pas des cas où le directeur se trouve obligé de « po
la question de confiance » à un dirigé qui n'en veut faire qu'à
tête ? Supposons une personne qui s'autorise du nom de
directeur pour entreprendre la fondation d'une œuvre et
celle-ci, de toute évidence, fera plus de mal que de bien. Il n
pas de directeur conscient de ses responsabilités qui n'interd
purement et simplement à cette personne de se lancer dans
telle aventure : « Et si vous persistez dans votre dessein, je
pourrai plus vous diriger. »

Et pourtant, même en ce cas, le directeur est-il en droit d'
ger un acte de la vertu morale d'obéissance ? Bien des directe
le croiront, comme beaucoup de dirigés estiment devoir obé
leur père spirituel. Mais il ne s'agit pas ici de décrire l'état d
prit dans lequel se trouvent souvent dirigés et même directeu
Le problème objectif est tout autre : il s'agit de savoir en q
consiste réellement la soumission au directeur.

Il semble bien que le concept de docilité élaboré par saint T
mas dans son *Traité de la prudence* réponde adéquatement à
que nous cherchons.

Pour le Docteur Angélique, en effet, la docilité est une dis
sition à bien recevoir la formation d'autrui : « *Hoc pertinet
docilitatem ut aliquis sit bene disciplinae susceptivus* [7]. »
latin classique, *disciplina*, qui dérive de *disco*, ne désigne

6. Cf. O. Marchetti, S.J., *La soumission au confesseur est-elle un act
la vertu d'obéissance ?* dans *Rev. d'Asc. et de Myst.*, II, 1921, pp. 325-35
7. Saint Thomas, *Summa*, IIª IIªe, q. 49, a. 3, c.

ement l'enseignement purement intellectuel, mais aussi l'é-
ation morale ou militaire[8]. La *disciplina* dont parle saint
mas, cette formation que l'on reçoit volontiers de ceux qui
capables de nous la donner, ce n'est pas l'enseignement
professeur de morale, mais bien l'ensemble des conseils
éducateur qui usera de toute son influence pour persuader
dirigé et qui agira autant par l'exemple de sa propre vie que
la force de ses convictions : le directeur n'exerce pas seule-
t une influence sur l'intelligence de son fils spirituel, il
nd stimuler aussi sa volonté et en rectifier les intentions.
docilité au directeur consiste donc dans une soumission de
prit et de la volonté et elle s'étend sur tout le domaine de
ucation morale et spirituelle. Ce que le dirigé demande à son
spirituel, c'est de le former et de le guider vers la perfec-
. Aussi attend-il de lui qu'il avive dans son âme le désir des
ndes fins de la vie spirituelle et qu'il lui révèle des aspects
pre insoupçonnés de l'imitation du Christ et de l'union à
u. Il demande en outre à son directeur de l'aider dans la
duite pratique de sa vie chrétienne : il appuie sa prudence
pre imparfaite sur celle de son tuteur spirituel et, dans les
onstances plus importantes, il parcourt sous sa direction les
rentes démarches qui doivent le mener à poser un acte plei-
ent délibéré et volontaire. Avec son directeur il réfléchit
silium), avec lui il décide (*electio*), avec lui il s'imposera
dre d'exécution (*imperium*)[9].

pendant, qu'on ne s'y trompe pas, le directeur peut bien
ner des conseils, dire à son fils spirituel ce qu'il ferait à sa
e, mais il ne peut pas se substituer à la prudence de celui-ci :
au dirigé qu'il appartient en définitive de choisir le mariage
a vie religieuse et de passer à l'exécution de sa décision
e. Le directeur ne peut agir sur son fils spirituel que par la
du conseil.

ais il y a conseil et conseil, et ceci est de la dernière impor-

---

f. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue*
, « disco », Paris, 1939, p. 272.

f. saint Thomas, *Summa*, IIª IIªe, q. 47, a. 8; V. A. Berto, *Principes de*
ection spirituelle, Vannes, 1934, pp. 39-45.

tance pour comprendre en quoi consiste la soumission au dire
teur. Le conseil d'un prêtre inconnu que l'on consulte comm
pour un tiers n'a pas la même force de persuasion que celui
directeur qui veut arracher son fils spirituel à un péril imminen
Le premier reste pour ainsi dire théorique et ne fait qu'éclair
l'intelligence. Le second a l'intention bien déclarée de conva
cre l'esprit et d'entraîner la volonté : il entend peser sur la dé
sion et n'a de cesse que l'action ne soit déclenchée par un *im*
rium conforme à celui qu'il aurait posé lui-même s'il s'é
trouvé dans la même circonstance [10]. Ce conseil peut même p
dre parfois la forme d'un précepte; il n'en requiert cependant
pour cela l'obéissance, puisqu'il n'est pas l'acte d'un supéri
ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Il semble donc que, même dans ce cas extrême, le concep
docilité exprime mieux que celui d' « obéissance prudentielle
la nature de la soumission au directeur. Car, en définitive,
docilité dont parle saint Thomas est, comme la prudence d
elle est une partie intégrale [12], un habitus qui perfectionne l
tellect pratique et qui, par conséquent, implique une soumiss
rectifiée de la volonté : elle apprend à *bien* recevoir la forma
morale, l'éducation spirituelle du directeur.

Reste à savoir si, dans la vie mystique, la soumission au di
teur est encore de la docilité? Dans la courbe du progrès sp
tuel, il se passe un phénomène bien connu des directeurs. Av
d'entrer dans la vie mystique, le chrétien éprouve de moins
moins le besoin d'une direction à mesure qu'il progresse d
les vertus : mieux instruit des choses de la vie spirituelle et
rectifié dans sa vie morale, il a conscience de devenir maître
lui-même, tout en se proclamant plus que jamais enfant de D
Il peut plus facilement qu'autrefois délibérer seul, prendre

---

10. Cette distinction entre les deux sortes de conseil est classique che
moralistes : cf., par exemple, H. B. Merkelbach, O. P., *Summa Theol*
moralis, t. II, n. 312, Paris, 1935; ou D. Prümmer, O. P., *Manuale Theol*
moralis, t. II, n. 102, Friburgi Brisgoviae, 1940.

11. Cf. *La direzione spirituale* Roma, Rivista di Vita spirituale, 1950,

12. Cf. saint Thomas, *Summa*, IIª IIæ, q. 48, art. 1.

me ses décisions et mettre ses résolutions en pratique; ce n'est à dire qu'il n'ait plus besoin d'aucune direction, comme le narque très finement saint Thomas[13], mais enfin sa prudence maintenant passée à l'âge adulte.

Quand cette âme généreuse sera introduite par l'Esprit-Saint ns la vie mystique, elle sera possédée peu à peu par lui et mue 'action sans passer par les phases de la délibération prudenle : les dons qui sont en elle, et en particulier le don de con-, l'habiliteront à « obéir promptement au Saint-Esprit[14] » et feront décider de ses actes par une sorte d'instinct supérieur. rtant, l'âme mystique a encore besoin d'un directeur. Elle se, en effet, par des périodes d'aridité et par des purifications déconcertent sa raison; et surtout elle expérimente les réalidivines selon un mode tellement supérieur à son mode humain concevoir qu'elle en est comme aveuglée. Elle se sent radicalent incapable de juger si elle est bien guidée par Dieu ou si elle st pas le jouet de son imagination ou du démon. Le recours à directeur expérimenté s'impose alors, non plus tellement r aviver son amour de Dieu et pour épauler sa prudence que r contrôler son comportement sous la motion de l'Esprit-nt. Et il s'impose d'autant plus que l'âme avance davantage s la vie mystique, car elle a d'autant plus besoin de ce cone sacerdotal qu'elle s'élève au-dessus du mode humain et elle s'enfonce dans l'épaisseur de la nuit d'amour. Une sousion parfois aveugle doit alors lui être demandée, soumission frise l'obéissance sans le devenir, puisqu'elle ne s'adresse à un supérieur : c'est encore la prudence et peut-être même on de conseil qui dictent à cette âme de s'en remettre docient au jugement prudentiel de son directeur.

a prudence du mystique est souvent supérieure à celle du cteur : on le constate dans une sainte Thérèse, par exemple. tout cas, elle est parvenue à l'âge adulte. Si le mystique a ndant encore besoin de direction, c'est en vertu de ce prin- de foi que, sauf révélation spéciale, nul n'a jamais la certi-

---

Cf. *ibid.*, q. 49, a 3, ad 3

Ibid., Ia IIae, q. 68, a. 3, c.

tude d'être en état de grâce : l'expérience mystique elle-mêm
n'est pas un critère suffisant. Aussi le directeur du mystiq
a-t-il pour première fonction de discerner les esprits. C'est
juge. Mais s'il n'est pas délégué par l'autorité ecclésiastique,
ne possède pas d'autorité objective. Son cas n'est donc pas ide
tique à celui du confesseur, car celui-ci a reçu juridiction
l'Église pour juger avec autorité de l'état d'âme de ses péniten
Le directeur ne possède qu'une autorité privée, basée sur
compétence reconnue en la matière. Aussi le mystique ne se s
met-il pas à lui en vertu de l'obéissance, mais par cette doci
qui lui a fait trouver en lui un vrai père spirituel.

Ainsi, en ce cas comme en tous ceux que nous avons examin
la docilité est la vertu du dirigé.

fr. Paul Philippe, O. P.

BIBLIOGRAPHIE

ıe bibliographie relative à la coexistence dans l'âme chrétienne
e enfance et d'une maturité intérieures est difficile, voire impos-
à établir. Sans doute la tradition spirituelle offre-t-elle des
nges égales à la prudence des serpents et à la simplicité des co-
)es ! Sans doute encore saint Augustin a-t-il rapproché les âges
ssifs de la vie physique et l'évolution de la vie spirituelle (cf.
ıe, P. L., t. 34, col. 143 et 193), comme le fera en son temps
Thomas (IIª IIªe, q. 24, a. 9). Enfin nos contemporains n'ont
ssayé d'arracher à l'*Histoire d'une Ame* la synthèse doctrinale
le recèle sans chanter les harmonies de la petitesse et de la
deur dans une âme aussi dotée que celle de sainte Thérèse. Il
que la doctrine chrétienne, jalouse de maintenir à la fois les
s absolus de Dieu auprès de qui l'homme n'est qu'un enfant, et
gnité de ce même homme posé par ce même Dieu dans une
deur éminente, cette doctrine n'a pas encore trouvé l'écrivain
le mérite.
ici seulement, choisies parmi beaucoup d'autres, quelques réfé-
s concernant la « voie d'enfance », aptes à allécher les cher-
rs.

stoire :

REMOND : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, II, Paris, Bloud et Gay, 1921, pp. 511-582 : *L'« esprit d'enfance » la dévotion du XVII^e siècle.*

JDON : *La dévotion à l'Enfant Jésus d'après le P. Parisot, de l'O-oire (1657)*, dans *Rev. Asc. et Myst.*, XI (1930), pp. 135-155.

âges de la vie :

GELLINCK : *Juventus, gravitas, senectus*, dans *Studia mediae-a* (Mélanges R. Martin), Bruges, De Tempel, pp. 39-59.

La simplicité :

A. André : *La vertu de simplicité chez les Pères Apostoliques*, da
Rech. Sc. Rel., XI (1921), pp. 306-307.
C. Spicq : *La vertu de simplicité dans l'Ancien et le Nouveau Tes*
ment, dans *Rev. Sc. phil. théol.*, XXII (1933), pp. 5-26.
H.-D. Simonin : *Le doute d'après les Pères Apostoliques*, dans *La*
Spirituelle, LI (1937), *Suppl.*, pp. [165]-[178].
P. Doncoeur : *Prudence de serpent et pureté de colombe*, dans *La*
Spirituelle, LI (137), pp. 238-251.
P. Lehmann : *Die heilige Einfalt*, dans *Historisches Iahrbuch*, L
(1938), pp. 305-316.
F. Florand : *Les étapes de la simplicité*, 2e éd., Paris, Éd. du C
1942.
P. Plus : *La simplicité*, Paris, Éd. Spes, 1945.
R. Egenter : *Von der Einfachheit*, Regensburg, Gregorius-Verl
1947.

La confiance :

Nicolas du Sault : *Traité sur la confiance en Dieu*, Paris, Cramo
1651.
H. Riondel : *J'aurai confiance en Dieu*, Paris, 1914.
P. de Jaeger : *Confiance!* Louvain, Museum Lessianum, 1931.
R. et M. Alain-Peyrefitte : *Le mythe de Pénélope*, Gallimard.

L'abandon :

Dom V. Lehodey : *Le saint abandon*, Paris, Gabalda, 1919.
Article « Abandon » du *Dict. de Spir.*, t. I, col. 2-25 (M. Viller).

La grâce :

R. Bayer : *L'esthétique de la grâce*, Paris, Alcan, 1933.

Le jeu :

J. Chateau : *Le jeu de l'enfant*, Paris, Vrin, 1946.

LIVRES REÇUS

RRY (A.-J.) : *Sufism. An account of the mystics of Islam.* Georges Allen
l Unwin, London, 1950; 142 pp.; 1 vol. rel. 8/6.
NTIÈRES (Thérèse D') : *Réponse d'une femme à Paul Chanson. Vers la*
nitude de l'amour. Éd. Amor, Bruxelles-Paris, 1951; 128 pp.
US (Dr André) : *Un monde inconnu, nos enfants.* Action familiale,
ixelles, Casterman, Tournai-Paris, 1951; 224 pp.
r (G.) : *Œuvres de saint Augustin : les révisions.* Coll. « Bibliothèque
ustinienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1950; 1 vol. rel. toile, 654 pp.
TI (Giuseppe, O. S. M.) : *Bibliografia Maria a cura di.* Marianum, 1950;
pp.
TI (Giuseppe, O. S. M.) : *Nota di bibliografia mariana.* Marianum, Roma,
pp.
de Maredsous. Introduction de Dom PASSELECQ. 1625 pp.; 880 et 1140 fr.
ND (Jean, S. J.) : *L'ascension mystique d'un curé provençal.* Éd. de Fon-
elle, Paris-Saint-Wandrille, 1951; 2 vol., 176 et 156 pp.
ONT-GUITRY (Guy DE) : *Lettres d'Indochine.* Préface de G. THIBON. Alsatia,
is, 1951; 217 pp.
T (Paul, S. J.) : *L'Église et la paix.* Spes, Paris, 1951; 213 pp.; 300 fr.
MEAUX (P.) : *Notre foi et notre vie :* II. *Sources de vie.* Classe de 4e.
rairie E. Belin, 1051; 1 vol. cart., 228 pp. illustr.
oire *pour la pastorale des sacrements à l'usage du clergé.* Bonne Presse,
is, 1951; 80 pp.; 15 fr.
oire *pour la pastorale des sacrements à l'usage du clergé.* Union des
vres. Coll. « Questions pastorales ». 54 pp.
ER (Pierre, P. S. S.) : *Les Épitres pastorales.* Coll. « La Bible de Jéru-
m ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 64 pp.; 195 fr.
SE-HARISPE (A.) : *L'Eucharistie en Esprit et en Vérité.* Librairie du Sacré-
IR, Lyon, 1951; 270 pp.; 500 fr.
ERG (Dom Hilaire) et AUVRAY (Paul, de l'Or.). : *Le Livre des Proverbes.*
. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 136 pp.; 405 fr.
ER (Michel, O. P.) : *Le message de Lourdes.* Alsatia, Paris, 1951; 196 pp.;
hotos.
INI (Romano) : *Pascal ou le drame de la conscience chrétienne.* Trad.
H. ENGELMANN et R. GIVORD. Éd. du Seuil, Paris, 1951; 238 pp.
ON (Jean) : *Le développement des idées dans l'Ancien Testament.* Aubier,
s, 1951; 190 pp.
ON (Jean) : *Le travail intellectuel. Conseils à ceux qui étudient et à*
qui écrivent. Aubier, Paris, 1951; 185 pp.
(Karl August) : *Ich und Gnade.* Herder, Freiburg, 1951; 1 vol. cart.,
pp.; 5,20 DM.
S (M., S. S.) : *Sur quelques pages inédites de saint Jean de la Croix.*
gorianum, Roma, 1951; 33 pp.

LEVIE (J.), NOURRISSIER (Fr.), FALLON (Marie), DEJARDIN (Chan.), BRAUN (F
ARNOLD (Dr.), MAILLOUX (P.), DEMANN (P.) : *Le problème des réfugiés, conséquences morales et religieuses.* Cahiers de la Nouvelle Revue Théo gique. Casterman, Tournai-Paris, 1951; 112 pp.

MASSION-VERNIORY (Dr L.) : *Le bonheur conjugal, ses obstacles.* Éd. Familia Bruxelles, Casterman, Tournai-Paris, 1951; 204 pp.

MONNIER (Sr H.-D.) : *Aux origines des Dominicaines enseignantes.* Préface R. P. FÉRET, O. P. Coll. « Bibliothèque d'histoire dominicaine ». Éd. Cerf, Paris, 1951; 306 pp.; 590 fr.

MURA (E.) : *L'humanité vivifiante du Christ.* Vitte, Lyon, 1951; 320 pp.

PAUTREL (R., S. J.) : *Tobie.* Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du C Paris, 1951; 56 pp.; 165 fr.

PEGON (S. J.) : *Œuvres de saint Augustin : La foi chrétienne.* Coll. « Bib thèque augustinienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1951; 1 vol. rel. 1 520 fr.

PÉLISSIER (Jean) : *Grandeurs et servitudes de l'enseignement libre.* Bo Presse, Paris, 1951; 132 pp.

Pensées et maximes du P. Lebbe, recueillies et présentées par Léopold LEV Éd. Universitaires, Bruxelles-Paris, 1951; 120 pp.; 270 fr.

POAGE (Godfrey, O. P.) : *Recruiting for Christ.* The Bruce Publishing C pany, Milwaukee, 1950; 1 vol. rel., 194 pp.

POINSENET (M.-D.) : *Saint Thomas d'Aquin, histoire vraie avec des ima* Éd. Flandres-Artois, Tourcoing, 12, place de la Victoire; 26 pp., nom illustr.; 175 fr.

RICAUD (M.-A., O. P.) : *Frère prêcheur.* Préface de Étienne GILSON. Éd. d nicaines, 3, rue Espinasse, Toulouse, 1951; 192 pp., 80 hors-texte h gravés, 400 fr.

RICHAUD (Mgr Paul) : *Notions sommaires sur l'Action catholique.* Spes, P 1951; 78 pp.; 120 fr.

ROBERT (A., P. S. S.) : *Le Cantique des Cantiques.* Coll. « La Bible de J salem ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 64 pp.; 195 fr.

ROUVRAY (R. P. DE) : *Origines et histoire des religieuses maristes.* Coll. « grands Ordres monastiques ». Bernard Grasset, Paris, 1951; 281 pp.

SCHARFF (Dr. Cyrinus, O. E. SA.) : *L'habitus principe de simplicité et d'u dans la vie spirituelle.* Dekker et Van de Vegt, Utrecht-Nimègue, 200 pp.

SCIACCA (Michele-F.) : *L'existence de Dieu.* Préface de Louis LAVELLE. T de Régis JOLIVET. Aubier, Paris, 1951; 215 pp.

Semaine. Éd. Le Semeur, Paris, 1951; 72 pp.; 100 fr.

STANGE (Alfred) : *Uber die Einsamkeit der modernen Kunst.* Ludwig R chlid Verlag, Bonn; 104 pp.; 6,60 DM.

VALLERY-RADOT (François) : *Le cœur du prêtre.* Éd. du Levain, Paris, 110 pp.

VAN BIERVLIET (Albert, C. S. R.) : *La Constitution « Sponsa Christi » e moniales à vœux simples.* Bibliotheca Alfonsiana, Louvain, 1951; 53 p

WEIL (Simone) : *Intuitions pré-chrétiennes.* Éd. La Colombe, Paris, 182 pp.; 560 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1951. — Impr., n°